This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06827335 2

Monod

SERMONS

PAR

HORACE MONOD,

PASTEUR À MONTAUBAN.

PREMIÈRE SÉRIE.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
DÉPÔT : RUE DU LYCÉE, 14.

1853.

SERMONS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

Toulouse, Imp. de Chauvin et Feillès, rue Mirepoix, 3.

SERMONS

PAR

HORACE MONOD,

PASTEUR A MARSEILLE.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
DÉPÔT : RUE DU LYCÉE, 14.

1853.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA

RECHERCHE DU BONHEUR.

Vanité des vanités, tout est vanité.
(ECCLÉSIASTE, I, 1.)

L'homme qui a écrit ces paroles avait essayé de tous les genres de bonheur que la terre peut offrir. Il avait goûté des plaisirs : « j'ai recherché, » nous dit-il, « les moyens de me traiter délicatement, j'ai réuni des chanteurs et des chanteuses et ce qui fait les délices des hommes; je n'ai rien refusé à mes yeux et n'ai épargné aucune joie à mon cœur. » Il avait goûté des richesses : « il avait amassé de l'argent et de l'or et tous les plus précieux joyaux des rois et des provinces; il avait fait que l'argent et

l'or n'étaient pas plus estimés à Jérusalem que les pierres, tant il y en avait. » Il avait connu les jouissances de l'ambition : « il s'était agrandi et élevé au-dessus de tous ceux qui avaient été avant lui à Jérusalem ; il dominait depuis Tiphsa jusqu'à Gaza, sur toutes les contrées qui étaient en deçà de l'Euphrate, et sur plusieurs rois. » Il avait bu à la coupe de la science : « il avait appliqué son cœur à rechercher et à sonder par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux ; » et « sa sagesse était plus grande que la sagesse de tous les Orientaux, et que toute la sagesse des Egyptiens. » Il avait connu aussi, avant ses funestes égarements, les pures et douces joies de la famille : il avait aimé la fille de Pharaon, et, après en avoir fait son épouse devant Dieu et devant les hommes, il s'était plu à lui élever une habitation de marbre et de cèdre, digne de ses richesses et de son amour. C'est après avoir ainsi tout essayé, tout goûté, tout sondé dans la vie humaine, qu'il arrive à cette solennelle et triste conclusion : « voilà, tout est vanité et rongement d'esprit. Vanité des vanités, tout est vanité. »

Et vous, mes chers frères, n'avez-vous jamais rien éprouvé de semblable ? La triste sentence qui doit imprimer son caractère à nos réflexions de ce jour n'a-t-elle pas fait vibrer une corde cachée dans votre cœur ? Vous aussi, n'avez-vous pas trouvé au fond de toutes les jouissances de cette vie le désenchantement et la misère ? N'avez-vous pas vu tomber l'un

après l'autre tous les appuis terrestres sur lesquels vous avez voulu asseoir l'édifice de votre bonheur ? N'est-il pas dans votre vie des moments de recueillement et de solennelle réalité, où vous sentez qu'il n'est rien ici-bas qui puisse combler le vide immense de votre âme ; où vous soupirez après un bien mystérieux et inconnu qui doit satisfaire pleinement à tous vos besoins, et réparer à la fois tous vos maux ? C'est ce désir d'un bonheur étranger à la terre que je voudrais réveiller dans vos cœurs ; et dans ce but je vous propose aujourd'hui une expérience nouvelle de celui que la terre peut procurer. Tentons une seconde fois, par la pensée, cette expérience que le fils de David a tentée en réalité. Mettons-nous à la place d'un homme décidé à trouver le bonheur, et qui le demande aux biens de ce monde. Allons ensemble recommencer la vie : concentrons dans cette heure fugitive les expériences de longues années ; faisons passer devant notre imagination, dans une succession rapide, les diverses jouissances que cette vie nous promet, essayons tour à tour de chacune de ces jouissances, et voyons à quel résultat nous arriverons : sera-ce le bonheur ? sera-ce le désenchantement ?

Par où commencer cette expérience en raccourci de la vie humaine ? C'est d'abord le plaisir qui s'offre à l'homme et qui lui promet le bonheur. « Jeune homme, marche comme ton cœur te mène et selon

le regard de tes yeux. » Tu es jeune, tu as de l'argent, de la santé, de la force, une surabondance de vie à dépenser : tout cela t'invite naturellement au plaisir, j'ai presque dit t'en fait une loi. Quand l'âge viendra éteindre ton imagination et amortir tes passions, il sera temps alors de prendre des habitudes plus sérieuses. La jeunesse est le temps des plaisirs : tu croirais perdre la tienne si tu la consacrais à l'étude ou à la religion ; et tu plains de toute ton âme ceux qui en font un usage aussi contre nature. Quant à toi, tu écartes avec soin tout ce qui pourrait assombrir ta joyeuse vie, et tu fais valoir ton temps comme d'autres leur argent, en rassemblant dans chaque journée le plus de jouissances possibles. Ceux-là ne savourent pas véritablement la coupe des plaisirs qui ne font qu'y tremper le bout de leurs lèvres ; toi, tu veux l'épuiser tout entière, et tu y bois chaque jour à longs traits. Festins joyeux, soirées brillantes, jeux, spectacles, se succèdent rapidement pour toi, et font de ta vie un chemin semé de fleurs. Loin de toi les soucis moroses, les scrupules incommodes, et la triste préoccupation de l'avenir ! Insensé qui s'inquiète de l'avenir, quand il ne sait pas même s'il y parviendra. Le présent seul est à toi, le présent seul est réel, tout le reste n'est rien. Jouis donc du présent. Mange et bois, car demain peut-être tu mourras. Qu'ils passent rapidement sur ta tête, les sombres nuages de l'adversité et de la douleur ! qu'ils ne s'arrêtent pas

dans ton ciel, qu'ils portent ailleurs leurs orages, il n'y a rien de commun entre eux et toi, tu es heureux..... Heureux ! ai-je dit : mais d'où vient que tu en doutes quelquefois malgré toi ? Quel est le bien véritable que ces plaisirs aient fait à ton cœur ? Pourquoi ne peux-tu supporter la solitude, et pourquoi es-tu forcé de te demander s'il n'y aurait pas dans ton bonheur plus d'étourdissement que de joie réelle ? Quelle est donc cette voix secrète qu'il te semble entendre murmurer dans ta conscience, et qui jure comme un ton faux au milieu du concert de tes plaisirs ? Tu as beau multiplier et varier ces plaisirs, déjà il te semble qu'ils n'ont plus pour toi le même charme ni la même fraîcheur. Mais le fait n'est que trop vrai, tu n'en peux plus douter, tu ne trouves pas dans ces faciles jouissances le bonheur que tu en espérais : ta conscience n'est pas à l'aise, ton cœur n'est pas satisfait. Tu as vidé la coupe des plaisirs ; mais ce breuvage enivrant n'a pas étanché ta soif de félicité ; ton âme est restée vide et altérée, plus vide et plus altérée que jamais. Ce breuvage, comme une liqueur corrosive, a creusé l'abîme que tu voulais combler. Au fond de cette coupe tu as trouvé la lie amère du désenchantement et du dégoût. Ce dégoût va croissant de jour en jour. Un malaise indéfinissable s'agite au-dedans de toi au milieu de ton prétendu bonheur, comme un ver qui ronge un fruit mûr. Ton cœur donne un démenti cruel à tes paroles

et à tes actions. Tes joies désormais sont fausses et mensongères, ton rire est plein d'amertume. Tu te fais violence pour avoir l'air d'être heureux ; mais si les hommes qui envient ton sort pouvaient lire dans ton cœur, ils auraient pitié de toi. Ils te verraient malheureux, profondément malheureux. Ils sauraient que tu envies à ton tour le sort du pauvre journalier qui arrose de ses sueurs chaque morceau de pain qu'il partage avec sa famille. Non, non, ce n'est pas du plaisir qu'il faut à ton âme pour aliment, ce n'est pas là que tu peux trouver le bonheur.

Mais ce bonheur que le plaisir te refuse, tu le trouveras peut-être dans la fortune, dans le travail, dans les affaires. Essayons de ce nouveau moyen. Te voici transporté au milieu des occupations commerciales. Tu vis en dehors des dissipations du monde ; tu consacres tous tes moments et toutes tes forces au travail. Tu calcules, tu spécules, tu hasardes, tu gagnes, tu amasses de l'or, tu t'enrichis, tu es riche. Ta vie ne se dépense plus en amusements stériles. A la fin de chaque jour tu peux te dire : « je n'ai point perdu ma journée ; ma vie a désormais un but utile : mon activité se traduit en résultats matériels que je puis voir de mes yeux et faire sonner entre mes doigts. » A mesure que tu vois ta fortune augmenter, tu peux élargir aussi le champ des moyens que tu emploies : tu peux te livrer à des spéculations plus étendues ; et en même temps que la sphère de tes occupations

s'agrandit et s'élève, tu y apportes aussi un intérêt toujours croissant. Bien des hommes envient ton sort et recherchent ta protection : il est riche, disent-ils, il est heureux..... Heureux ! l'es-tu en effet ?..... question importune qui te revient obstinément à l'esprit toutes les fois que tu es seul avec toi-même, dans les courts moments de loisir que te laissent tes occupations. Il faut bien la résoudre une fois cette question : voyons, examinons. Mais le fait seul qu'elle a besoin d'examen paraît déjà de mauvaise augure. Si tu pouvais posséder ta fortune sans avoir les soucis qu'elle entraîne, peut-être tu serais heureux. Si tu n'avais pas l'angoisse de la crainte à l'idée que tu peux perdre ta fortune, et l'angoisse du désir dans l'espérance de l'augmenter, peut-être alors tu serais heureux. Si tu n'étais pas tourmenté par l'idée qu'il suffirait d'un accident imprévu, d'un orage, d'un incendie, d'un jeu de bourse, que sais-je encore? pour détruire en un moment l'ouvrage de bien des années, peut-être alors tu serais heureux. Si ces soucis, ces désirs, ces craintes, ces angoisses ne troublaient pas sans cesse tes jouissances, s'ils ne se plaçaient pas comme un mur de glace entre ton cœur et les joies du foyer domestique, peut-être alors tu serais heureux. Toutefois poussons plus loin cet examen : allons au fond des choses. A supposer que tu fusses sans inquiétude au sujet de ta fortune : quand tu aurais la certitude qu'elle est à l'abri des coups du sort, qu'elle doit

nécessairement et indéfiniment s'accroître, alors même goûterais-tu un vrai bonheur ? Tourner perpétuellement dans un cercle d'occupations toujours les mêmes et toujours matérielles ; recommencer chaque matin et poursuivre jusqu'au soir, comme un esclave à la chaîne, ce travail monotone et desséchant ; nourrir sa pensée de chiffres, et son âme de calculs d'intérêts ; ne point trouver de temps pour s'occuper de cette âme immortelle et de l'avenir qui l'attend ; même dans les trop courts loisirs qu'on peut dérober à son travail, sentir que la pensée, accoutumée dès longtemps à se porter sur les intérêts matériels, se refuse obstinément à prendre une direction plus spirituelle ; vivre d'une vie qui ne dit rien au cœur, rien à l'imagination, rien à la conscience, rien à l'âme, et tout cela pour amasser un peu plus de cet or qu'il faudra quitter dans quatre jours ; ainsi emporté de jour en jour par le tourbillon étourdissant des affaires, arriver en présence de la mort sans avoir jamais sérieusement envisagé le but de la vie, — est-ce là être heureux ?..... Grand Dieu ! préserve-nous tous d'un tel bonheur !

Quant à vous, mon cher frère, vous avez mieux placé, pensez-vous, le fondement de votre bonheur. Vous dédaignez ces occupations matérielles, et vous voulez avant tout donner vos soins à la culture de votre âme. Vous ne vivez que pour la pensée : vous consacrez vos jours et vos veilles à l'étude, vous lisez,

vous méditez, vous écrivez. Vous évoquez dans les livres les souvenirs du passé, et par l'imagination vous explorez les régions de l'avenir. Vous voulez creuser jusqu'au fondement des connaissances humaines; vous voulez, par vos recherches et vos ouvrages, contribuer à les augmenter. La science, l'étude, l'activité littéraire, voilà vos espérances, voilà vos trésors..... Trésors mensongers ! espérances trompeuses ! En essayant d'arriver au bonheur par cette voie, vous éprouverez bientôt la vérité de cette parole du sage : « Il n'y a point de fin à faire beaucoup de livres ; et tant d'étude n'est que du travail qu'on se donne. Où il y a abondance de science, il y a abondance de douleur ; et celui qui augmente sa science, augmente sa douleur. » Vous reconnaîtrez que la science n'a pas ce qu'il faut pour combler le vide de notre âme ; à mesure que vous accroîtrez vos connaissances, ces lumières nouvelles ne feront que vous révéler toujours plus clairement l'ignorance invincible où nous sommes sur ce qu'il nous importe le plus de savoir. A mesure que vous croirez approcher de la vérité et la saisir, vous la verrez avec angoisse fuir devant vous comme un météore trompeur; et, comme le plus sage des philosophes de l'antiquité, vous serez forcé de reconnaître que toute la science de l'homme aboutit à savoir « qu'il ne sait rien. » Vous en viendrez à désespérer de la science humaine, vous sentirez qu'il vous en faut une autre, une science

que l'homme ne peut pas donner. — Un autre désenchantement encore vous attend probablement dans cette voie. Par un effet presque inévitable de ces études prolongées, de cette vie toute intellectuelle et méditative, l'équilibre entre l'âme et le corps ne tardera pas à se déranger; un malaise d'abord sourd et inaperçu se glissera peu à peu dans vos entrailles, et viendra sans bruit paralyser votre activité. Adieu pour toujours à la santé de votre enfance, à cette existence toute naturelle et toute facile qui n'avait pas souci d'elle-même! Vous vouliez ne vivre que pour l'intelligence, et vous serez forcé de consacrer une portion importante de votre vie à ce corps qui va tomber en poudre. Il faudra vous en préoccuper malgré vous, l'entourer de soins continuels et minutieux. Vous saurez ce que c'est que de porter partout avec soi un corps souffrant, une chair pesante et corruptible qui nous courbe vers la terre quand nous voudrions voler vers le ciel sur les ailes de la pensée. Vous sentirez avec étonnement et amertume que l'énergie morale tombe en même temps que le bien-être physique, et que l'âme est esclave du corps. Vous chercherez cette pensée rapide, cette imagination féconde qui vous promettaient une si riche moisson d'idées, et vous ne les trouverez plus. Alors vous aussi vous direz que votre espérance vous a trompé, et vous appellerez de vos vœux une espérance meilleure — Voilà donc tout ce que la science et l'étude

ont à vous offrir. Ce nouvel essai de parvenir au bonheur aboutit à une déception nouvelle. Ici encore nous n'avons fait que sonder plus profondément notre misère, nous n'avons pas trouvé le bonheur. Et pourtant nous avons besoin du bonheur : il nous le faut absolument, nous ne pouvons pas vivre sans lui. Où donc le chercher encore ?

Vous, du moins, n'ouvrirez-vous pas un asile à notre cœur angoissé, saintes joies des affections, douces émotions du foyer domestique ? Ah ! sans doute il est bien doux de traverser la vie en en partageant le fardeau avec des êtres bien-aimés ! Il est doux d'avoir auprès de soi un père, qui après avoir dirigé nos premières années, protége et bénit notre entrée dans la carrière; une mère, qui après avoir été l'ange tutélaire de notre enfance, devient l'amie de notre jeunesse, et que, durant notre vie entière, nous faisons notre bonheur d'entourer de soins empressés et affectueux ; une compagne, dont la vie est notre vie et son âme notre âme, et à qui le cœur bien plus encore que le devoir nous unit d'un lien que la mort seule pourra briser ; des enfants, dans lesquels nous nous sentons revivre, et qui seront un jour la couronne de nos cheveux blancs ; des frères, des sœurs, des amis, dont l'affection multiplie toutes nos joies et ôte l'amertume de toutes nos peines. Tout cela est doux, tout cela nous procure des moments d'un ravissant bonheur. Mais ce bonheur

est-il solide ?..... Mes frères, j'ai eu sous les yeux ce que le bonheur de famille a de plus pur et de plus rare. J'ai vu le père et la mère parvenus heureusement à la maturité de la vie, et auprès d'eux de nombreux enfants « rangés autour de leur table comme de jeunes oliviers, » suivant l'expression du prophète; j'ai vu régner dans cette famille l'union la plus parfaite, et tout le bonheur que cette union peut procurer ; je l'ai vue se trouvant heureuse, et se promettant de voir croître son bonheur de jour en jour ; — mais ce bonheur a peu duré. A peine elle avait complété le nombre de ses membres, que le deuil, comme ce vent du désert qui priva Job de ses enfants, est venu fondre sur cette famille, et a fait brèche dans ses rangs. Plus d'une fois le Sauveur y a fait entendre cette parole d'amour, mais déchirante quand c'est la mort qui en est l'organe : « laissez venir à moi les petits enfants. » Le père chéri et vénéré a laissé une place vide dans le cercle qu'il avait formé autour de sa table. D'année en année il a fallu creuser quelque tombe nouvelle ; des maladies plus douloureuses que la mort même sont venues affliger cette famille ; et si elle ne plaçait pas son bonheur en dehors de ce monde, il n'y aurait pour elle plus de bonheur possible. — Mes bien-aimés frères, l'histoire de cette famille n'est-elle pas à quelque égard votre histoire à tous ? N'avez-vous pas tous éprouvé douloureusement que le bonheur des affections n'est pas solide ? n'avez-

vous pas perdu aussi, vous, ce père qui, après avoir dirigé vos premières années, devait protéger et bénir votre entrée dans la carrière ; vous, cette mère qui, après avoir été l'ange tutélaire de votre enfance, était devenue l'amie de votre jeunesse, de votre vie entière, et que votre bonheur était d'entourer de soins empressés et affectueux ; vous, cette compagne dont la vie était votre vie et son âme votre âme, et que, toute jeune encore, la mort, dirai-je ? ou plutôt la vie éternelle est venue arracher d'entre vos bras ; vous, cet enfant trop aimé dans lequel vous vous sentiez revivre, et qui devait être la couronne de vos cheveux blancs ; vous ce frère, cette sœur, cet ami, dont l'affection doublait toutes vos joies et ôtait l'amertume de toutes vos peines ?..... Ah ! n'eussé-je pas d'autre preuve que le bonheur des affections n'est pas solide, je lirais cette preuve écrite en noir sous mes yeux : je la verrais dans ces vêtements de deuil qui dans tous les auditoires du monde affligent les regards du prédicateur de l'évangile. Mais pourquoi m'arrêterais-je plus longtemps sur ces idées, quand mes paroles restent nécessairement au-dessous de ce que vous éprouvez, de ce que nous éprouvons tous ? Tous nous avons connu des êtres bien-aimés, et tous probablement nous en avons perdu. Nous avons vu leurs yeux s'éteindre et senti leur main se glacer dans la nôtre ; nous les avons vu descendre dans une froide couche de pierre, nous leur avons dit adieu,

adieu dans ce monde pour toujours ! Cette pensée, en elle-même, a quelque chose de profondément triste, de plus triste que tout ce qu'une parole d'homme peut exprimer. Nous sentons tous qu'à cet égard encore la vie terrestre n'est pas faite pour nous rendre heureux, et qu'il nous faut chercher ailleurs un bonheur solide et réel.

Un dernier essai nous reste à faire pour savoir si toutes les espérances de cette vie portent avec elles leur déception. Ce bonheur solide et réel dont nous ne pouvons nous passer, ce bonheur qui est la vie de notre âme et qui n'est pas dans les affections, ne se trouverait-il pas dans la vertu ? Ici du moins nous lui donnons un fondement indépendant des circonstances extérieures. Nous portons tous en nous l'idéal de la perfection morale; nous admirons cet idéal, nous l'aimons, nous sentons qu'il répond à notre destination, et que si nous pouvions le réaliser dans notre conduite nous serions heureux. Eh bien ! essayons de le réaliser. Interrogeons avec soin notre conscience, imaginons un plan de conduite qui soit en rapport exact avec l'idéal qu'elle nous présente, et faisons tous nos efforts pour suivre exactement ce plan de conduite. Si nous parvenons à cette obéissance parfaite, nous aurons obtenu le bonheur à cet égard, nous aurons trouvé enfin une espérance humaine qui n'est point trompeuse. Si au contraire il se trouve, après une expérience prolongée suffisamment, que nous

ne pouvons [illegible] ement à la voix de la conscience, [illegible] seul jour de notre vie, ce sera un no[illegible] à joindre à tous ceux que nous avons déjà rencontrés. Ou je suis bien trompé, ou il est inutile de pousser l'épreuve plus loin, et la question est résolue pour chacun de vous par cela même qu'elle est posée. Il n'est pas un de vous qui ne sache qu'il ne réalise pas dans sa conduite l'idéal de vertu qu'il porte en lui, non pas même un seul jour de sa vie. Il n'est personne qui ne confesse qu'il pèche tous les jours, en paroles si ce n'est pas en actions, en pensées si ce n'est pas en paroles, qu'il pèche, dis-je, non-seulement contre la loi révélée, mais contre ses lumières naturelles. Il n'est personne qui ne reconnaisse, s'il veut être sincère avec lui-même, que le péché est né avec nous, qu'il a grandi avec nous, qu'il est attaché à notre âme comme une lèpre à notre corps, que par nos propres forces nous ne pouvons pas nous en délivrer. En vain nous formons les plans de réforme les mieux conçus, en vain nous déclarons une guerre à mort à nos convoitises : toujours, toujours nous retrouvons en nous l'hydre vivante du péché, enlacée à toutes les fibres de notre cœur, se riant de nos théories et de nos efforts. C'est de ce mal fondamental, du péché, que dérivent tous nos autres maux. C'est le péché qui mêle de l'amertume à nos épreuves, parce qu'il nous y fait sentir la main du juge qui châtie le cou-

pable. C'est le péché qui trouble toutes nos jouissances et nous empêche de nous y abandonner sans contrainte, parce qu'il y mêle quelque chose de souillé et de mauvais. C'est le péché qui jette pour nous comme un voile de deuil sur la nature entière : c'est lui qui fait qu'en présence des œuvres les plus sublimes du créateur, à la vue d'un belle nuit silencieuse et étoilée, à la vue de la lune qui nage dans le ciel et traîne sur la mer son reflet argenté, une tristesse ineffable s'empare de nous, nous sentons vaguement que nous sommes des êtres déchus, nous pleurons une félicité inconnue pour laquelle nous étions faits et qui a passé comme un songe. C'est le péché qui a creusé un abîme entre nous et la source éternelle du bonheur. C'est le péché qui devrait peser sur nous comme notre plus douloureux fardeau, et qui plus que les espérances déçues, plus que la maladie et plus que l'affliction devrait nous faire crier avec saint Paul : « Malheureux que je suis : qui me délivrera de ce corps de mort ! »

Que si vous ne gémissez pas réellement sous ce fardeau ; si, par un effet de la force de l'habitude, vous ne sentez pas le désordre du péché, sachez qu'il est un côté par où il vous deviendra nécessairement trop sensible : ce sont les suites inévitables qu'il entraîne : c'est la mort dans ce monde, et dans l'autre le jugement. Avez-vous jamais vu mourir, mon cher frère ? avez-vous assisté à ce dernier et affreux com-

bat entre un corps prêt à tomber en poudre et une âme qui va briser ses liens ; avez-vous suivi à sa dernière demeure la dépouille de l'ami dont vous aviez fermé les yeux ; avez-vous entendu prononcer sur cette dépouille ces paroles funèbres : « nous rendons la poudre à la poudre, et à la terre le corps qui en fut tiré ? » Rappelez-vous tout ce que vous avez vu et entendu dans ces tristes circonstances, et dites-vous bien que tout cela c'est votre histoire anticipée. Vous aussi il vous faudra mourir ; il faudra dire adieu à tout ce que vous aimez ici-bas ; et eussiez-vous, ce qui est impossible, conservé toute votre vie les illusions que nous avons cherché à dissiper, il faudra bien que ces illusions périssent en présence des réalités éternelles. Vous aussi vous serez transporté au champ des morts ; vous jouerez le premier rôle dans un convoi funèbre ; on parlera de vous comme d'une personne qui n'est plus ; une fosse étroite sera préparée pour vous recevoir ; on entendra encore une fois ce bruit sourd que fait la terre en tombant sur un cercueil ; et la prière des morts sera prononcée sur vous. Sur vous, ai-je dit, mais non pas pour vous ; car alors il ne sera plus temps de prier pour vous ; alors votre sort sera fixé pour toujours ; le tribunal sera dressé, le juge aura prononcé la sentence, et les prières du monde entier n'y changeraient pas un trait de lettre. La mort, le jugement, l'éternité, telles sont les réalités solennelles qui achèveront de dissiper nos illusions de cette vie.

C'est ainsi que tombent, l'une après l'autre, toutes les espérances terrestres qui nous promettaient le bonheur : plaisir, fortune, science, affections, et la vertu même, en tant que nous la cherchons par nos propres forces. A mesure que nous avançons dans la vie et que nous touchons tous ces fantômes de bonheur, nous les voyons s'évanouir entre nos mains, pareils à ces objets précieux retrouvés dans les monuments anciens, qui reviennent au jour avec toutes les apparences de la conservation et de la solidité, mais qu'on ne peut toucher sans les faire tomber en poussière. Notre vie n'est ainsi qu'une misère continuelle et qu'un long désenchantement. Si nous vous avons présenté la vie sous ce point de vue, mes bien-aimés frères, ce n'est pas, vous le pensez bien, dans le seul but d'attrister inutilement vos cœurs : c'est pour vous faire sentir le besoin d'un bonheur dont le fondement soit en dehors de cette vie ; et si nous avons voulu faire naître en vous ce besoin, c'est que nous avons un tel bonheur à vous offrir. Ce bonheur, que vous avez demandé vainement à toutes les espérances de la terre, il est temps de le chercher en Dieu, et cette fois votre espérance ne sera pas trompée. Oui, mes frères, nous avons à vous offrir un bonheur véritable, solide, parfait ; un bonheur qui satisfait pleinement à tous nos besoins, et répare à la fois toutes nos misères ; un bonheur tel, que non-seulement il efface par comparaison tous les maux

de la vie, mais qu'il transforme ces maux en biens réels ; un bonheur dont un grand nombre d'hommes ont fait l'expérience dans tous les siècles, et parmi ceux qui en ont essayé il n'en est pas un seul qui soit revenu en arrière, pas un qui l'ait accusé d'être imparfait, pas un qui ne témoigne qu'il a surpassé ses espérances.

Ce bonheur n'est pas moins facile à acquérir qu'il est parfait : il vous est offert à tous, dès à présent, « sans argent et sans aucun prix : » il ne faut que tendre la main pour le recevoir.

Pour savoir quel est ce bonheur, écoutez quel est l'homme que l'Ecriture déclare heureux : « bienheureux, » nous dit elle, « celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! [1] » L'homme heureux, selon la bible, c'est celui dont le péché est pardonné. Le bonheur, selon la bible, c'est l'état de pardon, ou de réconciliation avec Dieu. Comme c'est du péché qui nous éloigne de Dieu que découlent toutes nos misères, c'est du pardon qui nous rapproche de Dieu que doit découler toute notre félicité. Et cette réconciliation avec Dieu s'obtient par la foi du cœur à la mort expiatoire de Jésus-Christ. Je dis la foi du cœur, et non pas seulement l'assentiment de l'esprit : il faut que cette bienheureuse nouvelle d'un Dieu mourant pour nous pénètre dans la partie la

[1] Psaume XXXII, 1.

plus intime de notre être, qu'elle change toute notre nature morale, qu'elle nous fasse aimer Celui qui nous a aimés le premier, qu'elle nous le fasse aimer d'un amour sincère, ardent, dévoué, qu'elle nous fasse pratiquer par amour cette vertu que nous avons vainement poursuivie par nos propres forces. Alors seulement nous sommes heureux ; mais alors nous le sommes infailliblement et parfaitement. Celui-là est véritablement heureux dans cette vie et dans l'autre qui sait qu'il est réconcilié avec Dieu. Il est heureux dans l'autre vie : car il peut se dire : « Dieu est réconcilié avec moi ; dès-lors le jugement pour moi n'a plus de terreurs, l'éternité n'a que des joies sans fin. » Il est heureux dans la vie présente : car il peut se dire : « en versant le sang de son fils, pour se réconcilier avec moi, Dieu m'a donné la preuve d'amour la plus grande possible ; dès-lors tout ce qu'il ordonnera ou permettra désormais à mon égard, ne pourra être permis ou ordonné que dans des vues d'amour ; sans quoi il y aurait contradiction entre son œuvre passée et sa conduite future. Si Dieu ordonne que j'aie des jouissances dans ce monde, ce sera par amour et pour mon bien ; si, au contraire, il permet que j'y sois affligé, ce sera encore par amour et pour mon bien. L'essentiel pour moi c'est l'intention de Dieu, qui ne peut avoir pour but que mon bonheur, non le moyen qu'il choisit dans sa sagesse pour arriver à ce but. Dieu m'aime ; le souverain

Maître du ciel et de la terre veut mon bonheur : cette conviction me suffit ; avec elle je défie la souffrance, et l'affliction, et la tentation et la mort. »

Tel est le point de vue nouveau sous lequel la foi chrétienne nous fait envisager les épreuves de la vie. Dès-lors ces épreuves n'ont plus rien de poignant, rien d'amer : ce ne sont plus les châtiments de la justice divine ; ce ne sont plus les jeux d'un hasard cruel, ni le joug d'une nécessité fatale ; ce sont les dispensations de l'amour d'un père ; et autant il est vrai que Christ est mort, autant il est vrai que chacune des épreuves du fidèle doit contribuer à son véritable et éternel bonheur. C'est d'ailleurs ce qui nous est expressément déclaré dans la Parole de Dieu. « Nous savons, » dit saint Paul, « que toutes choses conspirent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. » Et ailleurs il écrit dans le même sens aux chrétiens de Corinthe : « Toutes choses sont à vous : soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, toutes choses sont à vous. » Vous l'entendez, l'apôtre dit : toutes choses : il n'y a donc point d'exception ; toutes choses : par conséquent, même les espérances trompées, même la maladie, même les séparations douloureuses, même la mort. Considérez, mes frères, quelle paix profonde, ineffable, une pareille conviction doit donner à celui qui la possède. Comme il

avancera dans la vie avec une joie tranquille, solide, inébranlable, assuré que Dieu est son père, que Dieu a pris ses intérêts entre ses mains toutes-puissantes, que dans le ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, Dieu a tout disposé d'avance pour son plus grand bonheur ! Pour un tel homme il n'y a plus de désenchantement, parce qu'il n'y a point d'illusion. Il sait qu'il aura des souffrances dans ce monde ; mais il a la clé de ces souffrances, et dans toutes ces souffrances il est heureux. Dans le renversement de ses espérances terrestres, il est heureux ; dans la maladie, il est heureux ; dans le deuil, il est heureux ; dans la mort, il est heureux. Son existence est désormais un long bonheur, qui atteindra sa perfection dans le ciel, mais qui a déjà ses avant-goûts ici-bas.

Mais, direz-vous peut-être, tout cela n'est-il pas une belle théorie sans réalité historique ; et y a-t-il vraiment des hommes qui jouissent d'un pareil bonheur ? Oui, mes frères, il y a de tels hommes. Il y en a dans notre pays, il y en a dans notre ville, il y en a dans notre église, il y en a dans cet auditoire. Il y a des hommes qui envisagent réellement les épreuves sous le point de vue de la foi chrétienne, qui sont réellement heureux, plus heureux qu'ils ne peuvent l'exprimer. Il y a des hommes qui sont profondément convaincus que toutes choses sont pour leur bien. Il y a des hommes qui savent que Dieu est leur père, qui peuvent sourire à la mort, et qui sont aussi assu-

rés du bonheur éternel que s'ils le tenaient déjà dans leurs mains. Ces hommes le monde les prend souvent en pitié, il en fait les objets de ses railleries, on les appelle exagérés, exaltés, insensés peut-être : ils laissent dire le monde, se contentent de prier pour lui et de jouir paisiblement de leur bonheur. Que ne peuvent-ils faire passer dans vos cœurs ce qu'ils éprouvent ! ils seraient abondamment justifiés à vos yeux. S'ils pouvaient vous prêter leur bonheur pour un seul jour, vous ne voudriez plus d'autre bonheur. Si vous pouviez essayer une fois de leur prétendue folie, vous ne voudriez plus d'autre sagesse. Si vous aviez un seul moment trempé vos lèvres dans la coupe qui est leur partage, vous diriez au Seigneur comme la Samaritaine : « Seigneur ! donne-moi toujours de cette eau là, pour que je n'aille plus en puiser ailleurs. » Alors vous n'iriez plus vous agitant dans tous les sens pour courir après cette paix qui vous fuit toujours ; vous diriez : « je l'ai trouvée, j'ai trouvé ce qu'il fallait à mon cœur ! Désormais je suis heureux, profondément, éternellement, inexprimablement heureux. Viennent désormais les afflictions et les épreuves, viennent la mort et le jugement : l'Eternel est pour moi : rien dans le ciel ni sur la terre ne pourra m'ôter mon bonheur ! » Mes bien-aimés frères, croyez de tout votre cœur en Jésus-Christ, et ce langage deviendra votre langage. Amen.

Août 1838.

LES BÉATITUDES.

Or Jésus, voyant le peuple, monta sur une montagne, et, s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Et ouvrant sa bouche, il les enseignait en disant :

Heureux les pauvres en esprit ! car le royaume des cieux est à eux.

Heureux ceux qui sont dans l'affliction ! car ils seront consolés.

Heureux les débonnaires ! car ils hériteront la terre.

Heureux les miséricordieux ! car ils obtiendront miséricorde.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! car ils seront rassasiés.

Heureux ceux qui ont le cœur pur ! car ils verront Dieu.

Heureux ceux qui procurent la paix ! car ils seront appelés enfants de Dieu.

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! car le royaume des cieux est à eux.

(MATTH., V, 1-10).

Deux mille ans avaient passé sur la terre depuis le jour solennel où Moïse avait promulgué du haut de Sinaï la loi du Dieu fort et jaloux. Les temps que Moïse lui-même avait annoncés sont arrivés. Il est

venu ce législateur nouveau dont Moïse avait dit : « l'Eternel votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi : écoutez-le ! » Ce Moïse de l'évangile marque aussi l'entrée de son ministère par la promulgation d'une loi ; lui aussi monte sur une montagne pour annoncer au peuple assemblé les volontés de l'Eternel : voici un nouveau Sinaï et un nouveau décalogue. Mais, s'il y a sous quelques rapports analogie entre ces deux promulgations solennelles de la loi mosaïque et de la loi chrétienne, on y remarque aussi les contrastes les plus frappants. Là, c'est dans les déserts de l'Arabie une montagne aride, dont le front menaçant déchire les nuages et appelle la tempête : ici c'est une colline fertile et verdoyante, dans la plus riante contrée de la Palestine. Là le tonnerre gronde, la montagne tremble jusque dans ses fondements, et l'obscurité mystérieuse qui l'enveloppe n'est interrompue que par la sinistre clarté de la foudre : ici un ciel serein déploie son pavillon d'azur sur la tête du Sauveur du monde, la lumière d'un soleil sans nuages le couronne comme d'une auréole d'or, et le sol est ferme sous ses pieds. Là une barrière entoure la montagne, que nul être vivant ne peut franchir sous peine de mort : ici un libre accès est ouvert à tous auprès du divin législateur. Là c'est un Moïse, qui a toujours à la bouche les arrêts de la justice divine, et dont le visage brille d'un éclat que les yeux de l'homme ne peuvent sup-

porter : ici c'est un Jésus, le messager de l'amour divin, dont tous les traits respirent la douceur, autour duquel se pressent sans crainte les petits et les malheureux. S'il y a contraste entre les circonstances extérieures des deux promulgations, il en est de même de leur contenu. Moïse prêche la loi : Jésus annonce la grâce. Moïse défend le crime : Jésus ordonne la sainteté. Moïse parle au nom de la crainte et du châtiment : Jésus au nom du bonheur et de l'amour. Moïse dit : « tu feras toutes ces choses, car l'Eternel est un Dieu fort et jaloux qui punit la transgression : » Jésus dit : « bienheureux celui qui fera toutes ces choses ! » Il ne commande pas, et pourtant quelle irrésistible autorité, quelle majesté divine respire dans ses paroles ! comme on y sent bien le docteur venu de la part de Dieu ! comme on sent bien qu'il parle de choses qu'il a vues et connues, et qu'il est puissant pour donner lui-même à ses disciples le bonheur qu'il leur décrit ! Ecoutons-les, mes bien-aimés frères, ces saintes et douces paroles ! usons de notre privilége de pouvoir librement approcher du Sinaï chrétien. Plus heureux que les Israélites, aucune barrière ne nous ferme l'abord à la montagne sainte : un libre accès nous est ouvert auprès de celui qui nous parle de la part de Dieu ; et c'est à nous que s'appliquent ces belles paroles de l'épître aux Hébreux : « Vous ne vous êtes point approchés de la montagne qu'on pouvait toucher avec

la main, ni du feu brûlant, ni de la nuée épaisse, ni de l'obscurité, ni de la tempête, ni du bruit de la trompette, ni de la voix qui parlait et qui était telle que ceux qui l'entendirent prièrent que la parole ne leur fût plus adressée; — mais vous êtes venus à la montagne de Sion; à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste; aux milliers d'anges; à l'assemblée et à l'église des premiers-nés, qui sont écrits dans les cieux; à Dieu qui est le juge de tous; aux esprits des justes qui sont parvenus à la perfection; à Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance; et au sang de l'aspersion, qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel [1]. »

« Heureux les pauvres en esprit! car le royaume des cieux est à eux. » C'est-à-dire, heureux ceux qui reconnaissent leur indigence spirituelle! Heureux ceux qui sentent qu'à l'égard des choses de Dieu et du salut ils sont comme des pauvres, ne possédant rien, ne méritant rien par eux-mêmes, et réduits à tout recevoir comme une grâce de la main de leur Dieu sauveur!

Telle est donc la disposition fondamentale que Jésus demande à ses disciples : le sentiment de leur entière impuissance à l'égard de la sanctification et du salut. Il faut s'être senti et reconnu pauvre pour

[1] Héb., XII.

avoir part aux richesses de Christ; il faut s'être senti et reconnu perdu pour avoir part au salut de Christ; il faut s'être senti et reconnu pécheur pour avoir part à la sainteté de Christ. Si Jésus a placé cette disposition en tête de toutes les autres, c'est pour nous montrer qu'elle est l'unique moyen de parvenir aux autres; et que vainement nous ferions tous nos efforts pour pratiquer ces vertus divines dont l'ensemble constitue la vie chrétienne, si nous n'avions point passé par la pauvreté spirituelle : c'est là cette porte étroite dont il dit ailleurs que ceux qui y entrent sont en petit nombre.

Cette observation est ici d'une grande importance. Au premier abord et pour un lecteur superficiel, il pourrait sembler que Jésus, dans les paroles de notre texte, prêche un salut par les œuvres; si bien qu'on nous oppose quelquefois le discours sur la montagne quand nous annonçons le salut par la foi. Une pareille objection prouve seulement qu'on n'a pas compris la première parole du discours sur la montagne. Il suffit de faire attention à cette parole pour se convaincre que Jésus, comme Jean-Baptiste, comme tous les apôtres et comme la bible entière, commence sa prédication par déclarer l'impuissance de l'homme relativement au salut. D'ailleurs, la seule venue de Jésus au monde pour sauver les hommes prouvait assez cette impuissance. Car il n'y a pas lieu à sauver ce qui n'est pas perdu. « Ce ne sont

pas les personnes en santé qui ont besoin du médecin, ce sont les malades. » Jésus « n'est pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs. » « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. »

Vous le voyez, mes bien-aimés frères, d'après la parole de Jésus-Christ comme d'après celle de saint Paul, le seul moyen pour vous d'entrer au royaume des cieux, de parvenir à la sanctification et au salut, c'est de passer par la porte étroite de la pauvreté spirituelle ; c'est de reconnaître que par vous-mêmes vous n'êtes rien que de pauvres mendiants, qui ne possédez rien, qui ne pouvez rien que le péché, qui ne méritez rien que la condamnation, et qui êtes réduits à recevoir le salut comme une aumône gratuite de la bonté de Dieu. Hors de cette disposition fondamentale tous vos efforts seront stériles pour vous sauver. Vous pouvez, par de longues études, acquérir de la Parole sainte une connaissance exacte et approfondie ; vous pouvez consumer votre vie en pélerinages ou en mortifications ; vous pouvez mener ce qu'on appelle dans le monde une vie irréprochable ; vous pouvez dépenser toute votre fortune en œuvres de charité ; vous pouvez monter sur un bucher ou sur un échafaud pour confesser votre foi ; — mais si vous ne vous êtes pas humiliés devant Dieu, dans le sentiment de votre état de péché et de condamnation, tout cela ne vous ser-

vira de rien, et au dernier jour vous entendrez sortir cette sentence de la bouche du Sauveur devenu votre juge : « je ne vous ai jamais connus. »

« Heureux ceux qui mènent deuil ! » continue Jésus, « car ils seront consolés. » Ici encore il s'agit du deuil spirituel, de l'affliction causée par le sentiment du péché. Le Sauveur ne veut pas dire que ceux qui ont des épreuves dans ce monde peuvent être assurés de leur salut dans l'autre, et que l'affliction par elle-même donne en quelque sorte droit d'entrée au royaume des cieux. Une telle opinion, aussi dangereuse qu'elle est répandue, n'a pas le plus léger fondement dans la Parole de Dieu. La bible n'enseigne jamais qu'un seul moyen de salut, et dans ce moyen de salut l'œuvre de l'homme ni les souffrances de l'homme n'entrent pour rien : il est tout entier dans l'œuvre de Christ et dans les souffrances de Christ. Le Seigneur veut donc parler ici, comme l'indique le contexte [1] et tout le reste de l'évangile, de l'affliction spirituelle, de la douleur que cause au fidèle repentant le sentiment de son péché. Il y a entre ce verset et le précédent une gradation facile à saisir. Ce n'est pas assez de reconnaître ses péchés et de

[1] Pour avoir la pensée de l'auteur sacré il faut, suivant les meilleurs interprètes, suppléer après le verbe *mener deuil*, le même qualificatif qui se trouve au verset précédent, *en esprit :* « bienheureux ceux qui mènent deuil en esprit, ou spirituellement. »

s'en humilier : il faut en gémir devant Dieu, il faut en éprouver une douleur sincère et profonde. La repentance chrétienne n'est pas seulement la connaissance du péché et la crainte du châtiment : elle est aussi, elle est surtout la douleur d'avoir offensé Dieu. Le chrétien serait profondément affligé d'avoir péché, alors même que son péché n'entraînerait aucune conséquence fatale ; il en serait affligé par cela seul que ce péché est une offense contre son père céleste. Il en est surtout affligé lorsqu'il contemple ses péchés en Jésus-Christ, qui les a portés en son corps sur la croix ; lorsqu'il se rappelle que c'est lui-même qui, par ses transgressions, a cloué sur cette croix son Sauveur. C'est cette douleur du péché qui distingue la repentance filiale de la repentance servile, la repentance des fidèles de celle des réprouvés et des démons. Les démons et les réprouvés connaissent bien leur péché, ils tremblent bien sous la main du Dieu fort ; mais ils n'éprouvent point de douleur de l'avoir offensé, et ne regrettent que les conséquences de leur crime. Aussi la repentance servile aboutit au désespoir et à la perdition, comme nous le montre l'exemple de Judas, au lieu que la repentance filiale conduit à la consolation et au salut, comme ce fut le cas pour saint Pierre. Il y a, nous dit saint Paul, une « tristesse selon Dieu qui produit une repentance à salut et dont on ne se repent jamais ; » il y a aussi une « tristesse selon le monde qui produit la mort. » Ceux

naireté, qui ne consiste que dans le support et le pardon des offenses. C'est la sympathie pour toutes les souffrances de nos frères. C'est cette disposition qui fait que nous nous mettons à la place de ceux qui souffrent, et que, selon la belle expression d'un apôtre, nous « pleurons avec ceux qui pleurent. » Etre miséricordieux dans le sens de l'évangile, ce n'est pas seulement soulager ceux qui souffrent : — il ne faut pour cela qu'un peu d'or — c'est ressentir la souffrance de nos frères comme si nous en étions nous-mêmes l'objet. Et cette compassion, cette sympathie chrétienne, ne doit pas s'exercer seulement en faveur de ceux qui tiennent à nous par les liens du sang ou de l'amitié, de la patrie ou de la religion : elle s'étend à tous les hommes sans exception, elle embrasse nos ennemis mêmes si nous avons le malheur d'en avoir. « Si ton ennemi a faim donne-lui à manger, s'il a soif donne-lui à boire. » « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent. » Tel est le caractère de ceux dont Jésus déclare « qu'ils obtiendront miséricorde. » Promesse bien précieuse : car qui d'entre nous, mes frères, n'a un besoin pressant et continuel de miséricorde ! Sans la miséricorde, il n'y aurait point de salut à espérer pour nous. Sans la miséricorde nous ne pourrions pas subsister un seul jour, pas une seule heure devant Dieu. Nous n'avons

pas eu besoin de miséricorde seulement une fois pour toutes dans le passé : nous en avons chaque jour, à chaque heure un nouveau besoin; car chaque jour, à chaque heure, nous offensons Dieu par de nouveaux péchés. « Heureux, dit le roi prophète, celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert! heureux l'homme à qui l'Eternel n'impute point son iniquité! » C'est là le seul bonheur auquel nous puissions prétendre. Nous ne pouvons pas prétendre à un bonheur mérité par notre obéissance à la loi divine : ce bonheur là nous l'avons perdu pour toujours. Mais nous pouvons chercher et obtenir un autre bonheur : c'est celui qui est un don gratuit de la miséricorde de notre Dieu. Puissions-nous tous, mes bien-aimés frères, goûter dans sa plénitude ce bonheur-là! Puissions-nous tous répondre à la miséricorde de l'Eternel à notre égard, en nous montrant miséricordieux envers nos frères!

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice! car ils seront rassasiés. » La justice dont il est ici question, c'est la sainteté morale. Après avoir montré la vertu chrétienne dans sa manifestation la plus saillante, qui est la charité, le Sauveur la prêche dans son ensemble et la résume d'un seul mot, la justice ou la sainteté. La sainteté, tel est le but et le seul but proposé aux efforts du chrétien en matière de perfectionnement moral. Le chrétien n'est pas appelé à devenir seulement vertueux à la manière du monde, il

est appelé à devenir saint à l'imitation de Dieu. Il faut que l'image de Dieu, effacée par le péché, soit rétablie en lui dans son intégrité primitive. « Soyez saints, car Dieu est saint, » dit un apôtre. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » dit plus loin le Sauveur, dans ce même discours de la montagne dont nous étudions les premières paroles. Si Dieu nous appelle à la sainteté, ce n'est pas que nous puissions y parvenir par nos propres efforts : c'est que lui est puissant pour nous y faire arriver. Le Sauveur nous déclare que ceux qui ont faim et soif de la justice « seront rassasiés, » c'est-à-dire que Dieu leur donnera pleinement et abondamment ce qu'ils désirent, qu'il est puissant pour les sanctifier entièrement. C'est, sous une autre forme, la même promesse qui est faite en termes si magnifiques au troisième chapitre de l'épître aux Ephésiens : « Je fléchis les genoux, » dit l'apôtre, « devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, afin que selon les richesses de sa gloire il vous accorde la grâce d'être puissamment fortifiés par son esprit, dans l'homme intérieur; tellement que Christ habite dans vos cœurs par la foi, et que vous soyez remplis de toute la plénitude des dons de Dieu, qui par la puissance qui agit en nous peut faire infiniment plus que nous ne demandons et ne pensons. » L'Ecriture ne décide pas clairement la question de savoir si le chrétien peut parvenir à cette sainteté parfaite dès cette vie,

ou si elle n'aura lieu que dans le ciel. A consulter l'expérience des fidèles, à consulter aussi tout l'ensemble de l'économie présente, qui est une économie de préparation et par là même une économie imparfaite, il semble que la perfection morale, comme la perfection du bonheur, ne doit être atteinte que dans le ciel. Mais quoi qu'il en soit de cette question là, dont la solution n'est pas nécessaire puisque la bible ne l'a pas donnée, la question du devoir qui est imposé au chrétien n'est pas douteuse. Ce devoir, c'est de tendre constamment vers la perfection; c'est de travailler dès cette vie pour y parvenir comme s'il pouvait y parvenir dès cette vie; c'est de travailler chaque jour comme s'il pouvait y parvenir le jour même.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur! car ils verront Dieu. » Cette déclaration nous fait connaître le caractère intime et spirituel de la sainteté chrétienne. Il ne s'agit pas seulement de régler les actes extérieurs : il faut régler surtout les sentiments et les pensées; il faut que le cœur soit pur. C'est au cœur que Dieu regarde. Ceux-là seuls qui ont le cœur pur verront Dieu, seuls ils jouiront de sa présence et de sa paix. Il n'est point d'autre voie pour être admis en sa présence et avoir part à sa félicité. C'est peu de chose que d'avoir une vie religieuse extérieure, de parler de religion, de suivre les exercices religieux, de participer à la cène, de lire la bible, de répandre

des aumônes, de se faire par ses actes une réputation de piété et de vertu : tout cela n'est rien, s'il n'y a pas chez nous une vie religieuse intérieure, intime, secrète, cachée à tous les yeux dans les profondeurs de notre cœur, et dont le culte extérieur ne soit que l'expression naturelle et inévitable. Ce n'est pas assez de servir Dieu en public : il faut le servir dans le silence du cabinet et dans le secret de notre cœur. C'est peu que notre vie soit religieuse, il faut que notre cœur soit religieux; c'est peu que notre vie soit pure, il faut que notre cœur soit pur. Mes frères, possédez-vous ce cœur pur qui est le caractère distinctif du vrai chrétien et qui seul donne accès en présence de Dieu ? Vivez-vous de cette vie intime, secrète, présentement « cachée avec Christ en Dieu, » mais qui sera mise en évidence au jour où les secrets des cœurs seront découverts? Vos démonstrations extérieures de piété, de charité, de dévouement, d'humilité, de patience, de pureté, répondent-elles à des réalités au-dedans de vous, et êtes-vous, dans le secret de vos pensées, plus religieux encore, plus charitables encore, plus dévoués encore, plus humbles, plus patients, plus purs encore ? Votre vie du cœur et de la pensée, ou seulement votre vie de cabinet, déployée à tous les regards jusque dans ses replis les plus mystérieux, vous tournerait-elle à honneur ou à déshonneur ? Que la conscience de chacun réponde : et si nous sommes forcés de recon-

naître que nous ne possédons pas encore le trésor inestimable d'un cœur pur, demandons ce trésor à celui qui seul peut nous le donner; à celui de qui procèdent toute grâce excellente et tout don parfait.

« Heureux ceux qui procurent la paix ! car ils seront appelés enfants de Dieu. » Il ne suffit pas de posséder nous-mêmes la charité : il faut la répandre autour de nous. C'est un des caractères de la vérité, et surtout de la vérité religieuse, d'avoir besoin de se répandre; et celui qui l'a connue voudrait la faire connaître à tout l'univers. « Nous ne pouvons pas, » disaient les apôtres arrêtés pour avoir prêché l'évangile, « nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues [1]. » Il en est de même de la charité. Le chrétien ne peut pas ne point chercher à répandre autour de lui cette charité que Dieu a mise dans son cœur. A l'exemple de son divin maître, qui est venu prêcher la « paix sur la terre, » selon la parole des anges dans le cantique dont ils saluèrent sa naissance, le chrétien est un homme de paix : il voudrait mettre la paix partout où elle n'est pas encore, et partout où elle a été troublée la rétablir. Il évite avec soin tout ce qui pourrait amener le trouble et la désunion, comme la médisance ou les rapports défavorables sur le compte du prochain. C'est là encore un trait essentiel qui distingue le chrétien

[1] Act. IV. 20.

de l'homme du monde. Dans le monde, on éprouve une secrète et maligne joie à voir les amis aux prises ; on trouve je ne sais quel plaisir infernal dans le spectacle des divisions et des discordes ; et, loin de s'attacher à les prévenir, on s'étudie bien plutôt à les amener. C'est là une des sources cachées de ces médisances, de ces rapports malveillants et perfides qui sont l'aliment inépuisable de la conversation des gens du monde. Un tel esprit ne peut être que l'esprit du démon, comme la disposition opposée est évidemment l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Aussi le Sauveur nous déclare que ceux qui procurent la paix « seront appelés enfants de Dieu : » c'est-à-dire qu'ils deviendront par là les imitateurs de Dieu, qu'ils mériteront d'être appelés ses enfants, et qu'ils exerceront les droits attachés à ce titre glorieux. « Si nous sommes enfants, » dit saint Paul, « nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ [1]. »

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! car le royaume des cieux est à eux. » Tous ces avantages si précieux promis aux fidèles ne peuvent pas s'acquérir sans épreuves ni sans combat : la fidélité chrétienne soulève nécessairement l'opposition et la haine d'un monde éloigné de Dieu. Aussi Jésus a promis la persécution à ses disciples comme leur apanage naturel et inévitable. « Il n'y a personne, » leur

[1] Rom. VIII. 17.

dit-il, « qui ait quitté maison, terres, frères, sœurs, parents, femme ou enfants, pour l'amour de moi et de l'évangile, qui n'en reçoive dès à présent, dans cette vie, cent fois autant, *avec des persécutions.* » « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, mais que je vous ai choisis dans le monde, c'est à cause de cela que le monde vous hait. Souvenez vous de la parole que je vous ai dite, « que le serviteur n'est pas plus grand que son maître. » S'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront aussi. Ils vous feront tout cela à cause de mon nom, parce qu'ils n'ont connu ni moi ni mon père. » Saint Paul déclare expressément que « tous ceux qui veulent vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ souffriront persécution [1]. »

Comment, en effet, n'existerait-il pas un désaccord profond, invincible entre le monde et les chrétiens? Toutes les affections du monde sont condamnées par les principes des chrétiens. L'orgueil du monde est condamné par leur humilité; sa violence par leur douceur; sa frivolité par leur sérieux; ses maximes relâchées par la sévérité de leur vie. Aussi la parole de Jésus-Christ et celle de saint Paul ont eu leur accomplissement dans tous les temps, et toujours le

[1] Marc X. 29, 30. Jean XV. 18-20. 2 Tim. III. 12.

véritable christianisme fut marqué du sceau de la persécution. Dans les premiers siècles de l'église, c'est par des persécutions sanglantes, c'est en livrant les chrétiens au fer des bourreaux et à la dent des bêtes féroces, que s'est manifestée la haine du monde contre l'évangile. Au moyen-âge, Rome papale poursuivit l'œuvre commencée par Rome païenne, et la ville aux sept collines, conformément à la prophétie, continua de s'abreuver de ce sang des martyrs de Jésus, qui sera trouvé en elle aux derniers jours [1]. Aujourd'hui que les progrès de la civilisation ont fait disparaître de nos mœurs la persécution sanglante, la haine du monde contre l'évangile a changé d'expression sans changer de nature : elle se manifeste en faisant subir aux chrétiens ou la raillerie amère ou le froid dédain, en leur appliquant des termes dérisoires ou injurieux, en les traitant de fanatiques et d'exaltés, en méconnaissant ou calomniant leurs intentions.

Mais qu'importe aux disciples de Christ la persécution ou les railleries du monde? Bien loin que cette opposition puisse les décourager ni les ébranler, elle leur est un témoignage qu'ils sont les objets de la faveur de Dieu ; car il est écrit : « heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! » Heureux, parce que le chemin où ils marchent est celui où leur maître

[1] Apoc. XVIII. 24.

a marché avant eux. Ne croyez pas qu'ils reculeront devant des épreuves qui les font ressembler à leur Sauveur. Donnez, donnez-leur la coupe d'amertume du fils de Marie ; haïssez-les de la même haine dont fut haï le fils de Dieu. Loin d'en murmurer ils s'en réjouiront et s'en glorifieront. Heureux encore, parce que ces épreuves passagères sont pour eux le chemin de la gloire éternelle. « Si nous souffrons avec Christ nous règnerons aussi avec lui, » dit l'apôtre[1]. Et le Sauveur lui-même déclare de ceux qui sont persécutés pour la justice, que « le royaume des cieux est à eux. »

Magnifique promesse, et qui couronne bien dignement la dernière déclaration du décalogue de l'évangile ! Ces hommes que le monde poursuit de sa haine ou flétrit de ses dédains ; ces hommes dont la vie s'écoule ici-bas dans le renoncement et l'humiliation ; ces pauvres d'esprit, ces affligés, ces débonnaires, ces miséricordieux, ces pacifiques, ces petits de la terre, ils sont, aux yeux du souverain juge, infiniment au-dessus de ceux qui les dédaignent et les méprisent. Ces rejetés du monde, à les juger d'après la déclaration infaillible du Seigneur Jésus, sont autant de fils de roi : l'héritage qui les attend n'est rien de moins qu'un royaume. Et ce royaume ne brille pas, comme ceux de la terre, d'un éclat périssable

[1] 2 Tim. II. 12.

et passager ; il n'a rien à craindre ni du temps ni des révolutions : c'est un royaume solide et inébranlable comme la puissance de Dieu même ; c'est un royaume éternel ; c'est « le royaume des cieux ! » Le trône qui les attend a pour base l'éternité ; la félicité, la gloire, la sainteté, l'amour sont les fleurons de leur couronne. Devenus, par une adoption miséricordieuse, les frères du fils de Dieu, ils partageront avec lui l'héritage du père céleste. « Celui qui vaincra, » nous dit le Sauveur, « je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, ainsi que j'ai vaincu, et que je suis assis avec mon Père sur son trône. »

Tels sont, mes bien-aimés frères, et les devoirs et les promesses de cette loi nouvelle que Jésus vous annonce de la part de Dieu. Mais, hélas ! combien n'avons-nous pas à craindre que ces paroles divines ne se soient affaiblies, qu'elles n'aient perdu leur efficace et leur beauté en passant par la bouche de son serviteur ! combien tous nos développements sont froids et décolorés auprès de cette parole à la fois si riche et si concise, si simple et si noble, si sage et si entraînante, qui, pareille à une céleste rosée, tombait de la bouche du Sauveur sur des auditeurs altérés de vérité et de salut ! Que ne pouvons-nous en ce jour nous faire oublier et nous effacer pour vous faire entendre le Sauveur lui-même ! Que ne pouvons-nous vous transporter réellement au pied de la sainte col-

line sous le beau ciel de la Galilée, et vous confondre avec cette foule émue qui recueillait avidement cette parole pleine de grâce et de vérité ! Mais si nous ne pouvons pas opérer un tel prodige, si nous ne pouvons pas faire parler matériellement le Sauveur devant vous, du moins le Sauveur peut parler par son esprit à vos cœurs. Il peut vous faire entendre sa voix douce et sainte aussi réellement, aussi puissamment que si vous eussiez vécu aux jours de sa chair. Viens donc, ô Jésus, notre Sauveur et notre Dieu, viens toi-même redire à nos cœurs le discours sur la montagne ! Viens donner efficace aux paroles de ton serviteur, qui, sans ce puissant secours, n'auraient été qu'un airain qui résonne et qu'une cymbale qui retentit ! Toi qui nous as fait entendre en ce jour et des appels si pressants et de si magnifiques promesses, fais-nous la grâce de répondre à ces appels pour avoir part à ces promesses ! Donne-nous de ne plus hésiter entre le monde et toi, entre ta bienheureuse humiliation et son faux bonheur ! Donne-nous de partager ici-bas ton renoncement, pour un jour partager ta gloire ! Reçois-nous au nombre de ces pauvres d'esprit que le monde méconnaît dans cette vie, et que tu reconnaîtras pour tiens au dernier jour ! Amen.

Août 1841.

LES

PAROLES DE CHRIST.

Jamais homme ne parla comme cet homme.
(JEAN VII. 46.)

Au milieu des dissensions qui affligent les regards dans le vaste champ de l'église chrétienne, il est un objet du moins sur lequel tous les suffrages sont d'accord : c'est la beauté morale de la personne de Jésus-Christ. Devant ce majestueux idéal de l'humanité la controverse se tait, la polémique s'arrête, les esprits se comprennent, les cœurs s'entendent, les sectes se donnent la main, et de leurs voix confondues s'élève un harmonieux concert à la louange du fils de Marie. Débris généreux mais impuissant de

notre perfection primitive, l'amour de la beauté morale est resté profondément gravé au cœur de l'homme déchu; et si cet amour ne suffit pas pour lui faire pratiquer lui-même ce qui est bien, du moins il ne peut se défendre de l'admirer hors de lui. « Si la vertu paraissait dans le monde sous une forme visible, a dit un ancien sage[1], les hommes seraient transportés pour elle d'enthousiasme et d'amour. » Cette supposition hardie est devenue en Jésus-Christ une réalité. En lui la perfection a pris une forme visible, s'est incarnée, s'est faite homme, est descendue jusqu'à nous et s'est mise à notre portée. Approchons-nous ensemble, mes frères, de cette figure auguste, recueillons quelques-uns des traits de divinité dont elle rayonne de toutes parts. Et comme nous ne pouvons d'une seule fois embrasser dans son ensemble ce vaste et magnifique sujet, comme il faut nécessairement nous restreindre, laissons de côté les preuves que les actions de Jésus nous fournissent de son caractère divin : écoutons seulement ses paroles, quelques-unes de ses paroles, et elles suffiront abondamment à nous convaincre qu'il y a en lui plus qu'un homme.

La première chose qui me frappe dans les paroles de Jésus-Christ, c'est un caractère inimitable de simplicité et de vérité. Il parle des choses du ciel natu-

[1] Platon.

rellement, sans emphase, sans étonnement, sans travail, comme d'objets qui lui sont familiers et parmi lesquels il a vécu ; au point qu'il y revient sans cesse par habitude et sans effort, comme vers son élément naturel. Tous les objets de la nature sont pour lui autant d'images des choses divines et d'occasions d'en parler : l'eau qui coule, l'oiseau qui vole, la fleur qui s'ouvre, la feuille qui pousse, tout le ramène à Dieu et au ciel. A une femme qui lui donne à boire, il parle de l'eau vive qui jaillit en vie éternelle ; à ses disciples qui le pressent de manger, il répond que sa nourriture est de faire la volonté de son Père. Devant un champ de blé il parle de la moisson des âmes ; devant un arbre stérile, de la vanité d'une piété sans fruits. Les idées les plus relevées de la religion lui sont tellement familières qu'il les met à la portée des intelligences les moins cultivées par le langage simple et naturel dont il les revêt. Tels sont, par exemple, les traits si connus dont il peint la Providence. « Considérez les oiseaux de l'air et les lys des champs, vous qui dites : que mangerons-nous? que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? Les oiseaux de l'air : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans des greniers ; et cependant votre père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas bien plus excellents qu'eux ? Les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été

vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi une herbe des champs, qui est debout aujourd'hui, et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de peu de foi ? » On reconnaît la condition d'un homme à l'objet qui lui est familier et dont il parle naturellement. Un soldat parle naturellement de ses campagnes, un négociant de ses affaires, un prince de son royaume. Qu'un homme né à l'ombre du trône tombe dans l'obscurité de la vie privée, il conservera dans cette condition obscure un langage et des manières de prince, qui révèleront à l'observateur attentif sa haute origine. Celui donc qui seul entre tous les hommes parle naturellement du ciel, celui qui a un langage et des manières toutes célestes, si je puis m'exprimer ainsi, prouve par là qu'il est un être céleste : il vient du ciel, il le connaît, il a vu ce qui s'y passe, il est en communication avec le ciel.

Ce caractère simple et naturel des paroles de Christ n'exclut pas dans l'occasion une noblesse plus qu'humaine. Ecoutez-le par exemple devant Pilate. « Qu'as-tu fait, » lui demande ce gouverneur, « pour que ta nation et les principaux sacrificateurs t'aient livré à moi : es-tu le roi des Juifs ? » Jésus répondit : « Mon règne n'est pas de ce monde ; si mon règne était de ce monde, mes gens combattraient, afin que je ne fusse point livré aux Juifs ; mais maintenant mon règne n'est point d'ici bas. » — « Es-tu

été votre réponse : mais voici celle de Jésus-Christ : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. » Par ces simples mots tout à la fois il reste fidèle à la loi de ses pères, il obéit au pouvoir civil, il place les accusateurs vis-à-vis de leur conscience et les force à se condamner eux-mêmes, enfin il fait pénétrer la componction dans le cœur de la pécheresse et l'amène par la reconnaissance au changement de vie. « Quand ils eurent entendu cela, » nous dit l'évangéliste, « se sentant repris par leur conscience, ils sortirent l'un après l'autre, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers, et Jésus demeura seul avec la femme qui était là au milieu. Alors Jésus lui dit : « femme, où sont ceux qui t'accusaient? personne ne t'a-t-il condamnée? » Elle dit « : personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « je ne te condamne pas non plus : va, et ne pèche plus à l'avenir. » Cette réponse, où éclate tant de présence d'esprit, de prudence, de charité, et une finesse de jugement si merveilleuse, est-elle d'un homme ordinaire? et quelqu'un de vous l'aurait-il trouvée?

Autre exemple. Jésus venait de chasser les vendeurs du temple [1]. Les Pharisiens, irrités de cet acte d'autorité et n'osant pourtant pas mettre la main sur lui, veulent l'obliger à justifier sa conduite aux yeux du peuple, espérant trouver dans ses paroles

[1] Matt. XXI.

un sujet de l'accuser. Dans ce but ils viennent brusquement à lui comme il enseignait dans le temple, et lui demandent : « par quelle autorité fais-tu ces choses ? et qui est-ce qui t'a donné cette autorité ? » Que fera Jésus ? Essaiera-t-il de se justifier et de prouver sa mission divine ? mais, à supposer qu'il y réussît, ce serait toujours s'abaisser devant des adversaires orgueilleux et incrédules, et il aurait l'air de ne pas comprendre le motif secret de leur question. Gardera-t-il le silence ? il paraîtrait donner gain de cause à ses ennemis. Que va-t-il donc répondre ? Ici encore, mes frères, nous vous proposons la difficulté à résoudre : voyez, examinez, cherchez vous-mêmes le moyen d'en sortir. Et quand vous aurez trouvé votre réponse, comparez-lui celle de Jésus-Christ : « Je vous demanderai aussi une chose, et si vous me répondez, je vous dirai aussi par quelle autorité je fais ces choses. Le baptême de Jean d'où était-il ? du ciel ou des hommes ? » en d'autres termes, « Jean-Baptiste était-il un envoyé divin ou un faux-prophète ? » Il faut examiner de près cette réponse, pour en sentir toute l'admirable justesse. Au fond Jésus ne fait que renvoyer à ses adversaires leur propre question en la transformant ; et la forme nouvelle qu'il lui donne les force à se condamner eux-mêmes devant ce peuple auquel ils espéraient le rendre suspect. De la réponse que les Pharisiens feraient à la question de Jésus-Christ dépendait celle que Jésus-Christ de-

vait faire à la leur. L'autorité de Christ tenait au baptême de Jean comme la conséquence au principe; car Jean avait rendu témoignage à Christ. Si donc la mission de Jean était divine, Christ était un envoyé de Dieu; si Jean s'était faussement donné pour prophète, l'autorité de Christ était usurpée. Or de quelque manière que les Pharisiens décidassent la question qui leur était posée, ils se condamnaient eux-mêmes. « Car ils raisonnaient ainsi, » continue l'évangéliste : « si nous disons : le baptême de Jean vient du ciel, il nous dira, pourquoi donc n'y avez-vous point cru ? pourquoi mettez-vous en doute mon autorité, moi auquel Jean a rendu témoignage? Et si nous disons : des hommes, le peuple nous lapidera, car tous regardent Jean comme un prophète. » Dans cette extrémité ils ont recours au mensonge, et répondent : « nous n'en savons rien. » — « Et moi, » reprit Jésus-Christ, « je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. » Ici encore admirons le langage de Christ, qui reste exactement vrai jusque dans les moindres détails de ses paroles, tout en se jouant des piéges de ses ennemis : il ne dit pas comme eux, « je ne sais pas, » mais « je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais ces choses. »

Il y aurait, mes frères, d'autres exemples pareils à citer. Nous pourrions vous parler du piége qui fut tendu à Jésus au sujet du tribut à payer à César, de la difficulté qui lui fut proposée sur l'histoire de la

femme qui épousa successivement les sept frères[1], et de bien d'autres cas où il réduisit ses adversaires au silence en retournant leurs armes contre eux-mêmes, et en les condamnant par leurs propres principes; mais il est nécessaire de nous restreindre. Il me suffit de vous avoir donné l'idée d'un travail que vous pourrez continuer vous-mêmes. Plus vous approfondirez les paroles de Jésus dans ces occasions, plus vous y verrez briller une sagacité surhumaine, qui arrachait à ses ennemis eux-mêmes ce cri d'admiration : « jamais homme ne parla comme cet homme. »

Mais je crois entendre une objection. « Il est vrai, » dira-t-on peut-être, « les paroles de Jésus-Christ décèlent une sagesse bien supérieure à la nôtre; mais cela ne prouve pas qu'il ne soit pas un homme. Car nous ne sommes pas de ces hommes privilégiés qui ont brillé au-dessus des autres par leur sagesse ou leur vertu; il y a eu des sages, des héros dont les paroles sont citées avec admiration; peut-être ne se trouveraient-elles pas inférieures à celles de Jésus-Christ. » Pour répondre à cette pensée, nous allons comparer les paroles de Christ, non plus à ce qu'aurait pu dire en pareil cas un homme ordinaire, mais aux paroles des sages et des héros du siècle, à ces paroles qui sont devenues célèbres et qu'on cite avec admira-

[1] Matth. XXII. 15-22; 23-33; 34-40, etc.

tion. Jugez vous-mêmes si la supériorité n'appartient pas ici encore au philosophe de Nazareth, au martyr de la charité.

Le caractère le plus frappant qui distingue à cet égard les paroles de Jésus, c'est le naturel. On n'y voit jamais rien d'ambitieux, de guindé, de factice, rien même de brillant : il n'affecte pas ces formes saillantes qui valent à une parole les honneurs de la citation : on sent qu'il ne parle pas, comme les philosophes, pour qu'on remarque ce qu'il aura dit et qu'on le répète, qu'il ne se pose pas d'avance vis-à-vis de la postérité. En présence de la douleur, il n'affecte ni une insensibilité stoïque ni un orgueilleux courage; il se contente de souffrir pour l'humanité, sans faire valoir son dévouement : il est toujours humble, toujours simple, toujours dans le vrai, toujours dans la nature.

Tous les défauts que je viens de signaler se retrouvent dans les paroles des hommes que le monde admire. Ecoutez, par exemple, les sages du siècle en présence de la douleur. Rappelez-vous ce philosophe stoïcien qui, en proie aux tortures d'une maladie cruelle, portait un défi victorieux à la souffrance et s'écriait : « O douleur, jamais tu ne me feras avouer que tu sois un mal ! » Voilà une de ces paroles qu'on cite avec admiration; mais examinez-la de près, effacez sans ménagement le vernis brillant qui la recouvre, allez au fond des choses, et vous y trouverez

l'orgueil, la soif de se faire remarquer et de faire parler de soi. Vous y trouverez aussi quelque chose de contre nature et de mensonger. En vain ce malheureux s'efforce de se donner le change à lui-même pour pouvoir tromper les autres : il est contraint de courber la tête comme tous les hommes sous le sceptre de fer de la souffrance : et le cri même qui lui échappe est un éclatant aveu qu'il n'a point de remède contre ce mal pour lequel il affecte un si superbe dédain.

Combien je trouve plus belles, parce qu'elles sont plus vraies, ces paroles de Jésus qui, sur la croix, s'écrie : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Dans le premier cas je vois le philosophe, dans le second l'homme; là un orgueilleux qui veut jouer un rôle; ici un être non moins humble qu'il est grand, et qui n'a pas moins de sincérité que de courage. Je puis admirer froidement le stoïcien niant ses souffrances ; mais j'aime le crucifié avouant les siennes : je sens qu'il y a là un être semblable à moi, un cœur qui bat à l'unisson du mien : je puis compatir à sa douleur, elle m'émeut jusqu'au fond de l'âme. Et remarquez, mes frères, que ces paroles supposent chez celui qui les prononça la conscience intime de sa mission divine. En avouant que dans cet affreux moment il se sentait comme abandonné de Dieu, Jésus reconnaît par là même que jusqu'alors Dieu l'avait soutenu; l'espèce d'étonnement et d'effroi

qu'il éprouve de la grandeur de ses souffrances ne peut s'expliquer s'il n'est pas un envoyé divin. Cet aveu tacite de sa mission divine est d'autant plus frappant, qu'il est fait non aux hommes mais à Dieu, dans l'intimité de la prière, au moment même où ses ennemis se rient de ses prétentions et insultent à ses douleurs.

Ecoutez encore les héros du siècle en présence de la mort. Transportez-vous par la pensée au combat sanglant des Thermopyles : représentez-vous cette lutte inégale tirant à sa fin, et les intrépides enfants de Sparte massacrés l'un après l'autre jusqu'au dernier; voyez l'un d'entre eux se traînant sur un rocher, et avec la pointe de son épée trempée dans son sang écrivant sur la pierre : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts selon ses lois en combattant pour la patrie! » Ce sont là sans doute de belles paroles, empreintes d'un généreux courage; mais n'y a-t-il pas dans ce courage, enfanté par le tumulte étourdissant des combats, quelque chose de factice et d'exalté ? Ne vous semble-t-il pas qu'il doit exister un autre genre de courage, plus vrai parce qu'il est plus paisible et plus maître de lui-même? Et puis quel orgueil on sent percer dans le dévouement de ces martyrs de la gloire! combien ils sont fiers de donner leur vie pour le salut de leur nation! et quelle n'est pas leur impatience de faire connaître au monde leur sacrifice !

Maintenant, mes frères, quittons ce bruit de la guerre et toute cette fumée de la gloire humaine : venez contempler une scène plus paisible, mais non moins émouvante. Transportons-nous dans le jardin des Oliviers, et assistons à l'agonie du fils de l'homme. Il est là, luttant contre une angoisse intérieure qui se fait jour à travers sa chair et éclate sur son corps en sueur de sang; il a sous les yeux la plus cruelle des morts, au-devant de laquelle il marche volontairement; il va mourir, non pour une nation, mais pour un monde; son dévouement, le plus sublime qui fut jamais, n'a personne pour témoin ni pour admirateur: il fait nuit, il se voit abandonné de ceux qui naguère se pressaient sur ses pas, le petit nombre d'amis qui lui sont restés fidèles ne comprennent rien à son œuvre et s'endorment pendant son agonie. Dans cet affreux moment il reste maître de lui-même, il envisage avec une résolution inébranlable la mort qui l'attend, mais son courage n'est pas le fruit de l'exaltation ni de l'orgueil : c'est une résignation tranquille, réfléchie, qui lui laisse plonger jusqu'au fond dans toute l'horreur de sa position. Alors, nous dit l'évangéliste, il s'éloigna de quelques pas de ses disciples, et se prosterna la face contre terre, priant et disant : « Mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi; toutefois, que ta volonté soit faite et non pas la mienne! » Ah! mes frères, si les paroles précédentes sont des paroles de héros, celles de Jésus

sont des paroles divines : « non, jamais, jamais homme ne parla comme cet homme ! »

Allons plus loin encore et faisons une nouvelle concession. Pour que rien ne manque à cet examen des paroles de Christ, comparons-lui non plus des hommes faillibles quoique distingués, mais des hommes que nous-mêmes nous croyons inspirés de Dieu ; mettons en regard du langage de Jésus celui des apôtres. Nous verrons, par ce parallèle, que si le maître et les disciples sont dirigés par le même esprit divin, ceux-ci en ont reçu une portion plus ou moins grande, tandis que celui-là le possède dans sa plénitude ; que si les apôtres sont des hommes inspirés de Dieu, Jésus est Dieu lui-même revêtu de notre humanité.

On remarque d'abord entre eux cette différence essentielle, que les paroles de Christ ont un caractère d'autorité que n'ont pas celles des apôtres. Nous lisons quelque part dans l'évangile que le peuple était étonné des enseignements de Christ, parce qu'il leur parlait « comme ayant autorité, et non pas comme les Scribes. » Ce caractère d'autorité se révèle d'une manière frappante entr'autres dans les miracles de Jésus-Christ. Il fait toujours ces miracles en son propre nom, comme ayant la conscience de son pouvoir divin, comme tenant dans ses mains souveraines la santé et la maladie, la vie et la mort, et la nature entière. Il dit au lépreux : « je le veux, sois nettoyé ! » au paralytique :

« lève-toi et marche! » au cadavre enseveli depuis quatre jours : « Lazare, sors du tombeau! » à la tempête : « calme-toi; » à la mer soulevée : « sois tranquille. » Tel n'est pas le langage des apôtres quand ils opèrent des miracles : « Je n'ai ni argent ni or, » dit saint Pierre au boiteux assis à la porte du temple, « mais ce que j'ai, je te le donne : *au nom de Jésus-Christ de Nazareth*, lève-toi et marche! » Et dans une autre occasion, lorsqu'il s'adresse à un paralytique : « Enée, Jésus-Christ te guérit : lève-toi! »

On ne trouve pas non plus dans le langage de Christ ces supplications, ces protestations fréquentes chez les apôtres, et qui trahissent la conscience de la faiblesse humaine. Jésus parle en Dieu et comme sachant qu'il doit être cru sur parole. C'est avec cette autorité souveraine que les paroles tombent de sa bouche dans le discours sur la montagne. « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne tueras point, et celui qui tuera sera punissable par le jugement; *mais moi je vous dis :* quiconque se met en colère contre son frère sera punissable par le jugement. Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne commettras point adultère; *mais moi je vous dis :* quiconque regarde une femme avec un œil de convoitise, il a déjà commis adultère dans son cœur. »

Les paroles de Christ se distinguent encore de celles des apôtres en ce qu'on n'y voit jamais la plus légère trace de passion. Ecoutez-le par exemple de-

vant le sanhédrin, lorsqu'un officier de justice l'a frappé d'une manière humiliante et cruelle. Jésus se tourne vers lui, et, avec un calme également éloigné de la colère et de l'affectation, il se contente de lui dire : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Considérez, mes frères, non-seulement la modération et la charité, mais la précision, la convenance parfaite de cette réponse : la manière à la fois douce et triomphante dont elle force le coupable à se condamner lui-même. Rappelez-vous maintenant le langage de saint Paul dans une circonstance toute semblable. A peine a-t-il commencé à parler pour sa défense, que le souverain sacrificateur commande à l'un de ceux qui étaient près de lui de le frapper sur le visage. L'apôtre injustement outragé ne peut réprimer un premier mouvement de vivacité et d'indignation, et s'adressant au souverain sacrificateur : « Dieu te frappera, » s'écrie-t-il, « muraille blanchie ! puisque étant assis pour me juger selon la loi, tu violes la loi en ordonnant de me frapper [1]. » Ce n'est plus le calme ni la modération de Jésus-Christ.

Si nous généralisons cette observation sur l'absence de passion dans le langage de Christ, nous trouverons peut-être que le trait le plus remarquable qui le distingue de celui des apôtres, c'est qu'on ne saurait

[1] Jean XIX. 22, 23. Actes XXIII. 2, 3.

lui assigner de caractère propre et constant. Il serait impossible de dire quel est le style de Jésus-Christ. Saint Paul, saint Pierre, saint Jean ont chacun leur style : Christ n'en a point. Et comme le style d'un homme n'est que le reflet de son caractère dans son langage, Christ n'a point de style parce qu'il n'a point non plus de caractère, dans le sens ordinaire du mot. Qui pourrait dire quel est le caractère de Jésus-Christ ? Est-ce la rigueur et la sévérité ? mais quelle tendresse toute maternelle dans ses adieux à ses disciples ! Est-ce la douceur et l'indulgence ? mais quelle véhémence d'indignation dans ses reproches aux Pharisiens ! Cette absence de caractère en Jésus-Christ, bien loin d'être une imperfection, tient à la perfection même de sa personne : car le caractère d'un homme n'est autre chose que la prédominance chez lui de tel sentiment ou de telle faculté, à l'exclusion des autres. Celui chez qui toutes les facultés humaines se sont trouvées portées à leur degré de perfection, n'a donc pu avoir de caractère, dans le sens ordinaire du mot. Il a tous les caractères à la fois, harmonieusement fondus ensemble et se corrigeant les uns les autres. Il réunit en sa personne, dans un accord mystérieux, les vertus qui paraissent les plus opposées : la simplicité d'un enfant avec la noblesse d'un roi ; la délicatesse de la femme avec le courage du guerrier ; le calme du philosophe et l'enthousiasme du martyr. Semblablement, son lan-

gage a dû réunir et concilier les qualités les plus diverses : revêtir chaque fois la nuance précise qui convenait au sujet, et n'avoir pas de couleur individuelle et constante. C'est bien là ce qu'on remarque en comparant entre eux les différents discours de Jésus-Christ ; et ce dernier trait le distingue éminemment des apôtres, comme il le distingue de tout homme.

C'est que Jésus n'était ni un apôtre ni un homme : et dès-lors je comprends que jamais homme n'ait parlé comme cet homme.

Oui, mes frères, Jésus était plus qu'un homme, plus qu'un apôtre, plus qu'un prophète, plus qu'un ange : Jésus était le fils de Dieu, Dieu lui-même ; et dès-lors je comprends que ses paroles soient celles d'un Dieu.

L'entendez-vous, les paroles d'un Dieu ! les paroles d'un Dieu sont dans ce livre, les paroles d'un Dieu résonnent à votre oreille, et ces paroles vous apportent des promesses et des espérances. Elles n'ont pas été écrites seulement pour être scrutées et admirées comme nous venons de le faire, elles ont été écrites pour être crues et pour sauver. Ecoutons-les, ces paroles de Dieu !

Vous qui vous sentez, peut-être à regret, emportés et absorbés tout entiers par le tourbillon des affaires de ce monde ; qui n'avez pas le temps, pensez-vous, de vous occuper de votre salut, écoutez : « Tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses,

mais une seule chose est nécessaire. Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. » — Vous qui avez successivement demandé le bonheur à tous les objets que la terre vous offre, au plaisir, à l'argent, aux affections, et qui ne l'avez trouvé nulle part; dont l'âme est dévorée d'une soif de félicité que rien dans le monde ne peut apaiser, écoutez : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te parle, tu lui demanderais toi-même à boire, et il te donnerait d'une eau vive. Quiconque boira de cette eau-ci aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif : cette eau deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle. » — Vous qui ne connaissez la vie que par ses épreuves, qui gémissez de jour en jour sous le fardeau d'un corps malade et souffrant, écoutez : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos âmes. Je prierai mon Père, et il vous donnera un consolateur, pour demeurer avec vous éternellement : c'est l'Esprit de vérité, que le monde ne connaît point ; mais vous le connaîtrez, car il sera en vous. » — Vous qui avez fermé les yeux de ce que vous aviez de plus cher au monde; qui versez des larmes sur la tombe récente d'un père ou d'une mère, d'un frère ou d'une sœur,

d'une épouse ou d'un enfant, écoutez : « La petite fille n'est pas morte, mais elle dort. Ton frère ressuscitera. Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père : si cela n'était pas je vous l'aurais dit ; je m'en vais vous préparer le lieu. » — Vous qui avez soif de pureté et d'innocence, et qui jusqu'ici avez tenté vainement d'y parvenir par vos propres forces ; vous qui avez cent fois formé la noble résolution de livrer une guerre à mort au péché, de secouer le joug de vos convoitises, et qui, toujours vaincus et toujours esclaves, vous retrouvez perpétuellement courbés sous ce joug de fer, écoutez : « Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais. Qui sera l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils s'il lui demande du pain ? Si donc vous qui êtes mauvais savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ? » — Nous tous enfin qui avons encouru par nos péchés la condamnation divine ; qui avons besoin de pardon, de grâce et de salut, écoutons : « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui

ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle [1]. »

Je m'arrête : car si je voulais rappeler toutes les paroles de Christ qui s'appliquent à nos besoins divers, il faudrait citer tout l'évangile. C'est à vous, mes frères, de continuer ce travail. Si vous avez à cœur vos intérêts éternels, vous ne vous contenterez pas de venir dans ce temple admirer les caractères de divinité qui brillent en la personne de Jésus-Christ ; mais rentrés dans vos maisons vous prendrez vous mêmes l'évangile, vous le lirez et le relirez encore, avec la ferme résolution de croire ce qu'il enseigne et de faire ce qu'il commande. De quoi vous servirait-il d'avoir acquis la conviction que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu lui-même manifesté en chair, si vous ne vous appliquez pas ses enseignements ? d'être arrivés à la porte du salut, si jamais vous n'en franchissez le seuil ? Le christianisme est un temple majestueux dont l'intérieur renferme un trésor : préoccupés de la beauté du péristyle, vous arrêterez-vous éternellement à en admirer les détails, sans jamais pénétrer dans le sanctuaire ? Le péristyle du temple, c'est la

[1] Luc X. 41, 42. Mat. XVI. 26; VI. 33. Jean IV. 10, 13, 14. Mat. XI. 28, 29. Jean XIV. 16, 17. Mat. IX, 24. Jean XI. 23, 25; XIV. 2; VIII. 36; XIV. 12. Luc XI. 11-13. Mat. XX, 28. Jean III. 14-16.

vie de Jésus-Christ ; le sanctuaire, c'est sa mort ; le trésor qu'il renferme, c'est le salut. Ah ! mes frères, ne craignez pas de pénétrer dans ce sanctuaire et de porter la main sur ce trésor : votre Sauveur vous en a frayé le chemin : son dernier cri sur la croix a déchiré le voile qui en fermait l'accès [1]. Le salut désormais n'est plus éloigné de vous. Il n'est pas au-dessus des nuages, il n'est pas dans les entrailles de la terre, il n'est pas au-delà de l'océan ; il est tout près de vous, au-dedans de vous, et sans sortir de ce temple vous pouvez trouver le salut. Il n'est pas dans les lointains pélerinages, ni dans les mortifications douloureuses, ni dans une loi que nous avons violée et qui nous condamne : il est dans un don gratuit de la bonté de Dieu. Il n'est pas une science profonde et mystérieuse, qu'il faille acquérir par de longues et difficiles études : il se résume dans trois mots que vos enfants peuvent comprendre : confiance, amour, obéissance. Il n'est pas une spéculation incertaine, une théorie de l'imagination, un rêve sublime de la philosophie : le salut est un fait, un fait historique, aussi bien établi que tel autre fait que ce puisse être dans l'histoire de l'humanité. Autant il est vrai qu'il y a dix-huit siècles, dans un jour semblable à celui-ci, on a vu sur une colline de la Judée s'élever une croix, et sur cette croix s'écouler goutte à goutte,

[1] Mat. XXVII. 50, 51.

dans un lente agonie, le sang d'un homme semblable à nous, — autant et de la même manière il est vrai que d'éternité en éternité il n'y aura point de condamnation pour ceux qui croient en Jésus-Christ.

Enfin ce salut si merveilleux, si parfait, si certain, si facile, n'est pas un privilége exclusif, réservé seulement au petit nombre : il vous est offert à tous sans exception : nul n'est exclus que celui qui s'exclut lui-même ; car Christ, nous dit l'apôtre, est la victime de propitiation pour les péchés du monde entier. Voici, qui veut donc être sauvé ? qui veut échapper aux peines éternelles qu'il a méritées par ses péchés, obtenir un cœur nouveau et avoir part à la félicité des justes ?..... Mes frères, croyez en Jésus, croyez de tout votre cœur et de toute votre âme, et infailliblement vous serez sauvés. Croyez et vous aimerez, et par amour vous obéirez ; croyez et votre cœur deviendra pur, et votre vie paisible, et votre éternité bienheureuse. Dieu veuille nous en faire la grâce à tous ! Amen.

Juin 1838.

LA FOI ET LA VUE.

> La foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point.
> (Héb. XI. 1).

Le roi prophète, dans un de ses plus beaux cantiques, commence par célébrer les merveilles de la création. « Les cieux, » dit-il, « racontent la gloire du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles; et toutefois leur voix est entendue. Leur voix va par toute la terre, et leurs discours jusqu'aux extrémités du monde. Il a posé en eux un pavillon pour le soleil; tellement qu'il est semblable à un époux qui sort de son cabinet nuptial, il s'égaie comme un homme

vaillant pour faire sa course. Son départ est de l'un des bouts des cieux, et son tour s'achève à l'autre bout, et il n'y a rien qui se puisse mettre à couvert de sa chaleur. » Puis il passe, sans transition apparente, à un autre ordre d'idées, il célèbre une nature plus relevée, une création spirituelle, et s'écrie : « La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme ; le témoignage de l'Eternel est assuré, et donne la sagesse aux plus simples ; les commandements de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur ; le commandement de l'Eternel est pur, et il fait que les yeux voient. La crainte de l'Eternel est pure, elle subsiste à perpétuité ; les jugements de l'Eternel ne sont que vérité, et ils se trouvent également justes. Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin ; et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel. Aussi ton serviteur est rendu éclairé par eux, et il y a un grand salaire à les observer. »

Ces paroles du psalmiste nous révèlent successivement deux mondes différents, dans lesquels nous sommes également appelés à vivre : le monde de la vue et le monde de la foi. Dans le monde de la vue, tous les objets sont présents, sensibles, passagers : dans le monde de la foi tout est à venir, invisible, éternel. Le monde de la vue a un ciel d'azur, un soleil de lumière, de verdoyantes campagnes, des beautés qui charment les yeux : le monde de la foi a pour

ciel la sainteté, pour lumière « le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, » et les beautés qu'il renferme dans son sein, pour être invisibles aux yeux de la chair, n'en sont que plus ravissantes au cœur qui sait les goûter. Le monde de la vue a des souverains temporels, assis sur des trônes visibles, décorés d'un sceptre d'or, environnés de tout ce qui peut fasciner et éblouir : le monde de la foi a son royaume aussi, mais c'est un royaume tout spirituel, c'est un empire qui ne s'exerce que sur les âmes ; et l'autorité du souverain, si elle ne s'annonce point par des insignes extérieurs, n'en est pas moins reconnue et respectée par de fidèles sujets. Dans le monde de la vue les objets de nos affections charment nos sens en même temps qu'ils touchent nos cœurs ; nous pouvons jouir de leur présence matérielle, tressaillir au son de leur voix, sentir leur main presser la nôtre, et voir nos yeux se réfléchir dans leurs yeux ; mais aussi vient un moment où ces yeux se ferment, où cette voix s'éteint, où cette main se glace dans la nôtre, où il faut rendre à la terre ce corps qui en fut tiré : dans le monde de la foi les affections n'ont rien de charnel et de sensible, nous aimons des êtres invisibles et spirituels, l'âme seule nous met en rapport avec eux ; mais ces affections sont éternelles, et le temps vient où nous serons réunis pour toujours à ce que nous aimons.

Pour accomplir notre destination nous devons vivre

à la fois, je le répète, dans ces deux mondes. Mais si ces deux genres de vie sont également obligatoires, ils ne sont pas également faciles. Pour vivre dans le monde de la vue, il ne faut de notre part nul effort, nulle tension d'esprit : il suffit de suivre le penchant de notre nature. Mais pour vivre dans le monde de la foi, pour s'élever au-dessus des objets sensibles, pour saisir les réalités invisibles et éternelles, pour rendre, en quelque sorte, visible ce qui est invisible et présent ce qui est à venir, il faut un sentiment nouveau et surnaturel que l'Esprit de Dieu peut seul mettre dans notre cœur. C'est ce sentiment que l'apôtre définit dans notre texte. C'est la foi qui nous met en contact avec ce monde supérieur dont nous parlons. C'est la foi qui nous ouvre l'accès à ces trésors de beautés et d'harmonies cachées pour les yeux de la chair. La foi, nous dit l'apôtre, est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration, ou plus littéralement, une mise devant les yeux de celles qu'on ne voit point. C'est-à-dire, en d'autres termes, que la foi rend présentes les choses à venir et visibles les invisibles. Possédez-vous, mes chers frères, cette foi qui nous met en contact avec le monde des esprits? la foi que vous faites profession d'avoir est-elle plus qu'une spéculation de votre intelligence, est-elle un sentiment de votre cœur, une direction de votre vie? Vivez-vous dans le monde de la foi, ou seulement dans celui de

la vue? Telle est la question importante que je vous propose d'examiner aujourd'hui. Pour vous faciliter cet examen, je vais supposer qu'il existe une société d'hommes qui vivent réellement par la foi, et tracer un tableau imaginé de ce que serait la vie de tels hommes; en comparant cette vie supposée avec votre vie réelle, il vous sera facile de reconnaître si nous avons en effet décrit vos expériences, ou si la vie de la foi vous est étrangère.

Les personnes que j'ai en vue croient à une vie à venir. Elles croient que l'ordre de choses présent est périssable et passager, et qu'il doit bientôt faire place à un ordre de choses nouveau et éternel. Elles croient que dans ce nouvel ordre de choses la destinée de chaque homme sera fixée pour toujours, et que cette destinée doit être éternellement heureuse ou malheureuse suivant l'emploi qu'on aura fait de cette courte vie. En conséquence, les hommes dont je parle se considèrent comme étant ici-bas dans une économie d'attente et de préparation, et toute leur vie est réglée sur ce principe. Ils s'attachent peu à ce monde qui va périr, et leurs premières pensées sont pour celui qui ne passe point. Jamais ils ne se laissent absorber par les affaires de cette vie au point d'oublier celle qui est à venir. S'ils sont obligés, par leur position dans ce monde, de se livrer à des occupations arides et matérielles, ils savent se ménager des moments pour

retremper leur âme par la contemplation des choses invisibles, et ces moments sont pour eux les plus précieux; leur âme, fatiguée des préoccupations de cette vie, revient avec joie, naturellement et sans effort, aux pensées de la vie à venir; on voit bien que leurs affections sont tournées vers les choses qui sont en haut. Cette préoccupation de la vie à venir se décèle dans leur conversation : les objets dont ils s'entretiennent le plus souvent et le plus volontiers sont le ciel, l'éternité, le sort futur des justes et des méchants. Jusque dans la manière dont ils se vêtissent on reconnaît qu'ils se considèrent ici-bas comme étrangers et voyageurs. Leurs vêtements sont simples et ils y consacrent peu de temps; ils ne dépensent pas des heures trop précieuses à parer avec une somptueuse recherche un corps qui sera la proie des vers dans quatre jours. Lorsqu'ils se réunissent après les travaux de la journée, ce n'est jamais dans un but frivole; ils n'ont garde de perdre leur temps à des conversations futiles ou à des amusements qui leur sembleraient indignes d'êtres immortels. S'ils ne se refusent pas quelques récréations, pour procurer un délassement nécessaire à des esprits fatigués par le travail, ces récréations sont toujours d'un genre tranquille, jamais elles ne les mettent dans un état violent ni ne compromettent leur santé; jamais leur âme n'en est absorbée et ne perd de vue la vie à venir. Quoi qu'ils fassent, en un mot, et jusqu'en

mangeant et en buvant, ils font tout comme en présence de l'éternité.

Les personnes que j'ai en vue croient qu'il existe un Dieu sage, puissant et bon, qui commande à toute la nature, et sans la volonté duquel rien n'arrive dans le monde. La pensée de ce Dieu les préoccupe constamment, et dans tout ce qu'ils font, dans tout ce qu'ils disent ils se souviennent qu'ils sont en sa présence. Ils craignent plus son regard qui sonde les cœurs qu'ils ne craignent les regards des hommes. Jamais son nom sacré ne passe légèrement sur leurs lèvres; jamais ils ne le mêlent à des conversations frivoles ni à de vaines exclamations. Assurés qu'il dirige tous les évènements de leur vie dans des vues sages et paternelles, ils savent le bénir en toutes choses. Dans la prospérité, c'est vers Dieu que s'élèvent tout d'abord leurs actions de grâces; la jouissance du bienfait ne leur fait pas oublier le bienfaiteur. Si au contraire Dieu juge bon de les affliger, ils baissent la tête sans murmure sous cette main qui alors même qu'elle frappe est toujours pour eux la main d'un père, profondément convaincus que toutes choses sont pour leur vrai bien. Ils rendent un culte à ce Dieu qu'ils craignent et qu'ils aiment; et ce culte n'est pas seulement à leurs yeux leur premier devoir, c'est leur plus impérieux besoin, c'est leur plus doux privilége. Ils voient arriver avec bonheur le jour de repos et de sanctification, ce jour qui les appelle dans

le temple du Seigneur ; ils ne se laisseraient pas détourner de s'y rendre par le soin de leurs affaires, bien moins encore par une partie de plaisir. Ils y viennent non par habitude, ni par respect humain, ni par acquit de conscience, mais pour satisfaire le penchant de leur cœur. Non contents de servir Dieu en public, ils lui rendent un culte assidu dans leurs maisons ; chaque jour ils se réunissent en famille pour implorer sur eux ses bénédictions, et lui rendre grâces de ses bienfaits. Chacun de leurs repas commence par l'action de grâces ; et si vous pouviez les surprendre dans les mystères de leur vie de cabinet, bien souvent vous les trouveriez à genoux devant le Seigneur. La prière est comme la respiration de leur âme : jamais ils ne commencent la journée, jamais ils ne la finissent, jamais ils ne prennent une résolution importante sans prier.

Les personnes que j'ai en vue croient que Dieu leur a fait connaître sa volonté et le chemin du salut par le moyen d'une révélation ; que cette révélation est contenue dans un livre dont les rédacteurs ont écrit sous la direction de l'Esprit divin. Ce livre, qu'ils appellent la Parole de Dieu, est à leurs yeux le plus précieux des trésors. Ils l'estiment au-dessus de tout autre livre, et ne l'ouvrent qu'avec un saint respect. Tous le possèdent, et ce n'est pas pour le laisser se couvrir de poussière sur le rayon d'une bibliothèque ; ils en font leur société habituelle, leur lecture de

tous les jours. Ils l'ont toujours sous la main, c'est leur livre de prédilection, on le retrouve partout dans leurs demeures, sur la table de leurs salons, sur le comptoir du marchand, sur le bureau du commis. Ils aiment à profiter de leurs moments de loisir pour lire ce livre sacré, qui leur enseigne les secrets du monde invisible et le chemin de la vie éternelle. Cette lecture pénètre leur cœur d'une joie divine et d'une paix ineffable : ils y trouvent la consolation dans les épreuves, la force dans les tentations, le ciel sur la terre. Ils peuvent dire comme un des écrivains de ce livre : « Oh Eternel ! ta parole m'est plus précieuse que l'or, plus douce que ce qui distille des rayons de miel ! » Ce livre est à leurs yeux une autorité inviolable et absolue ; ils en font l'unique règle de leur croyance ; il suffit de leur en citer une déclaration pour couper court dans leur esprit à tous les doutes, et réduire à néant toutes les objections. Aussi leurs prédicateurs n'ont besoin ni de longs raisonnements pour les convaincre, ni d'appels pathétiques pour les toucher ; il suffit que leurs paroles soient appuyées de l'autorité du livre de Dieu, pour qu'elles soient à l'instant reçues sans contestation. Plus une prédication est conforme à ce livre, plus elle est écoutée avec plaisir par les personnes dont je parle ; il n'est pas besoin, pour fixer leur attention, de flatter leurs oreilles par des tournures oratoires, des tableaux ingénieusement imaginés, des moyens inat-

tendus et frappants : il suffit de leur développer ligne après ligne la Parole de Dieu.

Une des choses que leur enseigne ce livre divin, c'est que Dieu a tant aimé les hommes pécheurs et perdus que de livrer son fils unique à la mort de la croix, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Cette doctrine, qu'ils appellent évangile, ou bonne nouvelle, est à leurs yeux l'unique fondement du vrai bonheur. Cette bienheureuse nouvelle d'un Dieu mourant pour eux a pénétré au fond de leur cœur, et le remplit d'une joie paisible et continuelle. Sans doute ils ne sont pas indifférents aux biens de la vie : s'ils ont le bonheur de posséder la santé, de l'aisance, des parents et des amis selon leur cœur, ils jouissent avec reconnaissance de tous ces bienfaits du créateur ; mais ils jouissent mille fois plus encore de la pensée que Christ est mort pour eux. Sans cette mort ils se croiraient perdus éternellement; par elle ils voient le ciel ouvert devant eux. Aussi aiment-ils de toutes les forces de leur âme celui qui les a aimés le premier jusqu'à donner sa vie pour eux; ils ne peuvent se lasser de repasser dans leur cœur le souvenir de cet amour : la pensée qui les préoccupe le plus habituellement, celle à laquelle ils reviennent le plus naturellement et avec le plus de bonheur, c'est la croix de Golgotha. Et comme de l'abondance du cœur la bouche parle, ils ne se lassent pas non plus de s'entretenir de la mort

de Christ. C'est un sujet qui ne les fatigue jamais ; jamais ils ne trouvent qu'on en parle trop souvent ni trop longuement; jamais ils ne se plaignent que les prédicateurs de l'évangile redisent toujours la même chose : car cette chose est à leurs yeux la seule nécessaire. Les prédicateurs qu'ils préfèrent sont ceux qui, à l'exemple de saint Paul, ne veulent savoir parmi eux qu'une seule chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Ils croient encore, d'après le livre de Dieu, que la foi en Christ est nécessaire au salut ; « qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel ils puissent être sauvés. » Aussi sont-ils pressés du besoin de répandre autour d'eux la connaissance de cet évangile où eux-mêmes ont trouvé la vie éternelle. Ils ne décorent pas l'indifférence religieuse du beau nom de tolérance ; ils ne disent pas que chacun doit garder sa religion pour soi, et n'appellent pas fanatisme ou exaltation le désir d'amener les autres à la vérité et au salut. En même temps qu'ils s'occupent des besoins temporels de leurs frères, ils veulent aussi leur donner une aumône plus précieuse et pourvoir à leurs besoins spirituels. Ils encouragent de leur sympathie et soutiennent de leurs dons les sociétés qui travaillent à l'évangélisation du monde; ils prient chaque jour pour cette œuvre excellente. Ils s'intéressent tout particulièrement à la partie de cette œuvre qui a pour objet les peuples

encore plongés dans les ténèbres du paganisme; les missions étrangères trouvent en eux de zélés partisans. Loin de s'étonner quand vous leur proposez de contribuer par quelques sacrifices pécuniaires au soutien de cette œuvre, ils vont au-devant de vos demandes, et s'estiment heureux de pouvoir faire un pareil emploi d'une partie de leur superflu.

Voilà, mes chers frères, quelques-uns des traits qui caractérisent les personnes que j'ai en vue, celles qui vivent dans le monde de la foi. Comparez maintenant votre vie avec cette vie, et voyez si c'est bien à vous que s'applique ce tableau. Mais je n'essaierai pas même de faire un tel rapprochement : si je le faisais, mes paroles auraient l'air d'une ironie. S'il est une chose évidente au monde, c'est que vous ne réalisez pas dans votre vie la vie de foi que j'ai mise devant vos yeux. Et je ne parle pas seulement ici des croyances particulières qui distinguent la religion révélée; je n'ai pas besoin d'aller si loin. A m'en tenir même aux traits les plus généraux du tableau que j'ai tracé, aux grandes vérités qui constituent la religion naturelle, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, il me serait trop facile de montrer qu'à l'égard de ces vérités-là vous n'êtes pas réellement des croyants : que non-seulement vous n'êtes pas chrétiens fidèles, mais que vous n'êtes pas même déistes conséquents. Vous faites profession de croire à une vie à venir; mais vous agissez comme si tout finissait à la mort.

Vous prétendez croire en un Dieu sage, puissant et bon; mais vous vivez comme étant sans Dieu dans le monde. En théorie, vous croyez à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme; mais en pratique, vous êtes incrédules, j'allais dire matérialistes.

Vous ne croyez pas réellement à la vie à venir. En effet, si vous croyez à une autre vie, à un état futur et éternel de bonheur ou de souffrance, comment se fait-il que vous concentriez sur la vie présente votre intérêt et votre activité? comment se fait-il que vous soyez pleins de sollicitude pour votre bien-être temporel, et glacés pour votre bonheur éternel? que vous vous inquiétiez davantage de votre fortune dans ce monde que de votre salut dans l'autre? Si vous croyez à une vie à venir, pourquoi ce sujet solennel ne revient-il pas plus souvent, pourquoi ne revient-il jamais dans vos conversations? pourquoi n'est-ce pas chez vous une préoccupation habituelle, votre pensée principale, celle à laquelle vous rapportez toutes les autres? Si vous croyez à une vie à venir, pourquoi, lorsque vos parents ou vos amis sont malades, êtes-vous tout préoccupés du danger de leur corps, et nullement du péril de leur âme? pourquoi, au lieu de les avertir de leur état pour qu'ils puissent se préparer à cette éternité qui va tout-à-l'heure les engloutir, écartez-vous avec une charité cruelle tout ce qui pourrait leur rappeler l'idée de la mort, — pourquoi le plus souvent n'appelez-vous les ministres

de l'évangile que lorsqu'ils n'ont plus rien à faire qu'à figurer dans un cortége funèbre ? Ah ! si vous croyiez véritablement que l'être qui est étendu sur cette couche de mort est une créature immortelle, que pour lui va commencer une éternité qui peut être ou un ciel ou un enfer, votre première pensée, votre premier besoin serait de le préparer à la mort. Vous appelleriez le médecin de l'âme en même temps que celui du corps, vous vous informeriez avec sollicitude de la santé de cette âme, vous parleriez à ce malade qui vous est cher des grands objets de la foi, vous l'exhorteriez à mettre à profit le délai si court qui lui reste encore, et tout dans votre conduite, dans vos paroles, montrerait que son salut vous est plus précieux encore que son rétablissement.

Vous ne croyez pas réellement à l'existence de Dieu, d'un Dieu sage, puissant et bon, qui dirige toutes choses. Si vous croyiez en un Dieu tout puissant, un de vos premiers besoins serait de le prier, vous appelleriez sa bénédiction sur vos travaux, sur vos projets; on vous verrait chaque jour plier les genoux devant lui avec votre famille, vos repas commenceraient par l'action de grâces, et votre cabinet serait souvent témoin de vos prières secrètes. Si vous croyiez en un Dieu infiniment bon, on ne vous verrait pas murmurer dans les épreuves comme si vous étiez victimes d'un hasard cruel ou d'une fatalité aveugle ; vous ne vous révolteriez pas contre les causes secon-

des pour les accuser de vos souffrances; vous regarderiez plus haut, vous apercevriez derrière l'épreuve la main qui la dispense, et vous sauriez bénir cette main paternelle qui ne vous afflige que par amour. Si vous croyiez en un Dieu qui sait toutes choses, vous tiendriez plus à son approbation qu'à celle des hommes, vous craindriez plus son regard que le regard du monde, vous ne seriez pas plus tourmentés d'un ridicule devant les hommes que d'un péché devant Dieu, et vous ne feriez pas dans le secret des choses que vous rougiriez de voir publiées au grand jour. Le prétendu Dieu auquel vous croyez n'a ni puissance, ni connaissance, ni bonté; il n'exerce nulle influence sur votre vie; vous croyez en lui comme vous croyez à un axiôme de géométrie; c'est une abstraction de votre esprit, un rouage dans votre système, un vain mot sans réalité et sans valeur.

Nous pouvons répondre maintenant à la question que nous avons posée en commençant ce discours. Nous nous sommes proposé d'examiner si vous avez la foi véritable, la foi dont parle saint Paul; cette foi qui fait que les choses invisibles deviennent pour nous des réalités. Nous avons examiné cette question relativement aux principales vérités de la religion révélée, et nous sommes arrivés à cette conclusion : non, les dogmes de la religion révélée ne sont point pour vous des réalités; vous n'êtes pas chrétiens fidèles. Nous avons laissé de côté les dogmes chrétiens, nous

nous sommes retranchés dans les vérités religieuses les plus simples, les plus générales, celles qui constituent la religion naturelle ; nous avons demandé si vous avez une foi véritable à l'existence de Dieu, à la vie à venir ; et ici encore nous sommes arrivés à cette conclusion : non, les vérités de la religion naturelle ne sont point pour vous des réalités ; vous n'êtes pas même déistes conséquents.

Et pourtant vous faites profession d'admettre toutes ces vérités que dément votre conduite ; vous vous donnez hautement pour des hommes qui croient au monde invisible et aux dogmes du christianisme : votre seule présence dans ce temple en est la preuve. En sorte qu'il y a chez vous contradiction directe et perpétuelle entre la profession et la conduite, entre la théorie et la pratique, entre l'apparence et la réalité. Vous avez l'air de ce que vous n'êtes pas ; vous parlez d'une manière et vous agissez d'une autre. En théorie, vous êtes chrétiens ; mais de fait, vous êtes incrédules.

Pour des hommes véridiques et consciencieux, une pareille position n'est pas tenable : à tout prix il faut en sortir. Il faut, d'une manière ou d'une autre, mettre d'accord votre profession et votre conduite, vos paroles et vos œuvres. Il faut quitter l'apparence, ou accepter la réalité. Il faut, ou élever votre conduite à la hauteur de votre profession, ou abaisser votre profession au niveau de votre conduite. Jusqu'ici vous

pations de cette vie. Mais nous le sentons, et vous le sentez comme nous, il est impossible de rester plus longtemps dans une position aussi fausse, aussi déraisonnable. Cette profession sans vie, cette théorie sans pratique, cette apparence sans réalité, ne peut subsister ni devant la conscience, ni aux yeux de la raison ; elle est tout à la fois condamnable et insensée. Il faut donc choisir, et choisir sans retard. En présence d'un pareil choix, mes bien-aimés frères, serions-nous assez aveugles, assez malheureux pour hésiter ? Hésiter entre le temps et l'éternité, entre la terre et le ciel, entre la matière et l'esprit, entre le monde et Dieu, entre une vie de quelques jours et la vie qui ne finira point ! Il est vrai que le monde de la foi n'a pas comme celui de la vue l'avantage de frapper nos sens, et que par là même il nous touche moins ; mais ce désavantage (passez-moi cette expression impropre) n'est-il pas plus que balancé par l'importance des objets du monde de la foi ? La considération de l'éternité ne fera-t-elle pas à elle seule pencher la balance du côté des choses invisibles ? Un avenir qui est éternel ne l'emportera-t-il point sur un présent qui est passager ? Si nous pouvions anéantir les réalités de la foi à force de les oublier, alors peut-être notre conduite serait naturelle et raisonnable. Mais prenons-y garde, l'idée que nous pouvons nous en faire ne change rien à ces réalités : et sans s'inquiéter si nous y pensons ou si nous n'y pensons pas, elles

s'avancent, elles marchent vers nous d'un pas toujours égal et toujours certain. Que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, il y aura une vie à venir. Que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, le temps nous emporte dans son vol rapide, et bientôt d'un battement de son aile il nous jettera aux pieds du souverain juge. Que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, que ce soit dans un jour ou dans dix mille ans, nous entendrons de la bouche de Jésus-Christ une sentence de vie ou de mort, de bonheur éternel ou de malheur sans fin. Tout cela est vrai, comme il est vrai que le soleil nous éclaire, et que nous sommes aujourd'hui réunis dans ce temple.

Après cela, que chacun juge ce qu'il doit faire, et si, pour croire à l'éternité, il doit attendre que cette éternité l'ait englouti dans ses abîmes. « Bienheureux, » dit le Sauveur, « ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! » Amen.

Novembre 1839.

L'ÉCRITURE SEULE RÈGLE DE FOI.

Ta parole est la vérité.
JEAN XVII. 17.

Si j'adressais à chacun de vous tour-à-tour cette question : « croyez-vous que la bible soit vraie? » la grande majorité d'entre vous, et peut-être tous sans exception, répondraient par l'affirmative. Le baptême que vous avez reçu et que vous avez volontairement confirmé en vous approchant de la table sacrée, le nom de chrétien que vous portez, votre présence habituelle dans ce temple, tout cela ne signifierait rien, direz-vous, si vous n'admettiez pas le dogme qui est la base du christianisme, l'autorité de la bible. — Mais si alors j'ouvrais cette bible que vous avez déclarée véritable quand elle était fermée ; si je descendais de la théorie à l'application et des généralités

aux détails ; si je prenais dans la bible tel ou tel enseignement particulier et que je vous demandasse si vous le croyez réellement, si vous l'admettez comme une vérité incontestable, il est douteux que votre nouvelle réponse fût d'accord avec la précédente. Et pour prendre un exemple entre vingt que je pourrais citer, si je vous disais : « admettez-vous, sans réserve et sans hésitation, que le nombre des hommes en état de salut soit comparativement petit, suivant ces paroles de la bible : « la porte est étroite et le chemin est étroit qui mènent à la vie, et il y en peu qui le trouvent ; » — et qu'au contraire ceux qui marchent à la perdition forment la grande majorité, suivant ces paroles de la bible : « la porte est large et le chemin est spacieux qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui y marchent, » — ou je suis bien trompé, ou à cette question nouvelle il en est bien peu d'entre vous qui répondissent : « oui, je crois sans hésiter et sans réserve cette double assertion. » Et pourtant cette assertion se trouve bien dans la bible, évangile selon saint Matthieu, chapitre sept, versets treize et quatorze : les expressions d'ailleurs sont claires quoique figurées, on ne peut se méprendre sur leur sens. Chose étrange, que vous puissiez nier en pratique ce que vous affirmez en théorie ; que vous refusiez aux détails la créance que vous accordez à l'ensemble ; que vous croyiez la bible fermée, et que vous cessiez de la croire quand elle s'ouvre pour

parler!..... Mais je vous entends. « Comment admettre, dites-vous, qu'un Dieu de bonté ait créé des êtres qui seraient finalement et éternellement malheureux! comment accorder que ces hommes avec lesquels je suis journellement en rapport, qui jouissent avec moi de la clarté du soleil et de tous les biens de la vie, que ces hommes, pour la plupart, marchent de gaîté de cœur à une perdition éternelle! Mon sens intime repousse une pareille pensée, ma raison se soulève contre elle. La bible est une source de vérité, sans doute; mais elle n'est pas l'unique source de vérité que Dieu m'ait donnée, il en est d'autres que je ne dois pas négliger. A côté de la bible j'ai le sentiment et la raison pour me conduire vers la vérité; aucun de ces guides n'est suffisant par lui-même, tous ensemble se complètent mutuellement: si la bible doit venir au secours du sentiment et de la raison, ceux-ci à leur tour sont appelés à juger les enseignements de la bible, et à faire un choix entre eux. »

Tel est le système que vous suivez probablement pour la plupart dans la formation de vos croyances religieuses, quoique peut-être vous ne vous en soyez jamais rendu compte aussi nettement que je viens de le supposer. Ce système repose sur deux données fondamentales : l'une, que les enseignements de la bible ont besoin d'être jugés; l'autre, que la raison et le sentiment sont appelés à prononcer ce jugement. Cette double prétention est-elle fondée ?

Supposons un moment que les enseignements de la bible aient réellement besoin d'être jugés, et voyons si la raison et le sentiment seraient des autorités compétentes pour exercer un pareil contrôle.

Et d'abord, est-ce à la raison qu'il appartient de juger la bible? Est-ce par la raison que nous pourrons discerner d'une manière infaillible dans les enseignements révélés le faux et le vrai, ce qu'il faut admettre et ce qui doit être écarté? Pour que la raison puisse faire ce choix, il faudra que ses directions soient toujours claires, certaines, uniformes, toujours d'accord avec elles-mêmes. Pour savoir ce que la raison peut me promettre à cet égard, je cherche dans l'histoire ce qu'elle a donné, et je ne découvre partout qu'incertitude et contradiction. J'apprends qu'il n'est point d'impiété si révoltante, d'absurdité si monstrueuse, qui n'ait été soutenue au nom de la raison. Au nom de la raison on a prétendu que la matière est éternelle, et que le monde est l'ouvrage du hasard. Au nom de la raison on a prétendu et l'on prétend encore en Allemagne que l'univers est Dieu : que les astres, la terre, les pierres, les plantes, les insectes, sont des portions de la divinité. Au nom de la raison on a soutenu et l'on soutient encore en France qu'entre l'homme et la brute il n'y a qu'une différence du plus au moins; que l'homme n'est qu'une brute perfectionnée : qu'il a commencé par occuper sur l'échelle de la création une place analogue à celle de l'huitre

ou du polype, et que de degré en degré, par des transformations physiques successives, il est monté au rang qu'il occupe. Au nom de la raison on a dit et l'on dit encore que la pensée, la conscience, la liberté, ne sont que des résultats de l'organisation physique. Ce qu'un raisonnement a établi, un autre raisonnement vient le renverser. On démontre l'existence de Dieu par le raisonnement, et par un autre raisonnement on établit le contraire. Ici on raisonne pour me prouver que mon âme est immortelle, là on me démontre logiquement que tout finit à la mort. Par le raisonnement je m'assure que l'homme est libre, et par un autre raisonnement j'acquiers la conviction qu'il ne l'est pas. Partout dans le domaine de la vérité religieuse je vois la raison aux prises avec la raison, renversant aujourd'hui ce qu'elle édifiait hier. Si je cherche en particulier ce qu'elle a produit dans le domaine de la vérité biblique, je trouve que les hérésies les plus absurdes et les plus impies ont eu pour origine la prétention de juger la bible par la raison. Et pour ne rien dire des rêveries insensées qui déparent l'histoire des premiers siècles de l'église, pour ne parler que des temps modernes, c'est en voulant juger la bible par la raison qu'on en est venu, tout en prétendant croire à la bible, à rejeter les dogmes les plus caractéristiques du christianisme, à nier la réalité des miracles ; que dis-je ? à nier l'existence même de Jésus-Christ et des apôtres : à

ne voir dans l'histoire simple et sublime de l'évangile que la personnification de quelques idées morales, ou de vérités astronomiques !

Voilà ce qu'a produit cette raison si vantée avec laquelle on voudrait juger la bible.

Comment donc un pareil guide pourrait-il vous conduire d'une manière sûre vers la vérité religieuse, vous faire discerner infailliblement le faux et le vrai dans les enseignements révélés ? Comment voulez-vous, sur cette base mobile et flottante, élever l'édifice de vos convictions ? Ah ! quittez, quittez ce chimérique espoir, cherchez ailleurs vos guides et vos appuis.

Aussi n'est-ce pas en réalité sur la raison que la plupart des hommes forment leurs convictions religieuses : c'est bien plutôt sur le sentiment. Vous convenez volontiers que la raison n'est pas un guide qu'on puisse écouter avec confiance. Mais vous portez au-dedans de vous un autre guide à la fois plus facile à suivre et plus sûr : le sentiment. Le sentiment vous fait discerner sans effort, avec une promptitude et une sagacité merveilleuses, le faux et le vrai dans le domaine de la religion. Le sentiment vous dit que Dieu existe, et que le monde n'est pas l'ouvrage du hasard ; que vous êtes libre, et que votre âme est immortelle. Au sentiment donc il appartient de juger les enseignements de la bible, pour décider s'ils doivent être acceptés ou rejetés. Ce qui dans la bible

s'accorde avec le sentiment sera véritable et utile ; ce qui le contrarie est nécessairement faux et doit être écarté.

Tant qu'on reste dans les généralités, ce système peut sembler plausible ; mais essayez des applications particulières, et bientôt le faible s'en fera sentir : vous verrez se manifester, sur chaque article de foi, autant d'opinions différentes qu'il y a d'individus différents. Essayons, par exemple, de résoudre par le sentiment cette question : « Quels sont les hommes qui seront punis par la justice divine dans une autre existence ? » Si j'adressais la question successivement à chacun des membres de cette assemblée, j'obtiendrais bien des réponses différentes. Quelques-uns, chez qui domine exclusivement le sentiment de la bonté, diraient peut-être : « Dieu est trop bon pour condamner personne : il fera grâce à tous les hommes sans exception. » D'autres, qui sont davantage sous l'influence du sentiment de la justice, diraient : « La justice de Dieu ne lui permet pas ce pardon illimité ; les grands criminels seront punis, et il fera grâce au reste des hommes. » D'autres, plus sévères encore : « C'est se faire une idée trop relâchée de la sainteté divine que de supposer qu'elle puisse voir le vice avec indifférence : les hommes vicieux seront punis aussi bien que les criminels, et les honnêtes gens seuls seront sauvés. » Voilà déjà trois classes différentes parmi nos chrétiens de sentiment. Si alors, m'adres-

sant en particulier à ceux qui auraient fait cette dernière réponse, je leur demandais quels sont, à consulter leur sentiment, les vices qui méritent le châtiment divin, je produirais entre eux une divergence nouvelle. Chacun éliminerait du nombre des vices punissables celui vers lequel il se sent naturellement porté : car c'est un effet naturel et bien connu de la passion de pallier à nos yeux le vice qui en est l'objet. L'homme porté à l'amour de l'argent prononcerait absolution sur le péché d'avarice; l'intempérant, le voluptueux demanderaient grâce pour la sensualité; le médisant se montrerait indulgent pour les péchés de la langue; chacun se ferait un Dieu disposé à pardonner précisément le vice auquel il est enclin, et à punir les autres. En cela ils ne feraient qu'être conséquents avec le principe de vérité religieuse que nous suivons : le sentiment. Le sentiment est quelque chose de plus individuel encore, de plus variable, de plus mobile que la raison : le sentiment de chacun, c'est son goût favori, sa passion dominante. Il y aurait donc sur le pardon des péchés, dans la religion de sentiment, autant d'articles différents qu'il y a de goûts différents; c'est-à-dire qu'il y aurait autant d'opinions que d'individus. Et ce que nous avons dit du pardon des péchés, nous pourrions le dire d'un autre point quelconque de la vérité religieuse. Vous pouvez imaginer quelle multiplicité de systèmes divers on verrait éclore, sous l'influence d'un pareil

principe. Décidez vous-mêmes d'après cela si le sentiment sera un guide sûr pour nous conduire à la vérité; si c'est à lui plus qu'à la raison qu'il appartient de juger les enseignements de la bible.

Mais la supposition que nous avons admise pour un moment est-elle fondée? serait-il vrai que les enseignements de la bible eussent besoin d'être jugés? serait-il vrai même qu'il fût permis de les juger, de les modifier, de les trier et de choisir entre eux? Non, mes frères : prétendre juger la bible c'est vous donner un démenti à vous-mêmes, c'est vous mettre en contradiction formelle avec l'idée même que vous avez de ce livre et de son autorité.

En effet, sur quoi se fonde l'autorité que vous accordez à la bible? d'où vient que vous la reconnaissez comme source de vérité? pourquoi cet honneur insigne accordé à ce livre entre tous les autres? pourquoi ne pas consulter aussi bien, pour former vos convictions religieuses, les écrits de Mahomet ou de Platon? Vous n'avez qu'une chose à répondre : c'est que la bible n'est pas un livre d'homme comme les autres : c'est qu'elle est d'inspiration divine. Mais ne voyez-vous pas que du moment où vous admettez l'inspiration divine de la bible, il s'ensuit nécessairement que vous devez accepter sans contrôle tout ce qu'elle dira? Car si la bible est divinement inspirée, c'est Dieu qui parle par la plume des hommes qui

l'ont écrite, sans quoi l'inspiration serait un vain mot; c'est la pensée de Dieu même que nous avons dans ce livre. Or, vous ne pensez pas sans doute que Dieu puisse se tromper en fait de vérité religieuse : « toutes ses œuvres lui sont connues de toute éternité : » il sait bien ce qu'il a fait dans le passé et ce qu'il veut faire dans l'avenir ; il connaît bien apparemment quel est le véritable état moral de l'homme, dans quelle voie il devrait marcher et dans quelle voie il marche en effet. Les enseignements de la bible sur tous ces points ne peuvent donc s'écarter en rien de la plus exacte vérité. Quand nous entendrions en ce moment la voix de Dieu même venant du ciel, nous n'aurions pas plus de raison de croire ce qu'elle nous dirait que nous n'en avons de croire la bible, nous qui admettons son inspiration divine. Que la voix de Dieu nous arrive directement ou qu'il emploie un intermédiaire pour nous la faire entendre, c'est toujours la voix de Dieu, elle a toujours la même autorité; et prétendre juger une déclaration quelconque de la bible, c'est prétendre juger Dieu lui-même ; mettre en doute une déclaration quelconque de la bible, c'est donner un démenti à Dieu lui-même : c'est « faire Dieu menteur, » suivant l'expression énergique de saint Jean. Je raisonne, comprenez-le bien, dans la supposition que vous admettez l'inspiration de la bible. Ou bien niez cette inspiration, ou bien acceptez sans restriction et sans contrôle tout ce qu'enseigne le livre

divin : il n'y a point de milieu raisonnable entre ces deux partis. Dire que la bible est la parole de Dieu, et prétendre ensuite juger ses enseignements, il y a là contradiction flagrante, absurdité manifeste. Si donc vous ne voulez pas admettre sans jugement les doctrines de la bible, c'est l'inspiration même de ce livre qu'il vous faut remettre en question : soumettez à un nouvel examen les preuves qui établissent cette inspiration; voyez si ces preuves ne seraient pas solides : pesez, jugez, objectez, discutez avec une logique inflexible : c'est ici que la raison doit jouer son rôle, c'est ici qu'est son domaine légitime. Mais si, après cet examen sévère et approfondi, vous trouvez que les preuves de l'inspiration biblique sont bien fondées; si vous êtes obligés de convenir que cette inspiration est un fait aussi solidement établi qu'un évènement quelconque de l'histoire, ou que l'authenticité d'un livre humain quel qu'il soit, — alors ne jugez plus, n'objectez plus, ne discutez plus : vous êtes arrivés à la source même de la vérité religieuse, il ne vous reste désormais qu'à y puiser.

Remarquez que nous sommes bien loin de contester l'utilité et l'importance de la raison : seulement, nous lui assignons son domaine en dehors de la vérité révélée; et, dans ce domaine, il lui reste encore une œuvre grande et belle à accomplir. C'est à elle de nous démontrer la vérité de la révélation; c'est à elle de faire valoir les titres qui la réduisent elle-

même au silence. Honneur et gloire à la raison quand elle comprend et respecte les limites de sa mission! La raison est grande et belle lorsqu'elle explore le monde physique et moral pour y chercher des preuves à l'appui de la révélation, lorsqu'elle rassemble ces matériaux, les coordonne, et qu'elle en élève un trône où elle place la vérité biblique. Mais la raison n'est pas moins belle, elle n'est pas moins digne de son nom, lorsqu'après avoir constaté et démontré la révélation, elle accepte avec humilité ses enseignements, et devient le disciple docile du maître qu'elle même a mis sur le trône.

Faisons donc, mes bien-aimés frères, cet usage vraiment raisonnable de la raison. Nous qui avons reconnu l'inspiration de la bible, ne contestons pas avec Dieu, croyons-le sur parole. Que la parole de notre Dieu règne en souveraine sur les pensées de nos cœurs : qu'elle plane, comme la sagesse éternelle, au-dessus de nos passions, de nos sentiments, de nos opinions, et qu'elle nous dicte du haut du ciel ce que nous devons croire et faire pour être sauvés. Formons nos convictions religieuses, non pas sur le sentiment et la raison, mais sur les déclarations de la bible, lue et reçue avec la foi simple du petit enfant. Pour juger une vérité religieuse quelconque, ne demandons pas si elle répugne ou non à notre sens naturel qui peut être faussé par le péché, de-

mandons simplement si elle se trouve ou non dans la bible. Apprenons à croire, s'il le faut, sans comprendre et sans sentir. « Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru, » dit le Seigneur. Je lis dans la bible que Jésus-Christ est « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement, » et qu'en même temps il est fils de l'homme; c'est un mystère : je ne comprends pas cette alliance de la nature divine et de la nature humaine; mais Dieu a parlé, cela me suffit : je crois sans comprendre. Je lis dans la bible que « Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois; » c'est un mystère : je ne comprends pas cette substitution d'un individu innocent à une multitude coupable; mais Dieu a parlé, cela me suffit : je crois sans comprendre. Je lis dans la bible qu'il y a « beaucoup d'appelés, mais peu d'élus; » c'est un mystère : je ne comprends pas qu'un Dieu de bonté ait appelé à l'existence des êtres qu'il savait devoir s'éloigner de lui et du bonheur; mais Dieu a parlé, cela me suffit : je crois sans comprendre. Je lis dans la bible que les peines des méchants seront éternelles; c'est un mystère : mon imagination s'effraie, mon cœur s'émeut douloureusement à cette pensée; je ne sens pas que le péché mérite un si épouvantable châtiment; mais Dieu a parlé, cela me suffit : je crois sans comprendre. Et ainsi de toutes les autres vérités révélées dans la bible. Que nous les sentions ou non, que

nous les comprenions ou non, elles n'en sont pas moins des vérités.

Et pourquoi nous étonnerions-nous que la bible renferme des choses que la raison ne peut comprendre ? Bien loin qu'un pareil fait doive ébranler notre foi, la raison elle-même nous le fait pressentir : il découle nécessairement de l'idée même d'une révélation. Une révélation est destinée sans doute à nous révéler quelque chose; et si elle ne renfermait pas des mystères, nous aurions pu nous en passer. Si donc nous pensons avoir besoin d'une révélation, soyons conséquents avec nous-mêmes, et ne prétendons pas pénétrer tout ce qu'elle enseigne; ne prétendons pas mesurer la pensée divine avec l'intelligence humaine.

Le même principe qui doit seul régler vos croyances religieuses, doit vous servir de règle pour juger les prédications de vos pasteurs. Comparez toujours, comme les fidèles de Bérée, leurs enseignements avec la bible : c'est votre droit, c'est votre devoir; et si vous ne trouvez pas ces enseignements conformes au livre inspiré, vous avez droit de repousser leurs paroles. Mais si au contraire il résulte de cet examen qu'ils sont fidèles à leur mission de prédicateurs de la bible, s'ils ne font que répéter et développer ce que dit la bible, alors ce sont eux à leur tour qui ont droit de réclamer votre approbation, quand bien même

ils ne vous diraient pas toujours des choses qui flattent votre goût. Alors vous ne seriez pas fondés à juger leurs enseignements et à choisir entre eux, repoussant telle chose comme dépassant votre raison, telle autre comme blessant votre sentiment; car juger leur enseignement serait juger la bible, et juger la bible c'est juger Dieu. Mettez-vous à leur place : peuvent-ils, s'ils sont fidèles à leur mission, faire autre chose que vous exposer la religion de la bible, sans y rien ajouter ni en rien retrancher? Vous mêmes ne les mépriseriez-vous pas au fond du cœur s'ils cherchaient votre approbation aux dépens de leur conscience? Pensez-vous qu'ils prennent plaisir à vous blesser et à vous affliger? Pensez-vous qu'il ne leur serait pas bien plus doux, quant à eux, de ne vous dire jamais que des choses agréables? Mais c'est que la prédication, à leurs yeux, n'est pas une affaire de jouissance intellectuelle ni de goût littéraire : c'est une affaire de salut : c'est une mission sacrée qui, pour eux et pour vous, aura des conséquences éternelles de bonheur ou de malheur. Ils voudraient vous plaire, mais ils aiment mieux vous sauver. Ah! mes bien-aimés frères, si toutes les fois que vous entrez dans ce temple vous vous disiez : « l'homme qui va parler du haut de cette chaire attache à l'objet qui nous rassemble une importance de salut; la pensée qui le préoccupe en parlant, c'est la pensée de mon salut; le désir qui l'anime, c'est le

désir d'être entre les mains de Dieu un instrument pour m'arracher à l'enfer et m'ouvrir la porte du ciel; et ce salut qu'il voudrait me donner à tout prix c'est dans la bible qu'il le voit, » — si cette pensée était présente à votre esprit pendant que vous suivez son discours, alors vous n'auriez pas le courage d'examiner curieusement si ce qu'il dit est bien dit ou mal dit, si son style est élégant, si son accent est pur, ou s'il ne pourrait pas choisir des sujets plus agréables à traiter; vous n'examineriez qu'une chose, s'il parle d'une manière conforme à la bible, et cette condition remplie, quels que pussent être ses enseignements, vous lui sauriez gré d'être fidèle à son titre d'ambassadeur de Jésus-Christ!

C'est ainsi que la bible doit devenir la règle unique de nos convictions et de nos jugements en matière de vérité religieuse. Et combien ne sommes-nous pas heureux, mes bien-aimés frères, d'avoir entre les mains une autorité divine et infaillible, qui coupe court à tous nos doutes sur nos intérêts éternels! Plus d'incertitudes quand une fois on croit à la bible; plus de doutes rongeurs, plus de recherches pleines d'anxiété; il n'est plus besoin de comparer et de discuter des raisonnements opposés, ni de consulter un sentiment variable et trompeur : il suffit d'ouvrir un livre et de lire. Je me représente un homme dévoré de cette soif de la vérité qui n'est pas

moins ardente ni moins douloureuse que la soif du bonheur. Il agite et roule dans son esprit ces questions éternelles, qui de siècle en siècle tourmentent la pensée humaine. Il veut savoir où il en est par rapport à Dieu : quelle fut sa destination primitive, quel est son état présent, quel doit être son sort futur; si ce Dieu que sa conscience lui révèle est à son égard un ami ou un ennemi, un père ou un juge; s'il lui sera demandé compte de cette loi qu'il porte écrite dans son cœur et qu'il a violée tant de fois. A tout prix, il lui faut la réponse à ces questions, il lui faut la vérité; il a besoin d'elle comme de l'air qu'il respire; plutôt mourir que vivre sans la vérité. Pour la trouver, il frappe à toutes les portes de la science humaine, il s'adresse à la philosophie, il interroge les ouvrages des hommes qui ont creusé le plus avant dans l'étude de l'âme et du monde moral; mais partout il ne découvre qu'incertitude et contradiction; et plus il cherche, plus il lit, plus il étudie, plus il sent croître ses doutes et son angoisse. Il laisse là les livres et se replie sur lui-même. Il interroge sa raison, son imagination, son instinct moral, sa conscience; il les somme tour-à-tour de le conduire à la vérité : vain espoir! toutes les puissances de son âme se déclarent impuissantes pour le satisfaire. Alors un découragement amer s'empare de lui; du découragement il passe au désespoir; il prend la vie en horreur; il va devenir la proie de cette maladie mo-

rale qui semble épidémique de nos jours, la maladie du suicide : il va trancher le nœud qu'il n'a pas su défaire; il va déchirer violemment le voile qui lui cache la vérité et qu'il n'a pu soulever. Mais non : Dieu a pris pitié de lui et fait un miracle pour le sauver. Il voit le ciel s'ouvrir sur sa tête, et un ange vient lui apporter un livre que Dieu lui-même a fait écrire tout exprès pour lui, un livre qui renferme la solution de tous ses doutes. Dès qu'il tient entre ses mains ce bienheureux livre, avant même qu'il l'ait ouvert, déjà toute son existence est changée; car il sait qu'il a trouvé la vérité. Quoi qu'il doive arriver désormais, quel que puisse être l'avenir que ce livre va lui révéler, le premier cri de sa nature intelligente est apaisé, il va voir les choses telles qu'elles sont, il possède la vérité éternelle que rien ne pourra lui enlever! Il ouvre le livre, il lit, et à mesure qu'il avance dans cette lecture, il voit se dérouler à ses yeux l'énigme du monde moral et de son apparent désordre; il trouve le mot de cette énigme : il apprend à voir dans ce désordre la conséquence juste et naturelle du péché. Il lit que l'homme a violé la loi de son créateur, et qu'il s'est placé ainsi, avec le globe qu'il habite, sous la malédiction divine. Mais, en même temps que le mal, il apprend à connaître le remède; il lit que Dieu aime encore ces hommes qui ont violé sa loi, et que pour les sauver il leur a donné son fils; il lit que ce fils du Tout-Puissant a

quitté le ciel, qu'il a pris notre nature, qu'il s'est mis au rang des malfaiteurs, qu'il est mort sur une croix, et tout cela pour le sauver, lui, lui naguère malheureux, angoissé, livré au désespoir, et qui allait rendre son malheur éternel. Qui pourra dire ce que doit éprouver un tel homme, et quelle existence nouvelle et bienheureuse va commencer pour lui! qui pourra dire quel prix il doit attacher à ce livre, où il ne cherchait que la vérité et qui lui a donné le bonheur, un bonheur immense, parfait, éternel!

L'histoire de cet homme est notre histoire, ou du moins elle devrait l'être; et si elle ne l'est pas, c'est à cause de notre incrédulité. En nous donnant la bible, Dieu a fait en notre faveur un miracle tout aussi réel que si nous eussions vu le ciel s'ouvrir, et un ange nous apporter un livre écrit exprès pour nous par la sagesse éternelle; et les paroles contenues dans la bible sont aussi certainement vraies que le serait cette parole qui nous viendrait directement du ciel. La seule possession de cette autorité infaillible, indépendamment de ce qu'elle enseigne, serait déjà un immense bienfait; car le doute a toujours par sa nature même quelque chose de pénible, et il est surtout douloureux lorsqu'il porte sur nos intérêts éternels. Le livre qui met fin pour toujours à nos incertitudes est donc par lui-même un bienfait. Que sera-ce donc si la vérité renfermée dans ce livre est la nouvelle de notre bonheur? que dirons-nous donc quand

nous lirons dans ce livre des paroles comme celles-ci : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son fils; » — « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle; » — « il n'y a désormais aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ! » — quand nous penserons que ces bienheureuses paroles sont des paroles divines, infaillibles, impérissables, qui resteront debout et vivantes sur les ruines de l'univers, qui s'accompliront jusqu'à un trait de lettre quand le ciel et la terre auront passé! Quel bonheur de pouvoir se dire : « Dieu m'a donné la vie éternelle, à moi qui crois en Jésus-Christ! ce n'est point un soupçon, une espérance vague, une simple probabilité : c'est une certitude, c'est une réalité, c'est un fait; comme il est vrai que mes mains tiennent ce livre, que mes yeux y lisent, que mon esprit le comprend, de la même manière il est vrai que d'éternité en éternité il n'y a plus pour moi de condamnation! »

Ah! pourquoi donc, mes bien-aimés frères, apprécions-nous si peu le bonheur que nous avons de posséder la bible, cet acte authentique et divin de notre héritage éternel? Prenons garde que ce privilége, au lieu de tourner à notre salut, ne tourne à notre condamnation par notre négligence. Bien des voix, du sein du monde païen, s'élèveraient contre

nous en témoignage au dernier jour, si nous négligions notre privilége. Bien des hommes s'estimeraient trop heureux de posséder seulement quelques pages de ce livre que nous avons tous entre les mains, et que trop souvent nous ne daignons pas seulement ouvrir. Loin de nous désormais cette coupable et funeste indifférence! Que la bible soit notre plus précieux trésor, qu'elle devienne la nourriture journalière de notre âme. Ouvrons-la chaque jour en nous plaçant en présence du Dieu qui nous l'a donnée, soumettons-nous à ses directions comme aux directions de Dieu, recevons chacune de ses paroles comme une parole de Dieu! Toi-même, ô notre Dieu, sans la grâce duquel nous ne pouvons rien, pas même apprécier tes bienfaits, fais-nous connaître le prix de ta parole, fais-nous sentir qu'elle est véritablement ta parole, fais-nous y trouver à tous la vérité, et avec la vérité la vie éternelle! Amen.

Septembre 1838.

DIEU MAITRE SOUVERAIN.

Toutes choses te servent.
PSAUME CXIX. 91.

Il est un des cantiques du roi-prophète, où, par une prosopopée brillante et hardie, il s'adresse à la création entière, terrestre ou céleste, brute ou intelligente, animée ou inanimée, pour l'exhorter à entonner un cantique universel de louange à la gloire du créateur [1]. « Louez l'Eternel ! » s'écrie dans un saint transport le poète inspiré, « louez-le des cieux, louez-le dans les hauts-lieux ! louez-le, vous tous ses anges ! louez-le, vous toutes ses armées ! soleil et lune, louez-le ! brillantes étoiles, louez-le ! Vous monstres marins, et vous abîmes, feu, grêle, neige, va-

[1] Psaume CXLVIII.

peur, vents impétueux qui exécutez ses ordres, montagnes, côteaux, arbres fruitiers et cèdres, bêtes sauvages et bestiaux, reptiles, oiseaux qui volez dans les airs, rois de la terre, peuples, princes, et vous juges de la terre, louez l'Eternel de dessus la terre! Que les jeunes hommes et les jeunes filles, les vieillards et les enfants louent le nom de l'Eternel! car son nom est haut élevé; sa gloire est par-dessus la terre et les cieux. » Ce psaume est comme l'application et le développement de la parole de notre texte. C'est en effet une grande et sublime vérité que la création tout entière, depuis la plus élevée des intelligences célestes jusqu'au brin d'herbe que nous foulons sous nos pas, sert l'Eternel et lui donne gloire. Rien dans le monde entier qui ne concoure à l'accomplissement de ses desseins, rien qui ne serve à faire éclater ses perfections adorables. Pour avoir le sens entier de la parole profonde de notre texte, il faudrait sans doute lui donner cette application générale, universelle, et vous montrer comment toutes choses, dans le ciel et sur la terre, concourent ensemble à manifester la gloire de Dieu. Mais nos faibles conceptions reculent devant cet immense sujet. Forcés à nous restreindre, autant par les limites de nos facultés que par les bornes assignées à ce discours, nous laisserons de côté la création inanimée et les êtres privés de raison : nous nous attacherons exclusivement au culte que rendent à l'Eternel les créatures

intelligentes. Parcourons successivement les différentes classes d'êtres intelligents, et développons à l'égard de chacune d'elles la vérité de notre texte : « toutes choses te servent. »

Au premier rang de la création intelligente qui sert l'Eternel, viennent se placer les anges et les intelligences célestes. L'Ecriture nous représente les anges comme des êtres spirituels, supérieurs à l'humanité en force et en lumières, qui se tiennent en présence de l'Eternel, comme les serviteurs d'un roi autour de son trône. Leur nombre est immense, témoin ce passage sublime des révélations du prophète Daniel : « Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés, et que l'ancien des jours s'assit : son vêtement était blanc comme la neige, son trône était des flammes de feu, et ses roues un feu ardent. Un fleuve de feu sortait et se répandait de devant lui ; mille milliers le servaient, et dix mille millions assistaient devant lui ; le jugement se tint, et les livres furent ouverts [1]. » La félicité de ces esprits bienheureux n'est point un bonheur oisif et stérile ; ils ne se bornent pas à contempler sans nuage la face ravissante de l'Eternel et à chanter ses louanges : ils le servent d'une manière active, pratique ; ils font leur bonheur d'exécuter ses ordres et de concourir à l'accomplissement de ses

[1] Dan. VII. 9, 10.

desseins : ils sont, nous dit un apôtre, « des esprits administrateurs, destinés à servir Dieu [1] ; » et le Sauveur, dans l'oraison dominicale, nous propose l'obéissance des anges pour modèle de la nôtre. L'Ecriture entre dans quelques détails sur la partie du service des anges qui est relative à notre monde. Une de leurs fonctions les plus ordinaires est de s'employer « en faveur de ceux qui doivent obtenir l'héritage du salut. » Messagers rapides et fidèles, à la voix de leur céleste maître ils volent auprès de ses élus, soit pour leur annoncer ses bienfaits, soit pour leur apporter ses délivrances. Ce sont eux qui, voilant leur éclat sous les traits de deux voyageurs mystérieux, se présentent devant Abraham et lui annoncent qu'il lui naîtra un fils dans sa vieillesse ; ce sont eux qui vont frapper à la porte hospitalière du juste Lot, et l'arrachent aux flammes qui vont anéantir la coupable Sodome ; c'est un ange, Gabriel, qui descend annoncer à Daniel que sa prière est exaucée, et lui révéler l'époque précise de la venue du Messie ; c'est le même ange qui, lorsque cette époque est arrivée après quatre siècles qui ont passé pour lui comme un jour, redescend annoncer à Marie la naissance miraculeuse de l'enfant-Dieu ; c'est un ange qui, par son seul attouchement, fait tomber les chaînes dont Hérode avait chargé saint Pierre, et qui d'un mot fait rouler d'elles-

[1] Héb. I. 14.

mêmes sur leurs gonds les portes de fer de son cachot ; c'est un ange qui, dans l'île de Patmos, vient apporter à l'illustre exilé les révélations des derniers jours. Les anges accompagnent le Sauveur dans tout le cours de sa carrière terrestre : ils célèbrent sa naissance, ils le soutiennent dans son agonie, ils président à sa résurrection et à son ascension [1]. Et bien que nous ne puissions plus aujourd'hui voir des yeux de la chair ce service des anges, nous ne pouvons douter qu'il ne s'exerce encore en faveur des élus : la Parole de Dieu nous montre les anges occupés sans cesse autour des chrétiens, les couvrant de leur protection, les gardant à l'heure du danger, les soutenant dans leurs épreuves, assistant à leurs assemblées, se réjouissant de leur conversion à l'évangile, et de leurs progrès dans le sentier de la vie éternelle [2]. L'Ecriture nous représente encore les anges comme les exécuteurs des jugements de Dieu. C'est un ange qui moissonne dans le désert les Israélites rebelles et murmurateurs ; c'est un ange qui, pour punir l'orgueil de David, promène durant trois jours la mortalité dans son pays ; c'est un ange qui, pour délivrer Jérusalem, fait tomber en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille

[1] Gen. XVIII. 2 ; XIX. 1 ; Dan. IX. 21 ; Luc I. 19 ; Actes XII. 7 ; Apoc. XXII. 8, 9 ; Luc II. 13, 14 ; XXII. 43 ; XXIV. 4 ; Act. I. 10, 11.

[2] Héb. I. 14 ; Mat. XVIII. 10 ; Actes XXVII. 23 ; 1 Cor. XI. 10 ; 1 Tim. V. 21 ; Luc XV. 7.

hommes dans le camp de Sennachérib; c'est par la main d'un ange qu'Hérode est frappé de l'horrible maladie qui livra son corps aux vers dévorants; ce sont des anges qui doivent lutter contre le démon et le précipiter dans l'abîme aux derniers jours [1]. Et pour nous faire une juste idée du service que les anges rendent à l'Eternel, n'oublions pas que leurs fonctions ne sont pas bornées au globe que nous habitons : la plus grande partie de leur activité nous échappe, parce qu'elle est cachée dans les profondeurs des cieux : ce qui a lieu pour notre monde se reproduit sans doute à l'infini dans cet univers étincelant qui se déploie sur nos têtes; et nous pouvons nous représenter les anges entretenant, sous la direction de Dieu, l'éternelle harmonie de cet univers, volant d'étoile en étoile, de monde en monde, pour apporter partout de la part de Dieu le bonheur, l'ordre et la vie; réalisant ainsi dans le sens le plus magnifique et le plus parfait la déclaration du roi-prophète : « toutes choses te servent. »

Mais quittons ces hauteurs des cieux où s'égare et se confond notre imagination. Redescendons sur la terre; nous y trouverons une seconde classe de serviteurs de l'Eternel : ce sont les chrétiens. Ils forment un grand peuple répandu dans tous les pays du

[1] 1 Cor. X. 10; 2 Sam. XXIV. 16; Es. XXXVII. 36, Act. XII. 23; Apoc. XII. 7-9; XX. 1-3.

monde, et uni par un lien mystérieux dans le service d'un même maître. C'est une chose merveilleuse et admirable que ce service volontaire rendu d'un commun accord à un maître invisible par la multitude des chrétiens. Toutes les nations, tous les âges, tous les rangs sont confondus dans ce paisible et bienheureux service. Parcourons la terre entière par la pensée, partout nous trouverons de ces hommes serviteurs de l'Eternel. J'arrête mes regards dans ce temple, et j'y vois une assemblée nombreuse et recueillie, venue ici dans le but exprès de prier l'Eternel, de chanter ses louanges, de s'enquérir de sa volonté. Je sors des limites étroites de l'enceinte qui nous rassemble, je parcours cette ville, et dans tous les quartiers je trouve d'autres temples où le même service est rendu au même maître. Je vais plus loin, je quitte cette ville et cette contrée, je traverse dans tous les sens le vaste et beau pays que nous habitons, et partout je retrouve des temples édifiés en l'honneur de l'Eternel, partout des mains qui s'élèvent vers lui, des genoux qui fléchissent en sa présence, des bouches qui prononcent son nom avec respect. J'agrandis encore le cercle de mes investigations : je parcours l'Europe entière, je franchis l'océan, je vais au-delà des mers chercher ces peuples naguère sauvages, qu'une orgueilleuse philosophie mettait presque au rang de la brute, et là encore je retrouve partout des hommes qui servent l'Eternel : les langues les plus

barbares se sont pliées à redire ses louanges ; le noir Hottentot, le brun Zélandais, l'Indien cuivré ont appris chacun à prononcer son nom, et tous n'ont qu'une voix pour le célébrer. Je quitte enfin les continents et les îles, je laisse errer mon imagination sur la surface mobile des mers, et là encore, sur les navires qui les traversent d'un vol si fugitif, je retrouve le service de l'Eternel ; je vois des capitaines craignant Dieu qui, chaque premier jour de la semaine, rassemblent autour d'eux leur équipage, et annoncent au peuple grossier des matelots les volontés et les promesses du céleste maître.

Ce service universel que les chrétiens rendent à l'Eternel n'est pas non plus un culte stérile, qui s'exhale en vaines paroles : c'est un dévouement actif, pratique, qui se manifeste au-dehors par les plus admirables résultats. Ici, c'est un jeune enfant qui a consacré au Seigneur les prémices de sa vie ; après qu'il a bégayé à ce maître divin sa prière enfantine, il se sent plus fort pour accomplir les devoirs naissants qu'il commence à peine à comprendre, et déjà il s'essaie à soutenir contre ses petites passions une lutte faible encore, image et prélude de la guerre à mort qu'il livrera plus tard au péché. Là, c'est un jeune homme à l'imagination vive, aux passions brûlantes, qui dans le secret de la prière a promis à l'Eternel son cœur et sa vie ; il ne suit pas avec les autres le torrent du mal, il met une garde à ses yeux,

il dompte violemment les mouvements de son cœur, il soutient sans cesse contre ses passions un noble et généreux combat, qui lui coûte les plus douloureux efforts; le monde ne lui tient nul compte de cet héroïsme caché, on ne se doute pas de l'orage intérieur que recouvre le calme de ses traits, on attribue peut-être au tempérament ce qui est le fruit du sacrifice : mais son maître céleste le connaît : cela lui suffit. Plus loin, c'est cette « femme fidèle » dont parle Salomon [1], qui puise dans le service de l'Eternel la force d'accomplir les devoirs vulgaires dirai-je? ou plutôt sublimes de la vie domestique. « Le cœur de son mari s'assure en elle, » ses enfants s'attendent à ses soins, et jamais leur attente n'est trompée. Douce et active tout à la fois, elle fait régner dans sa maison l'ordre, la paix, l'abondance et la prospérité. Elle recommence chaque jour un travail toujours le même qui ne la rebute jamais. Loin des regards et des applaudissements du monde, sans gloire et sans orgueil, elle accomplit dans le silence ces devoirs monotones, arides, prosaïques de la vie ordinaire, qui n'ont d'autre témoin que l'œil de Dieu; personne n'est là pour admirer cette vie toute de dévouement et d'abnégation, toute consacrée aux autres; mais elle n'en a pas besoin. Elle regarde plus haut que la terre, elle sait que c'est ainsi qu'elle est appelée à servir son

[1] Prov. XXXI.

divin maître, et elle fait son bonheur de le servir. Ailleurs enfin, c'est un noble vieillard chez qui le zèle pour le service de Dieu a conservé jusque sous les glaces de l'âge la sève et la vigueur de la jeunesse. La neige des années qui a blanchi sa tête n'a point glacé son cœur ; la main de fer de la vieillesse, en roidissant ses membres, n'a point paralysé son activité. Il sait encore aimer les hommes et se dévouer pour eux ; il trouve encore des forces pour aller visiter le pauvre et assister le malade ; il a encore des paroles éloquentes et animées pour annoncer autour de lui les saintes vérités de la foi. Il achève avec un zèle paisible le reste de son service terrestre, et attend de jour en jour le moment où son divin maître viendra changer sa couronne de cheveux blancs contre une couronne de gloire. — C'est ainsi qu'à tous les âges, dans toutes les classes de la société, dans tous les pays du monde, je pourrais ajouter à toutes les époques de son histoire, nous retrouvons le service de l'Eternel ; et que dans ce sens encore il est vrai de dire avec notre texte : « toutes choses te servent. »

Mais il faut aller plus loin pour trouver l'application entière de cette parole vaste et profonde. Comparée au reste des hommes, la communauté chrétienne ne forme qu'une bien faible minorité ; et parmi ce petit nombre d'hommes qui portent le nom de chrétiens, ceux qui sont chrétiens par le cœur et qui

montrent leur foi par leurs œuvres forment eux-mêmes le petit nombre. Mais la déclaration de notre texte n'est pas limitée dans son application par le petit nombre des chrétiens. Ce ne sont pas seulement les chrétiens, les hommes qui ont pour but de servir l'Eternel, qui le servent en effet : ceux-mêmes qui ne pensent pas à lui, qui vivent sans s'inquiéter de sa volonté et de sa providence, ceux-là aussi sont serviteurs de Dieu à leur manière, et concourent sans le savoir à l'accomplissement des desseins de la sagesse éternelle. Envisagés sous ce point de vue, l'histoire entière de l'humanité, les révolutions des empires, le développement progressif des arts et des sciences, tout cela n'est que l'histoire des moyens que Dieu emploie pour réaliser ses desseins, et surtout pour amener cet heureux temps promis dans la prophétie, où la terre entière doit être couverte de sa connaissance comme le fond de la mer l'est par ses eaux : car c'est là son dessein par excellence dans ses rapports avec l'humanité. Tous les hommes sont dans ses mains, sinon des serviteurs fidèles, du moins des instruments dociles pour amener l'accomplissement de ce grand dessein. Si les peuples s'agitent et se font la guerre ; si les rois perdent ou gagnent des trônes; si le diplomate s'enfonce dans les obscurs dédales de la politique; si le savant pâlit sur ses livres ; si le physicien arrache à la nature ses secrets ; si le géologue va fouiller dans les entrailles

de la terre, — tous, d'un commun accord, savants, politiques, peuples et rois travaillent sans le savoir à l'exécution d'un même projet, tous obéissent aveuglément aux directions du maître souverain : le but final de toutes ces agitations et de tous ces travaux, c'est que la parole de Dieu soit glorifiée, c'est que l'évangile se répande dans le monde. Les exemples seraient sans nombre à l'appui de cette assertion. Pourquoi l'empire de Babylone tombe-t-il au pouvoir de Cyrus? pourquoi l'Euphrate, devenu guéable, lui ouvre-t-il un facile accès à cette ville qui semblait invincible? C'est pour que les vues de Dieu s'exécutent, pour que la prophétie s'accomplisse, pour que le prince victorieux rouvre aux Israélites captifs le chemin de Sion, et que les voies soient préparées à la venue du Messie. Pourquoi l'empereur Auguste, précisément à l'époque où devait naître le Messie, ordonne-t-il un dénombrement des sujets de son empire? C'est pour que Marie soit obligée de se rendre de Nazareth à Bethléem sa ville natale; qu'elle y mette au monde le fils qu'elle portait dans son sein, et qu'ainsi puisse s'accomplir la parole du prophète : « et toi Bethléem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, c'est de toi que sortira le dominateur d'Israël, et son origine est d'ancienneté, dès les jours éternels. » Pourquoi, au moyen-âge, les peuples du nord se portent-ils en masse vers le midi, et l'empire romain devient-il la proie facile des barbares? C'est pour que les païens

vainqueurs adoptent la religion des chrétiens vaincus, et que le réseau de l'église s'étende plus rapidement sur les deux moitiés de l'Europe. Pourquoi la chûte de l'empire de Constantinople, au quinzième siècle, fait-elle refluer d'orient en occident une foule de savants et de poètes? C'est pour qu'ils aillent porter la lumière des lettres et des sciences au sein d'une chrétienté dégénérée, et que cette renaissance de la pensée humaine prépare les voies à la Réformation : bientôt les hommes avides de connaissances et d'études nouvelles passeront du grec de Platon au grec de saint Paul, la science fraiera aux peuples le chemin de l'évangile, et les érudits d'Allemagne, les littérateurs d'Italie, préluderont sans le savoir à l'œuvre des Luther et des Calvin. Avec ce réveil de la science coïncide l'invention de l'imprimerie; et un ouvrier obscur de Mayence, en s'amusant à tailler en bois les lettres de l'alphabet, va multiplier à l'infini les traductions de la bible qui surgissent de toutes parts : avant la fin du quinzième siècle le livre de Dieu sera publié en français, en italien, dans plusieurs dialectes germaniques, et dix-sept éditions successives l'auront popularisé en Allemagne avant la Réformation. Et combien de traits encore nous pourrions ajouter à ce tableau, si nous ne craignions pas de fatiguer votre attention et d'abuser du temps qui nous est donné! Nous vous montrerions les victoires de nos armées au nord de l'Afrique, et celles des armées anglaises en Chine, ouvrant

ces pays longtemps fermés aux missionnaires et à l'évangile. Nous arrêterions vos regards sur cet Orient qui préoccupe aujourd'hui si fortement l'attention de l'Europe : nous vous montrerions l'affaiblissement graduel de la puissance ottomane préparant, conformément à la prophétie, la chute de cet empire, et par cette chute une impulsion nouvelle donnée à l'évangélisation du monde. Nous vous montrerions les progrès divers de la science moderne travaillant, à l'insçu de leurs auteurs, à démontrer aux hommes la divinité de la Parole sainte : ici, les physiciens et les astronomes, en découvrant que la lumière est indépendante du soleil, établissent la vérité longtemps contestée du récit de Moïse, qui place la création de la lumière trois jours avant celle de l'astre qui la répand; là, les recherches des savants sur les races et sur les langues démontrent l'existence d'une seule langue et d'un seul couple primitifs, ainsi que l'avait dit la bible il y a quatre mille ans; plus loin les travaux des géologues exhument du sein de la terre les preuves de la vérité du déluge, et déchiffrent aux rivages des mers et aux flancs des montagnes une seconde genèse, merveilleusement conforme au récit de l'historien des Hébreux. C'est ainsi que les hommes, en poursuivant les vues de leur ambition ou de leur vanité, ne font que travailler sans le savoir à réaliser les vues de Dieu; et qu'ici encore s'accomplit dans un nouveau sens la parole de notre texte : « toutes choses te servent. »

Nous n'avons pas tout dit, mes frères : continuez à nous suivre; il faut aller plus loin, il faut descendre plus bas encore pour apprécier toute la portée de cette parole. Non-seulement les hommes indifférents à la volonté de l'Eternel concourent sans le savoir à l'accomplissement de cette volonté; mais les ennemis de l'Eternel eux-mêmes, ceux qui font tous leurs efforts pour traverser ses desseins, ceux-là aussi le servent à leur manière, eux aussi travaillent malgré eux et par leur rébellion même à réaliser les vues de la sagesse éternelle. Rien dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer, ne peut se soustraire au service du Dieu fort : tous les êtres sans exception sont également les sujets de son empire; la nature de la domination varie suivant la disposition du sujet, mais la domination elle-même subsiste toujours : douce ou terrible tour-à-tour, sceptre d'or pour les sujets soumis, et verge de fer pour les rebelles. Tous les ennemis de Dieu dans tous les temps n'ont fait que travailler aveuglément à la manifestation de sa gloire et à l'accomplissement de ses desseins; et c'est à ces ennemis eux-mêmes que je veux en appeler pour attester la vérité de cette assertion : qu'ils paraissent maintenant devant nous, et qu'ils nous disent à quoi ont abouti leurs efforts. Superbe Pharaon, qu'as-tu fait quand tu t'es révolté contre l'Eternel ? que faisais-tu en refusant de laisser aller son peuple malgré ses sommations réitérées ? Tu lui fournissais l'occasion de

manifester sa puissance et sa gloire : à chaque fois que tu te roidissais contre sa main souveraine, cette main se déployait contre toi plus glorieuse et plus terrible; tes rébellions ne retardaient un moment sa victoire que pour rendre enfin ta défaite plus éclatante; et tu accomplissais cette parole de l'Ecriture : « Je t'ai laissé subsister afin de manifester en toi ma puissance, et pour que mon nom soit célébré par toute la terre. » Meurtriers de Jésus-Christ, qu'avez-vous fait en accablant de votre haine celui en qui Dieu avait mis son affection? qu'avez-vous fait, toi disciple infidèle, en trahissant pour un peu d'or ton maître et ton ami; toi gouverneur inique, en livrant aux verges et à la croix celui que tu savais être innocent; toi peuple sanguinaire, en implorant à grands cris le supplice du saint et du juste? Vous avez accompli aveuglément les desseins de l'amour éternel pour le salut du monde; en commettant le plus horrible crime qui fut jamais, vous avez procuré à la terre le plus précieux des bienfaits; vous avez élevé au degré le plus sublime de la gloire ce fils de Marie, que vous pensiez abaisser au rang des plus vils criminels. Pharisiens persécuteurs de l'église naissante, qu'avez-vous fait en voulant faire la guerre à Dieu? que faisiez-vous en frappant l'évangile de réprobation, en chassant de vos contrées les disciples de Christ? Vous travailliez sans le savoir à propager cette religion que vous prétendiez détruire : en reje-

tant l'évangile de vos contrées vous le répandiez au-dehors, en refusant le salut pour les Juifs vous le faisiez déborder sur les Païens, en persécutant les disciples de Christ vous les changiez en missionnaires, qui s'en vont partout former de nouveaux chrétiens; grâces à vous, les apôtres comprendront l'obligation de sortir des limites du judaïsme : Pierre ira baptiser le centurion Corneille; Philippe expliquera l'évangile à l'officier de la reine d'Ethiopie; Paul prêchera le Dieu inconnu en présence de l'aréopage; André, Thomas, Nathanael, feront retentir jusque dans les Indes le nom sauveur de Jésus-Christ. Puissants dominateurs du monde romain, qui reprîtes plus tard sur une plus grande échelle l'œuvre de la persécution, Néron, Décius, Dioclétien, vous aussi vous avez travaillé malgré vous à l'œuvre de Dieu : en livrant les chrétiens aux flammes et aux bêtes vous en augmentiez le nombre; vous faisiez surgir de nouveaux confesseurs de Jésus-Christ sur le lieu même de vos supplices; et plus vous arrosiez de sang l'arbre de l'Église, plus il croissait prospère et vigoureux! Et toi, empereur apostat, qui t'efforças de ressusciter le paganisme vaincu, quand tu voulus lui faire porter les fruits que tu ne pouvais t'empêcher d'admirer dans le christianisme, tu n'as fait que rendre par le contraste son impuissance plus éclatante; quand tu voulus rebâtir le temple de Jérusalem pour faire mentir les prophéties, tu fournis à l'église de

Dieu une preuve de plus de leur vérité : des flammes jaillirent du sein de la terre pour mettre obstacle à ton projet impie, et en mourant tu es forcé de t'écrier dans ta rage impuissante : « tu l'emportes, Galiléen ! » Incrédules anciens et modernes, qui dirigez contre l'évangile les armes de la science et du génie, vous aussi vous lui fournissez de nouveaux arguments et de nouveaux appuis : grâces à vous, le christianisme a compris la nécessité de marcher de pair avec la science, il brillera désormais par l'éloquence comme il brillait déjà par la charité ; les attaques des Celse et des Porphyre vaudront à l'Église les travaux des Tertullien, des Augustin, des Chrysostôme ; les philosophes impies et moqueurs du siècle dernier, en se liguant pour écraser, comme ils disaient, le christianisme, lui susciteront de toutes parts de nobles et victorieux défenseurs ; en manifestant les funestes effets de l'incrédulité, ils contribueront à leur manière à produire le réveil religieux de nos jours ; les armes dont ils croyaient percer le christianisme se retourneront contre eux-mêmes, les Gibbon et les Volney rendront dans leurs écrits un involontaire témoignage à l'accomplissement des prophéties ; et c'est ce christianisme traité d'infâme qui, dans sa marche victorieuse à travers le monde, écrasera tous ces ennemis impuissants sous son char de triomphe ! Vous enfin, anges tombés, esprits de ténèbres qui ne vivez que pour traverser les desseins de l'Eternel, vous aussi

vous le servez à votre manière. En introduisant le péché dans le monde qu'il avait créé, vous avez fait éclater la gloire de sa grâce : car sans la chute il n'y aurait point de rédemption, et sans la rédemption la bonté du Père des hommes brillerait d'un moins vif éclat. Après l'avoir glorifié sur cette terre par votre œuvre de séduction, vous le glorifierez un jour dans l'enfer par votre châtiment : un jour, vous aussi, avec « tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, » vous serez contraints de fléchir le genou devant le Fils de l'homme [1] ; et liés à jamais de chaînes d'obscurité, monument impérissable de la justice vengeresse du Dieu fort, vous proclamerez à la face de l'univers que l'Eternel règne, que rien ne peut échapper à l'accomplissement de sa volonté, et que depuis les hauteurs des cieux jusque dans les profondeurs de l'enfer, « toutes choses le servent ! »

Servir l'Eternel, telle est donc la loi universelle de la création intelligente. Tour-à-tour funeste et salutaire, cette loi régit également les anges, les hommes et les démons : elle fait la félicité du ciel, les épreuves de la terre et les tourments de l'enfer. Par cela seul que nous avons été appelés à l'existence, nous sommes appelés à servir celui qui nous l'a donnée ; et nous ferions de vains efforts pour nous soustraire à

[1] Phil. II. 10.

cette loi. La nature et les effets de cette obéissance dépendent, il est vrai, de notre libre arbitre, mais non l'obéissance elle-même. Il dépend de nous de servir Dieu volontairement ou par contrainte, pour notre bonheur ou pour notre malheur, comme les élus ou comme les réprouvés, dans le ciel ou dans l'enfer; mais il ne dépend pas de nous de nous soustraire à son service. Parcourez dans tous les sens le globe qui nous porte, transportez-vous au-delà des mers, plongez-vous dans les entrailles de la terre, partout la main de l'Eternel vous atteindra et vous fera servir à l'accomplissement de sa volonté. Allez plus loin, sortez de ce monde, brisez violemment le lien qui enchaîne votre âme ici-bas; franchissez avant le temps cette porte mystérieuse du sépulcre qui ouvre sur l'éternité : — en sortant de ce monde vous ne sortirez pas de l'empire de l'Eternel : de l'autre côté du tombeau sa main souveraine vous trouvera encore, elle s'appesantira encore sur vous, elle vous rangera encore sous sa loi. Il faut donc de toute nécessité que nous servions l'Eternel, que nous le servions dès à présent; et pour que ce service fasse notre bonheur au lieu de faire notre malheur, il faut qu'il soit volontaire. N'attendons pas pour obéir que la justice nous force à l'obéissance, que le juge ait pris la place du père; rendons-lui le service de l'enfant, pour n'avoir pas à lui rendre le service de l'esclave; servons-le comme les élus, pour ne pas le servir comme

les réprouvés. Mais où trouverons-nous la force de servir Dieu, nous, êtres pécheurs et déchus, incapables par nous-mêmes d'observer sa loi? quelle main nous déchargera de ce fardeau du péché qui nous courbe vers la terre, quand nous voudrions nous élever au ciel sur les ailes de la sainteté et de l'amour? à quelle source irons-nous retremper nos âmes dégénérées pour leur rendre le principe de la vie divine, de cette vie d'amour et de sainteté qui fait la félicité des anges? Cette source, mes frères, qui seule peut retremper vos âmes et les régénérer, c'est celle qui jaillit depuis dix-huit siècles du pied de la croix de Golgotha; c'est le sang de l'agneau de Dieu versé pour la rémission des péchés. Ecoutez la réponse de Jésus aux Juifs qui lui demandaient : « que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu? » — « c'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » La foi en Jésus-Christ donnant sa vie pour nos péchés, embrasse dans ses effets le service tout entier que nous devons à Dieu : car cette foi produit nécessairement l'amour, et l'amour produit l'obéissance. Ce que vous devez rechercher et demander à Dieu, c'est donc avant tout la foi : une foi sincère, vivante, qui pénètre, possède, ravisse votre cœur. Croyez en Jésus-Christ, et alors vous deviendrez capables de servir Dieu. Alors vous le servirez fidèlement, librement, avec ardeur, avec abandon, avec bonheur, et pour tout dire d'un seul mot, avec

amour. Alors, pressés par les compassions de votre Père céleste, vous lui offrirez vos cœurs et vos vies « en sacrifice vivant et saint, » et vous éprouverez « que sa volonté est bonne, agréable et parfaite. » Alors le service que vous lui rendrez sur la terre ne sera qu'un avant-goût de celui qui vous attend dans le ciel avec les anges; et au dernier jour vous entendrez le maître que vous aimez vous adresser ces douces paroles : « cela va bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur ! » Amen.

Février 1840.

LA RELIGION DU TEMPS

ET LA RELIGION DE L'ÉTERNITÉ.

> Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus.
>
> (Matt. VI. 33.)

Parmi les personnes ici présentes il n'en est pas une seule, j'ose le penser, qui méconnaisse l'utilité de la religion. Vous reconnaissez tous que la religion — et par religion j'entends le christianisme — est un des biens les plus précieux dont un peuple puisse jouir; vous croyez qu'il n'est pas de plus grand malheur que d'en être privé; vous voudriez pouvoir effacer de l'histoire de notre patrie ces jours néfastes où la nation, par la voix de représentants indignes,

fit profession officielle d'incrédulité. Vous professez tous pour la religion un respect profond, un attachement inviolable, et nous n'avons nulle raison de croire que cette profession ne soit pas sincère.

Mais si vous reconnaissez tous en principe que la religion est utile, la plupart d'entre vous, nous le craignons, en méconnaissent la véritable et principale utilité. Vous cherchez les résultats bienfaisants de la religion non dans la vie à venir, mais dans la vie présente; non dans l'éternité, mais dans le temps; non dans le ciel, mais sur la terre. Ce n'est point parce qu'elle enseigne le moyen d'être sauvé que vous tenez à la religion; ce n'est pas le point de vue du salut, le point de vue éternel qui vous préoccupe dans le christianisme; vous laissez volontiers dans l'ombre la pensée de l'éternité, pour vous attacher exclusivement aux heureux effets que la religion produit dans la vie présente.

Vous tenez à la religion, par exemple, parce qu'elle est un ressort précieux dans l'éducation. Il faut l'enseigner aux enfants, pensez-vous, parce qu'elle est le plus sûr moyen d'agir sur leur caractère, de maîtriser leurs passions, de leur faire remplir exactement tous leurs devoirs. L'expérience prouve que les enfants qui ont le plus de piété sont aussi les plus dociles, les moins égoïstes, les plus laborieux, les plus rangés dans leur conduite. Comment ne pas tenir à une religion qui produit de tels résultats?

Vous tenez encore à la religion parce qu'elle est une garantie d'ordre social. Il faut la prêcher au peuple, pensez-vous, pour que chacun apprenne à être content de son état, pour que le pauvre ne porte pas envie au riche, pour que le riche fasse part de ses biens au pauvre, pour que les propriétés soient respectées, pour que l'émeute ne gronde pas dans nos rues, pour que les différentes classes de la société soient rapprochées par le lien de la charité, et que tous les hommes apprennent à se considérer comme une famille de frères.

Vous tenez encore à la religion parce qu'elle est un moyen de civilisation. C'est l'influence du christianisme qui a rendu les mœurs plus douces, aboli l'esclavage, relevé la femme au rang de compagne de l'homme, remplacé les gouvernements tyranniques par des institutions libérales; c'est celle qui a ouvert des écoles pour le peuple, fondé des hôpitaux et des établissements de charité; c'est elle qui de nos jours encore transforme des hordes sauvages et cannibales en nations régulières, organisées par de sages lois, et jouissant de tous les bienfaits de la civilisation. Comment ne pas tenir à une religion qui a répandu et répand encore sur la terre de si grands bienfaits?

C'est en vue de résultats de ce genre, et uniquement en vue de ceux-là, nous le craignons, que vous tenez à la religion. Pour vous convaincre à quel point cette observation est fondée, rappelez-vous

quel rôle joue la religion dans vos conversations. Il est rare, je le sais, qu'elle fasse le sujet de vos entretiens ; mais pourtant cela vous arrive quelquefois. Eh bien, quand il vous arrive par hasard de parler de religion en société, sous quel point de vue en parlez-vous ? Est-ce sous le point de vue de l'éternité ? est-ce du salut des âmes que vous vous entretenez ? discourez-vous ensemble des moyens de triompher des obstacles qui s'opposent à votre salut, et de vous assurer une place dans le ciel ? Il est presque ridicule de faire une pareille question, tant la réponse est évidente et se présente d'elle-même. Non, mille fois non. Les bienfaits temporels de la religion figurent seuls dans vos entretiens. Vous parlerez de son influence sociale, civilisatrice, moralisante ; vous en parlerez relativement aux écoles, aux institutions de charité, à l'ordre extérieur de l'église ; quant au salut des âmes il n'en sera pas question : c'est là un de ces sujets bons pour un prédicateur en chaire et en robe, mais qui seraient malvenus dans une société. L'homme qui dans un salon s'aviserait de parler du ciel, de l'enfer, du salut des âmes, semblerait par cela seul un être singulier et ridicule : on le traiterait de fanatique, ou tout au moins de tête faible ; il se ferait montrer au doigt comme une espèce de sauvage, étranger au ton de la bonne société ; sa parole malencontreuse jurerait comme un ton faux dans la conversation, et il ne serait pas plus compris

de ceux qui l'entourent que s'il parlait une langue étrangère.

Voulez-vous encore une preuve de la vérité de notre observation ? Examinez quels sont les vrais motifs qui vous ont amenés aujourd'hui dans ce temple. Il semble que si jamais vous devez être préoccupés du point de vue éternel de la religion, c'est dans un pareil moment, lorsque vous êtes réunis dans la maison de Dieu pour entendre expliquer sa Parole et pour le prier. Mais en est-il réellement ainsi ? est-ce bien le désir de votre salut qui vous a conduits dans ce temple ? en est-il beaucoup parmi vous qui avant de s'y rendre et en y entrant se soient placés réellement, sérieusement, en présence de la pensée de l'éternité ? en est-il beaucoup qui dans ce moment même se placent réellement, sérieusement en présence de la pensée de l'éternité ? Nous ne le pensons pas. Il y a des exceptions, je le sais, surtout parmi les femmes ; mais je parle de la généralité, et je m'adresse particulièrement aux hommes. En m'adressant à la généralité des hommes qui m'écoutent, je ne crains pas de leur dire : non, ce n'est pas le désir de votre salut qui vous a conduits dans ce temple ; non, ce n'est pas la pensée de l'éternité que vous y avez apportée. Vous y venez, pour la plupart, conduits uniquement par des considérations temporelles. Vous y venez, les uns, pour donner un bon exemple à votre famille et à l'église ; d'autres, parce que la

journée du dimanche vous semblerait mal commencée si elle ne s'ouvrait point par le culte divin ; d'autres, par habitude, pour faire comme ont fait vos pères ; d'autres, par curiosité, pour voir quel sera le sujet du sermon nouveau ; d'autres peut-être par des motifs moins spirituels encore. Quant au salut éternel de votre âme, vous n'en avez nul souci. Et si votre salut ne vous inquiète pas, ce n'est pas que ce soit pour vous une affaire déjà réglée, que vous ayez déjà examiné et résolu d'une manière satisfaisante cette grave question : non, c'est que vous n'y pensez pas ; c'est qu'il y a là un ordre de considérations qui vous est complètement étranger ; c'est que, tout en attachant du prix à la religion, vous ne songez qu'aux avantages temporels qu'elle procure à l'humanité.

Voilà le fait exposé dans toute sa vérité, et, j'ose le dire, sans exagération. Vous reconnaissez que la religion est utile, mais vous ne cherchez son utilité que dans ce monde et dans cette vie. Je ne pense pas que vous puissiez démentir cette assertion claire et simple. En théorie peut-être vous voyez bien dans le christianisme autre chose qu'un moyen de civiliser et de moraliser les hommes ; mais en pratique et en réalité, vous réduisez à cela le rôle qu'il est appelé à jouer dans le monde. Je ne vous fais pas de reproche à cet égard : jusqu'ici je n'en aurais pas le droit, car il n'est pas prouvé que vous ayez tort d'en agir ainsi. Mais je me propose d'examiner avec vous si vous avez

tort ou raison ; si cette manière d'envisager la religion est raisonnable et conforme à vos véritables intérêts. Discutons la question tranquillement, froidement s'il est possible ; non d'après les idées reçues dans le monde ou dans l'église, mais d'après les principes immuables de la vérité : ne nous laissons pas éblouir par de fausses lueurs ; ne nous payons pas de mots, rejetons tout préjugé d'enfance et d'éducation, et cherchons en philosophes quelle est la place que la religion doit raisonnablement tenir dans notre existence.

Si pour décider cette question nous voulions nous en rapporter à l'Ecriture, le débat ne serait pas long. Il est évident que le point de vue qui domine d'un bout à l'autre de l'évangile est le point de vue de l'éternité : le but qu'il a constamment en vue n'est pas d'enseigner aux hommes le moyen d'être heureux dans ce monde, mais bien de leur apprendre ce qu'ils ont à faire pour être sauvés. Le Sauveur déclare lui-même que « son règne n'est pas de ce monde. » Ce ne sont pas des bienfaits temporels qu'il promet à ses disciples : c'est vers le monde à venir qu'il dirige constamment leurs pensées et leurs espérances. Il veut qu'ils se considèrent ici-bas comme des étrangers et des voyageurs, qui cherchent leur patrie dans l'avenir et dans le ciel ; qu'ils usent de ce monde « comme n'en usant pas ; » qu'ils soient en attendant la mort

comme des serviteurs vigilants qui attendent constamment le retour de leur maître ; que le centre de leurs affections, de leurs désirs, de leurs pensées, de leur vie entière soit en dehors de ce monde et du temps. « Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure jusque dans la vie éternelle. » « Une seule chose est nécessaire. » « Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille détruisent, et où les voleurs forcent et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne détruisent rien, et où les voleurs ne forcent et ne dérobent pas[1]. »

Les disciples ont marché sur les traces du maître, et dans les écrits des apôtres le point de vue dominant, celui auquel ils rapportent la religion tout entière, c'est encore celui de l'éternité. Ce n'est pas une théorie sociale, un système de civilisation qu'ils annoncent : c'est un moyen de salut. Leur but n'est pas de moraliser les hommes pour cette vie, mais de les sanctifier pour l'éternité ; ce n'est pas le bonheur dans ce monde qu'ils offrent à ceux qui les écoutent, c'est la félicité éternelle. « Cherchez, leur disent-ils, les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Attachez-vous aux choses qui sont en haut,

[1] Jean VI. 27 ; Luc X. 42 ; Mat. XVI. 26 ; VI. 19, 20.

et non point à celles qui sont sur la terre. Car vous êtes morts au monde, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. » « Notre bourgeoisie est dans les cieux. » « Nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir. » « Notre désir tend à déloger pour être avec Christ, ce qui nous est beaucoup meilleur. » « Quand Christ, qui est notre vie, paraîtra, alors nous paraîtrons aussi avec lui dans la gloire[1]. »

Voilà quel est le langage de l'évangile, voilà quel est son point de vue invariable. Quant aux bienfaits temporels qu'il répand sur la terre, jamais il n'en parle directement, expressément ; jamais il ne se présente au nom de ces bienfaits-là : il se contente de les donner à ceux qui le reçoivent, sans faire bruit de son présent : c'est comme un présent de surérogation, une gratification magnifique qu'il donne pardessus le marché à ceux qui acceptent le don de la vie éternelle, suivant cette belle parole de Montesquieu : « Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Sans doute, partout où s'établit l'évangile il apporte avec lui les plus admirables résultats temporels ; mais ces résultats il les produit d'une manière latente, indirecte, sans les avoir cherchés ni promis. Oui, par-

[1] Col. III. 1-3 ; Phil. III. 20 ; Héb. XIII. 14 ; Phil. I. 23 ; Col. III. 4.

tout où s'établit l'évangile, l'esclavage, cet horrible trafic de chair et de sang humains finit par disparaître; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement l'affranchissement des esclaves : ils se bornent à enseigner que les maîtres et leurs serviteurs sont égaux devant Dieu, et qu'ils sont appelés au même salut. Oui, partout où s'établit l'évangile, la femme dégradée reprend le rang qui lui appartient comme compagne de l'homme ; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement l'émancipation de la femme : ils se bornent à enseigner que l'âme de la femme n'est pas moins précieuse devant Dieu que celle de l'homme, et qu'elle est appelée à hériter comme lui la grâce de la vie éternelle. Oui, partout où s'établit l'évangile, les gouvernements despotiques font place tôt ou tard à des institutions libérales ; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement la liberté civile : ils se bornent à établir la dignité de l'âme humaine, à montrer que devant Dieu et au point de vue de l'éternité tous les hommes sont égaux, princes et sujets, gouvernants et gouvernés. Il résulte naturellement de ce principe de l'égalité des âmes que le prince n'a pas le droit de disposer arbitrairement de son sujet, ni le mari de sa femme, ni le maître de son serviteur ; mais les écrivains sacrés ne tirent pas eux-mêmes ces conséquences, de peur que, préoccupé de ces résultats temporels, on n'oublie qu'ils ont en vue avant tout la vie à venir

et le salut. Oui, partout où s'établit l'évangile, les lumières se répandent, les mœurs s'adoucissent et s'épurent, la charité devient une vertu sociale, des établissements de bienfaisance publique sont fondés, on ouvre des écoles pour les enfants pauvres, l'éducation est dirigée d'après des principes sûrs et éclairés; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement ces bienfaits nationaux et temporels; jamais ils ne prononcèrent le mot de progrès social, jamais ils ne donnèrent un système d'éducation : ces heureux effets sont la conséquence indirecte et imprévue de principes tous relatifs à la vie à venir. Les propagateurs de l'évangile semblent n'avoir en vue que la vie à venir : ils ne veulent que sauver les âmes : c'est là le grand but qu'ils ont toujours présent à la pensée, et auprès de ce but suprême tout le reste n'est rien à leurs yeux; pour y parvenir ils sacrifieraient sans hésiter la vie présente et tout ce qui peut la rendre heureuse : ils estiment le salut d'une seule âme plus précieux que la possession du monde entier.

Si donc la question qui nous occupe devait être décidée par l'Ecriture, elle serait déjà résolue. D'après l'Ecriture, l'essentiel dans la religion est évidemment son point de vue spirituel, éternel, le point de vue du salut des âmes : les résultats temporels ne viennent qu'en sous-ordre et sur le second plan.

Mais nous ne nous flattons pas que l'autorité de la bible suffise pour vous persuader. La bible n'est malheureusement pas la règle de votre conduite et de vos opinions : vos cœurs et vos esprits ne sont pas encore captifs sous l'obéissance de la Parole de Dieu. Il faut donc que nous cherchions d'autres considérations pour vous convaincre ; que nous puisions nos arguments dans un ordre de pensées qui vous soit plus familier et que vous compreniez mieux.

Et d'abord, essayons de nous placer entièrement sur votre terrain, à votre point de vue : supposons, pour un moment, que ces résultats temporels que vous estimez tant dans le christianisme soient en effet les seuls vraiment désirables : n'ayons d'autre but que de nous procurer ces avantages temporels, et ne tenons nul compte du salut : même à considérer la chose ainsi, mes chers frères, il serait encore nécessaire de s'attacher au point de vue spirituel et éternel de la religion. Car vous n'obtiendrez pas ces résultats temporels auxquels vous mettez tant de prix, si vous ne prenez pas la religion au sérieux, si vous ne cherchez pas avant tout le royaume des cieux et sa justice. Si le christianisme accorde libéralement ses faveurs temporelles à ceux qui ne les cherchent pas en première ligne, il les refuse obstinément à ceux qui bornent à ces bienfaits là leurs pensées et leurs désirs. Si vous bannissez du christianisme la pensée de l'éternité, vous le destituez par là même de toute

sa puissance morale pour faire du bien dans le monde.

Vous voulez de la religion, dites-vous, comme moyen d'éducation : vous pensez qu'elle est nécessaire pour agir efficacement sur le cœur de vos enfants, pour triompher de leurs passions, pour les porter avec énergie à l'accomplissement de leurs devoirs. Mais pourquoi la religion aura-t-elle cette puissance sur le cœur de vos enfants ? C'est parce qu'elle leur offre, pour les engager à l'accomplissement du devoir, un mobile qui est en dehors de ce monde et de cette vie. Mais pour qu'elle leur offre en effet un tel mobile, il est nécessaire qu'ils la prennent au sérieux, qu'ils s'appliquent réellement ce qu'elle enseigne relativement à la vie à venir et au salut. Or ne voyez-vous pas que si vous ne prenez pas vous-mêmes la religion au sérieux, elle perdra par là même toute son efficace sur vos enfants ? pensez-vous qu'ils ne sauront pas discerner qu'au fond vous ne croyez pas les choses que vous leur faites enseigner, et qu'ils n'imiteront pas votre exemple ? Ah ! si vous voulez que vos enfants croient les vérités de la religion, soyez les premiers à les croire vous-mêmes ; si vous voulez qu'ils placent le mobile qui les fait agir en dehors de ce monde, ne le placez pas vous-mêmes dans les intérêts d'ici-bas ; si vous voulez qu'ils prennent les dogmes chrétiens pour règle de leurs opinions et de leur conduite, ne leur donnez pas l'exemple de les mépriser!

utopie, et l'ère d'un perfectionnement indéfini allait commencer pour l'humanité régénérée par leurs doctrines. Mais à quoi ont-elles abouti ces magnifiques théories? comment avez-vous tenu vos promesses, socialistes et humanitaires, disciples de Saint-Simon et de Fourrier? montrez-nous les cœurs que vous avez changés, les égoïsmes que vous avez réprimés, les réconciliations que vous avez opérées!... Insensés! qui vouliez être plus sages que Jésus, qui prétendiez perfectionner le christianisme en le réduisant à l'état d'une théorie sociale, c'est bien à vous qu'on peut appliquer la parole de l'apôtre : « se disant sages, ils sont devenus fous! » Le bon sens public a déjà fait justice de vos rêves absurdes : au lieu de cette régénération sociale que vous vous promettiez, vous n'avez recueilli que le dédain et la risée. Déjà on n'entend plus même prononcer le nom de ces Saint-Simoniens qui naguère faisaient tant de bruit dans le monde; et les Fourriéristes, leurs successeurs, ne parviennent pas même à fixer l'attention publique. Tant il est vrai qu'une religion sans éternité est une religion sans puissance, et qu'il faut chercher premièrement le royaume des cieux et sa justice, pour que tout le reste nous soit donné par-dessus.

Mais quoi! n'aurions-nous pas d'autres arguments à faire valoir auprès de vous que des considérations temporelles? est-ce au nom d'avantages temporels

seulement que nous vous appellerons à chercher avant tout le royaume des cieux? Quel est donc l'auditoire que j'ai devant moi? est-ce à des créatures immortelles que je m'adresse, ou à des êtres pour qui tout finit à la mort? Si je parle à des êtres immortels; s'il est vrai qu'une autre existence vous attend après celle-ci; si l'emploi que vous aurez fait du temps qui vous est donné ici-bas doit décider ou de votre bonheur ou de votre malheur éternel, — alors je ne connais pas de folie égale à votre folie, quand vous négligez dans la religion le point de vue éternel, le point de vue du salut, pour ne voir que les biens qu'elle peut procurer à l'homme dans cette vie. Est-il besoin de vous montrer qu'il y a la contradiction la plus monstrueuse entre une telle conduite et une telle destination? Quoi! vous avez une âme immortelle, une âme qui doit voir se dérouler devant elle, sans changer jamais, les périodes sans fin de l'éternité, et vous ne voyez pas que la chose la plus importante pour vous, la seule chose nécessaire au monde, c'est de vous assurer du salut de cette âme! vous ne voyez pas que vous devriez négliger tout le reste et le jeter au vent plutôt que de négliger cette seule chose, et que tous les avantages ou tous les malheurs de cette vie ne sont rien auprès de la perte ou du salut de votre âme! vous ne voyez pas qu'il ne vous servirait de rien de gagner le monde entier si vous veniez à perdre votre âme, et que ce qui doit vous

préoccuper avant tout dans la religion, ce sont les moyens qu'elle vous indique pour sauver votre âme! Quoi! la vie présente n'est qu'un point dans votre existence, et vous bornez toute votre sollicitude à concentrer le plus de bonheur possible dans cette vie d'un moment; vous réservez tous vos soins pour vous arranger le plus commodément possible dans cette chambre d'auberge où vous n'avez qu'une nuit à passer, et vous n'avez pas une pensée pour ce jour qui déjà se lève à votre horizon, où il faudra poursuivre votre voyage vers vos destinées éternelles! Je ne veux pas, je le répète, vous éblouir par de vaines déclamations : je veux raisonner avec vous tranquillement, de sang-froid, comme s'il ne s'agissait pas de votre avenir éternel. Vous estimeriez insensé l'homme qui donnerait de l'argent pour du cuivre, ou de l'or pour de l'argent : que faudra-t-il donc penser de vous, qui sacrifiez sans hésiter ce qui est impérissable à ce qui est passager, l'éternité au temps, le ciel à la terre? Est-ce là, je vous le demande à vous-mêmes, de la sagesse ou de la folie? est-ce agir dans vos intérêts, ou contre vos intérêts?

On ne saurait imaginer que deux suppositions dans lesquelles votre conduite pourrait n'être pas déraisonnable. La première serait que vous fussiez matérialistes. Si vous croyez que tout finit à la mort; si vous ne voyez rien au-delà du tombeau; si vous n'espérez pas d'autre bonheur que celui de la terre; si

vous ne connaissez pas d'autre avenir que l'avenir politique des sociétés, — alors vous agissez d'une manière conséquente et raisonnable en ne cherchant dans la religion que les avantages temporels qu'elle peut procurer. Mais une telle supposition nous ne pouvons l'admettre : ce serait vous faire injure. Il n'est pas un seul d'entre vous, même parmi les plus indifférents, qui ne repousse avec horreur l'idée qu'il pourrait mourir comme meurt la brute, et que ses facultés, ses désirs, ses espérances, ses affections, que tout cela pourrait aller s'éteindre pour jamais dans la poussière du tombeau. Tous sans exception, n'est-il pas vrai, vous proclamez que vous attendez une autre existence après celle-ci; qu'il y a quelque chose en vous qui vivra encore après que le ciel et la terre auront passé; que cette vie, qui ne satisfait pleinement ni votre désir de connaître, ni votre besoin d'aimer, ni votre soif de bonheur, que cette vie si courte et si imparfaite ne peut pas remplir votre haute destination !

Votre conduite pourrait encore n'être pas déraisonnable, si vous aviez déjà examiné et résolu la question de votre salut. Si vous pouviez répondre que vous avez sondé sérieusement cette grave question, et que c'est après vous être assurés une fois pour toutes que vous serez sauvés que vous jugez inutile de vous en préoccuper encore, on pourrait concevoir alors que vous borniez votre sollicitude

à concentrer dans la vie présente la plus grande somme possible de bonheur. Mais ici encore nous sommes forcés de repousser cette supposition. Non, mes frères, et nous en appelons à vos consciences, jamais vous ne vous êtes placés réellement, sérieusement, en présence de cette alternative inévitable : serai-je sauvé? serai-je perdu ? Jamais vous n'avez cherché avec quelque sollicitude une réponse à cette question ; jamais vous ne vous en êtes inquiétés, jamais vous ne l'avez prise au sérieux; et peut-être en ce moment même, où nous nous efforçons de la faire entrer dans vos consciences, vous ne la prenez pas au sérieux! peut-être en ce moment même elle ne se présente pas à vous comme une réalité, et votre pensée erre avec distraction sur d'autres objets! peut-être en ce moment même vous pensez à vos intérêts terrestres, à vos projets pour l'avenir, à vos affaires de la semaine, à vos amusements de ce soir, à tout enfin excepté à votre salut! Est-ce là, je le demande encore, de la sagesse ou de la folie? est-ce agir dans votre intérêt ou contre votre intérêt?..... Et c'est vous, vous qui sacrifiez, *le sachant et le voulant*, l'impérissable au passager, l'âme au corps, l'éternité au temps, le ciel à la terre, — c'est vous qui accusez peut-être de folie ceux qui prennent la religion au sérieux, qui veulent la mêler à toute leur existence, qui cherchent et trouvent le salut au pied de la croix de Jésus-Christ!

Après cela, mes bien-aimés frères, que vous dirions-nous encore? quoi que nous puissions dire, nos paroles nous sembleraient trop faibles, elles rendraient trop mal ce que nous éprouvons. Nous ne pouvons que vous laisser à vos propres réflexions. Nous ne pouvons que vous conjurer, au nom du désir sincère que nous avons de votre bonheur éternel, de prendre enfin la religion au sérieux; de vous souvenir enfin que les objets de la foi, pour être invisibles et à venir, n'en sont pas moins des réalités; que la vie à venir, le jugement, le salut, le ciel, l'enfer, tout cela sont des faits, des faits historiques, des faits qui se trouveront vrais un jour comme il est vrai que le soleil nous éclaire, et que nous sommes réunis dans ce temple. Ah! laissez, laissez-là pour un moment le monde et toutes ses préoccupations; transportez-vous dans ces scènes de l'avenir. dont quatre jours seulement vous séparent; rendez cet avenir présent par la puissance de la foi : voyez le juge du monde prenant place sur son trône de justice et de gloire; contemplez tous les hommes assemblés devant lui comme un seul homme; suivez-les quand le juge les compte et les sépare comme un berger les brebis et les boucs de son troupeau; prenez place vous-même ou à sa droite ou à sa gauche; frémissez de désespoir ou tressaillez de joie en entendant sortir de sa bouche une sentence de condamnation ou de salut, — et agissez aujourd'hui même comme vous voudriez

nouvelles en reculent les limites de jour en jour. Elle a pour théâtre, le monde moral; pour trône, le cœur de l'homme; pour défenseurs, les prédicateurs de l'évangile. Oui, Jésus-Christ est roi : j'en atteste ce pauvre pécheur régénéré qui a trouvé dans la foi la force de vaincre ses passions. Son cœur était agité par une lutte continuelle et violente; la conscience et la passion s'en disputaient l'empire; sans cesse ballotté des deux côtés, désirant le bien et faisant le mal, fatigué par une lutte inégale, il s'écriait dans son angoisse avec saint Paul : « qui me délivrera de ce corps de mort ? » — mais Jésus a passé par là : il a étendu sur ce cœur angoissé le sceptre d'or de l'évangile, il l'a réclamé comme son domaine; et dès-lors la tourmente intérieure s'est apaisée, l'ordre a succédé à la confusion, le pécheur a reçu la force de vaincre le mal, le désir d'obéir à Dieu a pris la première place entre tous ses désirs, et la paix, une paix profonde, ineffable, règne désormais dans son cœur. Oui, Jésus-Christ est roi : j'en atteste cette église universelle qu'il a recueillie d'entre tous les peuples du monde. C'était une multitude confuse et sans unité, des hommes qui différaient de nation, de caractère, de langage, de couleur; rien ne tendait à les rapprocher, tout les éloignait les uns des autres, ils semblaient éternellement séparés; — mais Jésus a passé par là : il a étendu sur cette multitude confuse le sceptre d'or de son évangile, il l'a réclamée comme

son domaine, et tous ces éléments divers se sont rapprochés et réunis pour ne former qu'un seul corps ; un même sentiment, une vie commune a fait battre tous ces cœurs à la fois ; l'habitant des tropiques a donné la main à l'homme des régions glacées du pôle, le sauvage cannibale à l'Européen civilisé : tous, d'un même accord, ont fléchi le genou devant le roi couronné d'épines, et l'ont reconnu pour leur seul maître. Telle est la royauté sainte et sublime que Jésus-Christ exerce sur les cœurs, tel est ce règne de Dieu dont il est si souvent parlé dans l'Ecriture.

Mais ce divin royaume, qui doit un jour couvrir la terre entière, n'en est encore qu'à ses commencements ; sans cesse en lutte avec les passions humaines, il ne recule ses limites que graduellement; c'est au prix d'une guerre longue, rude et quelquefois sanglante qu'il fait la conquête des âmes. Notre texte nous invite à favoriser ce développement du règne de Dieu, à le hâter par nos prières et nos efforts. Que le règne de Dieu vienne dans le monde, qu'il y fasse des progrès de jour en jour, que tous les cœurs se soumettent à Jésus-Christ, tel doit être le premier besoin, le premier cri d'une âme chrétienne.

Avant tout, il faut que le règne de Jésus-Christ s'établisse dans notre cœur, qu'il vienne pour chacun de nous personnellement. Quand nous l'aurons reçu dans notre propre cœur, alors seulement nous pour-

rons contribuer d'une manière efficace à le propager au-dehors. Il faut absolument que nous commencions par vaincre cette tendance qui nous porte incessamment hors de nous-mêmes, que nous laissions de côté tout le reste de l'univers, même notre patrie, même nos amis, même notre famille, et que nous nous demandions comme si nous étions seuls au monde : le règne de Jésus-Christ est-il venu pour moi ? Et voici ce que c'est que le règne de Jésus-Christ dans un cœur d'homme. Nos cœurs sont tellement faits qu'il s'y établit nécessairement une subordination hiérarchique entre les diverses passions qui nous font agir. Il y a toujours en nous une passion centrale à laquelle nous rapportons toutes les autres, et dont on peut dire qu'elle règne sur notre cœur. Cette passion régnante varie pour chacun : elle peut être l'amour des plaisirs, ou celui des richesses, ou l'ambition, ou la passion de la science, ou l'affection pour une créature ; elle peut être aussi, quand le cœur a été changé par le Saint-Esprit, quand il a éprouvé cette nouvelle naissance dont parle Jésus à Nicodème, elle peut être l'amour de Dieu, le désir de faire en toutes choses sa volonté. Eh bien ! il faut que le dévouement à Dieu devienne en effet notre passion dominante : c'est alors que le règne de Dieu est venu au-dedans de nous. Alors seulement nous sommes dans l'ordre ; alors seulement nous sommes en état de salut. Il n'est pas nécessaire pour cela que

notre vie soit entièrement exempte de péché ; mais il est nécessaire que le principe de notre vie soit le désir d'obéir à Dieu ; que la sainteté soit pour nous la règle, et le péché l'exception, une exception douloureuse, un objet constant de lutte et de repentance.

Eh bien ! mon cher frère, avez-vous éprouvé cette nouvelle naissance qui nous transporte dans le royaume de Dieu ? le règne de Dieu est-il venu pour vous, pour vous personnellement ? vos pensées et vos sentiments ont-ils été rendus captifs sous l'obéissance de Jésus-Christ ? la pensée dominante et régulatrice de votre vie est-elle le désir de faire la volonté de Dieu ? Vous ne pouvez pas vous adresser à vous-même de question plus importante que celle-là. C'est là cette « seule chose nécessaire » dont parle le Sauveur. Il vaudrait mieux négliger tout le reste que de négliger de vous mettre en règle sur ce seul point. Il vaudrait mieux perdre tout ce que vous possédez au monde que de perdre le temps qui vous est donné pour résoudre cette seule question. Tant que Jésus-Christ ne règnera pas dans votre cœur, vous n'êtes pas dans l'ordre, vous n'êtes pas en état de salut. Ah ! nous vous en supplions au nom de cette éternité qui s'avance et qui va nous engloutir dans quatre jours, ne glissez pas légèrement sur cette pensée. Rentrez sérieusement en vous-même, fallût-il vous faire violence pour cela ; repoussez pour un moment de votre esprit tous ces objets extérieurs, tous ces intérêts temporels qui vous

préoccupent sans cesse et vous cachent la vue de vous-même ; laissez-là fortune, plaisirs, amis, parents, patrie, tout le reste de l'univers ; et vous considérant comme si vous étiez seul au monde, seul à seul avec Dieu, sentant sa présence comme une réalité, lui parlant comme vous parlez à l'ami intime que vous faites lire dans votre pensée, dites-lui : « Mon Sauveur et mon Dieu ! que ton règne vienne dans mon cœur ! rends-toi le maître de mes désirs et de mes pensées ! Fais-moi sentir jusqu'au fond de l'âme tout l'amour dont tu m'as aimé sur la croix, et que pénétré, accablé par le sentiment de cet amour, pleurant avec une componction véritable ces péchés qui ont crucifié mon Sauveur, je me consacre désormais à toi sans réserve et sans partage ; que ma vie entière t'appartienne ; que tout le reste vienne en seconde ligne. » Si vous adressez à Dieu une telle prière, sa parole qui ne peut mentir vous est garant qu'il vous exaucera. Vous sentirez son bienheureux règne s'établir dans votre âme ; comme ce pécheur dont nous parlions en commençant, vous éprouverez qu'il existe un pouvoir capable de vaincre nos passions et de faire régner l'ordre dans notre cœur ; vous ne vivrez plus dans une perpétuelle et amère contradiction, aimant le bien et faisant le mal ; vos principes et vos actions seront d'accord, votre vie aura désormais un but unique et invariable, et une paix profonde, impossible à décrire, se répandra sur toute votre existence.

Mais si le soin de notre propre salut doit nous préoccuper en première ligne, ce n'est pas à dire qu'il doive nous préoccuper uniquement ; et ce n'est pas pour nous-mêmes seulement que nous devons dire au Seigneur : que ton règne vienne ! Si nous avons reconnu pour nous-mêmes le prix de l'évangile, nous nous sentirons pressés de le faire connaître aux autres, et d'abord à ceux qui nous tiennent de plus près, aux membres de notre famille. Après que le règne de Dieu s'est établi dans notre cœur, il faut qu'il s'établisse aussi dans notre famille. Il faut que chacune de nos maisons soit une société réglée suivant les lois de l'évangile, et dont Jésus-Christ soit le chef et le roi. De là des devoirs sacrés, qui regardent particulièrement les parents et les chefs de famille. Ce n'est pas assez, parents chrétiens, de pourvoir à la subsistance de vos enfants, de développer leur intelligence, et de rendre à vos serviteurs ce que demandent la justice et la charité ; ce n'est là que la moitié de votre tâche : il vous en reste une autre à remplir, et qui n'est pas la moins importante : c'est de veiller à ce que vos enfants et vos serviteurs vivent dans la connaissance du Seigneur et dans la pratique de ses commandements.

Dieu veut être servi, non-seulement par les individus, mais par les familles. Bien des passages de l'Ancien comme du Nouveau-Testament témoignent du prix qu'il attache à ce culte rendu par la famille,

et du devoir imposé au père de famille de faire marcher toute sa maison dans le service du Seigneur. « Pour moi et ma maison, » disait Josué, » nous servirons l'Eternel. » C'est par familles que devait être mangé l'agneau pascal et célébrée la fête des tabernacles ; c'est par familles qu'est ordonné le repos du septième jour ; et les promesses comme les menaces de l'ancienne loi sont faites au peuple par familles. Un des commandements sur lesquels cette loi insistait le plus auprès des Israélites, était celui de veiller à l'instruction religieuse de leur famille, de faire lire à leurs enfants la Parole de Dieu, de s'en entretenir avec eux « soit à la maison, soit en voyage, soit qu'ils se couchent, soit qu'ils se lèvent. » Sous la nouvelle alliance, dans ces premiers progrès de l'évangile dont saint Luc nous a tracé l'histoire, nous retrouvons ce caractère *domestique* des bénédictions du Seigneur, et il semble qu'il se plaise à faire son œuvre par familles et par maisons. C'est avec toute sa maison que le centenier Corneille est amené au salut qui est en Christ ; la conversion de Lydie est également suivie de celle de sa maison ; Paul répond à la question du geôlier de Philippes : « crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta maison ; » et c'est encore avec toute sa maison que Crispus est converti à Corinthe par la prédication de l'apôtre. Vous le voyez, le Seigneur veut être servi par familles et par maisons, et c'est par familles et par maisons que son règne doit s'éta-

blir dans le monde. Parmi les divers moyens qui s'offrent au père de famille pour remplir à cet égard l'intention du Seigneur, un des plus simples et des plus efficaces est l'usage du culte domestique : usage religieusement observé par nos pères, et trop négligé par leurs enfants. Bien qu'il ne soit pas fait dans l'Ecriture une mention expresse du culte domestique, ce culte est implicitement ordonné par l'esprit d'une foule de passages, et nous ne saurions douter qu'il ne soit pour le père de famille chrétien un de ses premiers devoirs. Et quel devoir pourrions-nous imaginer dont l'observation fût plus douce, et plus faite pour toucher nos cœurs! S'il est un tableau sur lequel la pensée aime à se reposer, c'est sans doute celui d'une famille chrétienne, qui, avant de vaquer aux travaux de la journée, se rassemble autour de la Parole du Seigneur, pour implorer d'un même cœur ses bénédictions et lui rendre grâces de ses bienfaits. Auprès d'un père chéri et vénéré se réunissent la mère, les enfants, les serviteurs. Le père ouvre ce livre antique et toujours nouveau, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, où tant de générations successivement ont trouvé la paix du cœur et la vie éternelle. Après avoir imploré le secours de l'Esprit-Saint qui les a dictées, il lit quelques-unes de ces paroles de vie, et les fait suivre de réflexions simples, courtes, pratiques, qu'il s'efforce de mettre à la portée de ses diverses classes d'auditeurs. Tous écou-

tent avec recueillement et reçoivent instruction, selon leur âge et leurs besoins. Peut-être même un enfant de l'âge le plus tendre, sur les genoux de sa mère, accoutume déjà ses oreilles au son de la Parole divine, en attendant que son esprit puisse la comprendre et son cœur la recevoir. Puis les membres de la famille fléchissent le genou devant le Seigneur, et la prière achève de les disposer à passer le jour sous son regard. Ah ! sans doute un tel culte n'a pas été indifférent à l'Eternel ; sans doute il est monté jusqu'à son trône, et redescendra sur la famille chrétienne en rosée de bénédictions. Pères qui m'écoutez, et qui n'avez pas encore réalisé ce tableau dans votre maison, quelle excuse pourriez-vous alléguer pour négliger ce pieux devoir ? Ce n'est pas qu'il est trop difficile à remplir, car de tous vos devoirs c'est le plus facile et le plus doux. Ce n'est pas que vous manquez de temps à y consacrer, car nous ne vous demandons d'y consacrer que peu de temps, quelques moments chaque jour si vous ne pouvez trouver davantage ; et si vous savez bien trouver le temps de prendre vos repas en famille, et souvent de vous divertir en famille, ne trouverez-vous pas quelques moments pour prier en famille ? Mais quand la célébration du culte domestique serait aussi difficile qu'elle l'est peu, il suffit qu'elle soit un devoir pour que tout chef de famille chrétien soit tenu de s'y conformer. Si toutefois les considérations qui précèdent étaient impuissantes

pour vous déterminer, il nous en reste une à vous présenter qui peut-être saura mieux vous toucher : ce sont les fruits que porte dans une maison le culte domestique. Tous les devoirs réciproques des membres de la famille sont liés à ce culte, et en découlent comme de leur source. C'est dans les familles où le culte domestique est fidèlement et régulièrement observé, que les enfants sont le plus soumis, et que les parents sont le moins obligés d'avoir recours à ces moyens rigoureux, si pénibles pour leur cœur ; c'est là qu'on voit le plus de bonne harmonie entre les frères et les sœurs ; là que règne entre les maîtres et les serviteurs une douce fraternité qui, sans effacer la distinction des rangs, efface ce qu'elle a trop souvent d'amer et d'humiliant ; là que s'adoucissent le mieux ces mille petits frottements pénibles qui naissent toujours entre les personnes appelées à vivre habituellement ensemble. Il peut y avoir des exceptions, sans doute ; mais à parler en général, je ne crains pas de prononcer que vous avez à regretter dans votre famille ces heureuses dispositions si vous n'y avez pas établi de culte domestique, et que vous les y verrez paraître quand vous l'aurez établi. Si quelquefois le culte domestique semble ne pas porter ses fruits, ce n'est pas au culte même qu'il faut s'en prendre, mais à la manière dont on le célèbre : c'est qu'on n'y apporte pas le soin et le recueillement nécessaires ; c'est qu'on s'en acquitte par habitude,

par formalisme, sans en éprouver un véritable besoin; c'est qu'on ne fait qu'ouvrir un livre, remuer les lèvres, fléchir les genoux, sans offrir à Dieu un culte véritable. Il n'y a point de culte véritable sans vertus correspondantes; et le culte domestique doit nécessairement produire les vertus domestiques. « Le règne de Dieu, « nous dit saint Paul, » ne consiste pas en paroles, mais en efficace. »

Mais ce n'est pas assez, pour obéir à l'esprit de la prière de notre texte, de travailler à l'avancement du règne de Dieu dans nos familles. Il faut aller plus loin : il faut élargir le champ de notre activité religieuse, et c'est le salut du monde entier qu'il faut embrasser dans notre sollicitude et dans nos efforts. C'est le monde entier qui a besoin de l'évangile, et c'est au monde entier qu'il est destiné. La Parole de Dieu nous déclare qu'un temps viendra où « la terre entière sera couverte de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer l'est par ses eaux; » où « il n'y aura plus qu'un seul troupeau » sous la houlette d'un seul berger, Jésus-Christ, « le bon berger qui donne sa vie pour ses brebis. » Le moyen que Dieu veut employer pour amener ce bienheureux résultat, ce sont les efforts des chrétiens; et l'Ecriture ne nous laisse aucun doute sur le devoir qui nous est imposé de travailler à l'évangélisation du monde. « Allez par tout le monde, et prêchez l'évan-

gile à toute créature ; » tel est le dernier précepte que Jésus-Christ, prêt à s'élever dans le ciel, adressa aux disciples qu'il laissait sur la terre. Saint Paul nous fait sentir la nécessité de ce devoir, par un raisonnement à la fois simple et saisissant : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Mais comment invoqueront-ils celui auquel ils n'ont point cru ? et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point ouï parler ? et comment en entendront-ils parler, s'il n'y a quelqu'un qui le leur prêche ? et comment le prêchera-t-on s'il n'y en a qui soient envoyés ? suivant qu'il est écrit : combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent la bonne nouvelle [1] ! » Dans tous les temps, l'Église chrétienne a compris ce devoir et l'a pratiqué, en envoyant des missionnaires pour évangéliser les peuples païens. Mais jamais encore l'activité missionnaire ne s'était déployée sur une aussi grande échelle que de nos jours. Un mouvement général s'opère aujourd'hui dans l'Église, et partout on la voit s'ébranler pour une croisade nouvelle, croisade spirituelle et vraiment sainte, où les seuls ennemis sont la superstition et le péché, les seules armes la prédication de la vérité. De tous les points du monde chrétien, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse, aux Etats-Unis, une armée

[1] Rom. X.

de pacifiques soldats s'avancent de jour en jour à la conquête du monde païen. Ils ont écrit sur leur drapeau le seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Ils ont tout quitté dans ce monde, patrie, amis, parents, douceurs du foyer domestique; ils s'en vont braver des climats meurtriers, et la dent des bêtes féroces, et des hommes souvent plus féroces encore ceux qui meurent à la brèche sont remplacés par de nouveaux combattants; ils avancent, ils poursuivent leur œuvre sans relâche, animés tous d'un seul besoin et d'une même pensée, gagner des âmes à Jésus-Christ. Le monde païen ne reste pas indifférent à leur approche. La vieille Asie, enchaînée depuis tant de siècles dans les entraves d'une superstition immobile, secoue son sommeil de mort à la voix des prédicateurs de l'évangile. L'Africain stupide et abruti apprend avec bonheur qu'il a une âme immortelle, il reprend dans la création intelligente et libre la place qui lui appartient; et les enfants de la riante Amérique accueillent avec joie ces conquérants nouveaux, qui ne viennent plus les asservir, mais les sauver; qui ne leur demandent pas leurs trésors, mais leurs cœurs.

Telle est l'œuvre qui se fait aujourd'hui dans l'Église chrétienne pour l'extension du règne de Dieu. Telle est l'œuvre à laquelle vous devez tous prendre part, mes bien-aimés frères, s'il est vrai que la cha-

rité chrétienne fait battre vos cœurs, si vous attachez quelque sens à cette prière que vous adressez à Dieu chaque jour et que nous allons répéter ensemble dans peu d'instants : « que ton règne vienne! » Oui, nous en avons la confiance, vous prendrez part à cette œuvre excellente. Vous ne resterez pas en arrière de ce mouvement général et généreux, vous voudrez contribuer par vos dons, comme d'autres par leurs travaux et par leur vie, à l'évangélisation et au salut des païens. Vous n'aurez pas recours, pour vous épargner quelques sacrifices pécuniaires, à de misérables excuses, répétées par l'ignorance et inventées par la mauvaise foi.

Vous ne direz pas, comme on l'a fait, que le mal n'est pas si grand ni si pressant que d'exiger un pareil remède, et que les païens sont heureux dans leur naïve ignorance. Pour faire évanouir une pareille excuse, il nous suffirait de vous transporter un moment sur quelque point pris au hasard dans ce vaste champ du paganisme, où se déploie l'activité missionnaire. Arrêtons-nous, par exemple, à l'une des îles de la mer du Sud. Entendez-vous les cris de joie du cannibale de la Nouvelle-Zélande? en voulez-vous savoir la cause? Il a vaincu à la guerre et massacré son ennemi; il va se faire un trophée de sa tête, conservée avec un art ingénieux; quant à son corps, il le coupe en morceaux, et il envoie ces morceaux à ses amis pour en faire un festin de fête.

Voilà le mal auquel il s'agit de porter remède. Voulez-vous contempler une autre face de l'état moral des païens? Transportez-vous par la pensée dans les Grandes-Indes; venez assister à une fête religieuse des Indous. Là vous verrez des hommes qui se font écraser par centaines sous le char gigantesque d'une monstrueuse idole. Vous en verrez d'autres qui se font suspendre et balancer au-dessus de la foule par des crochets de métal enfoncés dans leur chair; d'autres qui se percent la langue avec des roseaux pointus; vous y verrez des enfants à qui leurs parents dénaturés arrachent les yeux, et qu'ils exposent ensuite, sanglants et mutilés, à l'ardeur d'un soleil des tropiques. Voilà le mal auquel il s'agit de porter remède. En voulez-vous connaître davantage encore? Venez avec nous sur les bords du Gange, le fleuve sacré des Indous. Que veut-on faire de ces pauvres malades qu'on y apporte de toutes parts? On veut abréger par d'affreux tourments le peu de moments qui leur restaient à vivre. Les uns sont précipités dans les ondes sacrées; les autres, étendus sur la rive, voient leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, les couvrir de la boue du fleuve, remplir de cette boue leurs yeux, leur bouche et leurs narines. Plus loin, c'est une mère qui a consacré son enfant au Gange avant qu'il soit né. Elle l'a laissé vivre jusqu'à deux ou trois ans : parvenu à cet âge, où les premiers développements d'une intelligence à son aurore

inspirent un si vif intérêt, elle le conduit sur les bords du fleuve; et tandis que l'enfant suit en riant sa mère dans l'eau pour se baigner, elle le précipite dans le courant. L'enfant se débat quelques instants contre le flot qui va l'engloutir; il tend ses petits bras vers sa mère; il s'imagine que la main qui l'a soigné, qui l'a porté, qui l'a caressé, qui l'a pressé sur le sein maternel, que cette main va s'étendre pour le sauver : pauvre petit insensé! il ne sait pas ce que peuvent la superstition et le fanatisme. Elle s'étend en effet vers lui, cette main connue et chérie, — la main d'une mère! — mais c'est pour le repousser dans le gouffre. Voilà le mal auquel il s'agit de porter remède. Voilà ce que produit cette ignorance qu'on représente quelquefois comme un état digne d'envie. Et qu'il serait facile de multiplier ces affreux tableaux! Mais c'en est assez, c'en est trop peut-être de pareilles horreurs : vous ne direz plus que ce n'est pas un mal pressant qui réclame votre sympathie et vos efforts, et qu'il ne vaut pas la peine de s'occuper des païens.

Vous ne direz pas non plus que le bien qu'on peut espérer des missions n'est pas en rapport avec les sacrifices qu'elles exigent, et que nos faibles efforts vont se perdre dans le paganisme comme une goutte d'eau dans la mer. Vous ne parlerez pas ainsi, vous qui connaissez le prix d'une âme devant Dieu. Vous savez qu'une seule âme est plus précieuse que le

monde entier, suivant la parole de Jésus-Christ. Quand tous les efforts et tous les sacrifices des chrétiens n'auraient pour effet que la conversion et le salut d'un seul païen, ce résultat ne serait pas trop payé. Mais, Dieu soit loué! il ne s'agit pas d'un seul païen ni de quelques païens : nous pourrions vous en montrer un grand nombre qui se convertissent à la voix des prédicateurs de l'évangile; déjà on les compterait par centaines et par milliers. Là c'est un Indou qui brise ses idoles, et qui devient missionnaire à son tour pour annoncer à ses frères l'évangile où lui-même a trouvé le salut. Ici ce sont deux des chefs les plus féroces de la Nouvelle-Zélande, qui s'étaient juré une haine mortelle, et qui, de tigres devenus agneaux par la puissance de la foi chrétienne, sont assis sur le même banc de l'école des missionnaires, séparés seulement par un instituteur qui leur lit l'évangile. Plus loin c'est un cannibale converti dont la jeune fille vient d'être massacrée à la guerre de la manière la plus cruelle, et qui, au lieu de la soif de vengeance qui caractérise le sauvage, ne trouve dans son cœur paternel et déchiré que des paroles empreintes de la plus évangélique résignation : « La seule raison pourquoi mon cœur est sombre, c'est que je ne sais pas d'une manière certaine si ma fille est allée au ciel ou dans le Reinga. Elle a entendu l'évangile de ses oreilles, mais je ne sais pas bien si elle l'a reçu dans son cœur. » — A

côté de ces résultats individuels et religieux, les missions peuvent citer aussi des résultats nationaux, politiques, scientifiques, qui ne sont pas plus précieux sans doute, mais qui frappent davantage l'imagination. Sous l'influence des missions, voyez la civilisation se répandant de proche en proche dans le vaste archipel de la mer du Sud : non pas cette civilisation intéressée, hostile, envahissante, qui apporte la corruption en même temps que les lumières, qui s'inquiète fort peu du bonheur des sauvages, et beaucoup de la fortune des colons; mais une civilisation paisible, pure, morale, qui cherche le bonheur des nations par la régénération des individus; voyez ces agglomérations de sauvages se constituant en sociétés civiles et politiques, formulant des codes de lois, établissant des écoles et jouissant des bienfaits de l'imprimerie. Voyez dans l'Indostan le triste préjugé des castes ébranlé par l'esprit de fraternité chrétienne, et tout le système de l'idolâtrie brahminique, sapé de toutes parts, qui chancelle sur ses antiques fondements. Voyez, dans les Antilles, les esclaves noirs affranchis par l'évangile avant de l'être par la société et préparés par la liberté morale, bien mieux que par les théories des économistes, à recevoir sans danger la liberté civile. Voyez les sciences naturelles et la géographie s'enrichissant dans le sud de l'Afrique de découvertes nouvelles, et une société scientifique de la capitale rendant hommage sous ce rap-

port aux travaux de nos missionnaires. Qui osera dire que ce sont là des résultats frivoles et insignifiants, qu'ils ne justifient pas en faveur des missions les efforts et les sacrifices?

Vous ne direz pas enfin que nous nous devons avant tout à ceux qui nous tiennent de plus près; que c'est folie d'aller porter l'évangile au-delà des mers quand il y a des gens à notre porte qui ne l'ont pas reçu dans leur cœur; et que lorsqu'il ne restera plus de bien spirituel à faire autour de nous, il sera temps alors de nous occuper des païens. Nous pourrions répondre à cela que toutes les objections de ce genre s'évanouissent devant un devoir clairement prescrit dans la Parole de Dieu : du moment que la bible nous ordonne de travailler à l'évangélisation des païens, nous sommes tenus de nous occuper de cette œuvre, sans négliger pour cela ceux qui sont autour de nous. Mais nous pouvons en appeler à un argument qui sera plus décisif à vos yeux, l'expérience. L'expérience est là pour attester que l'évangélisation des païens et celle des hommes qui n'ont de chrétien que le nom, bien loin d'être deux œuvres incompatibles, marchent presque toujours ensemble. Elle prouve que ceux qui s'occupent de l'œuvre des missions parmi les païens, sont aussi les plus zélés pour travailler au salut de ceux qui les entourent; et que ceux au contraire qui refusent de s'occuper des peuples éloignés, ne s'inquiètent guère non plus des

âmes qui périssent tout près d'eux. Les mêmes hommes qui ont créé les sociétés de missions et qui les soutiennent, ont aussi fondé les sociétés bibliques, évangéliques, et toutes celles qui, sous un nom ou sous un autre, s'occupent à répandre dans nos contrées une connaissance vivante de Jésus-Christ. C'est que le zèle chrétien, mes chers frères, quand il se trouve dans un cœur, a besoin de s'épancher de toutes les manières et dans tous les sens, indistinctement au près comme au loin; c'est qu'il embrasse le monde entier dans sa sollicitude et dans ses efforts. C'est que la charité chrétienne s'enrichit de ses propres libéralités; que plus elle agit et plus elle donne, plus elle a besoin de donner et d'agir, et plus aussi elle est ingénieuse à en trouver les moyens; c'est que l'or et l'argent sont à l'Eternel, et qu'il multiplie les ressources de ses enfants à proportion qu'ils en font un plus fidèle usage.

Loin de nous donc, mes bien-aimés frères, ces frivoles prétextes pour nous dispenser du plus saint des devoirs, dirai-je? ou du plus glorieux des priviléges, du privilége de travailler avec le Seigneur à l'avancement de son règne. Estimons-nous trop heureux de pouvoir contribuer pour notre part à l'accomplissement de ses vues de miséricorde, à l'évangélisation du monde et au salut de nos frères. Ce n'est pas seulement la charité qui nous presse de travailler à cette œuvre excellente : c'est la reconnaissance

que nous devons au missions, c'est aussi notre propre intérêt.

J'ai dit la reconnaissance; car c'est à l'œuvre des missions que nous devons les plus précieux des biens dont nous jouissons. N'oublions pas, mes chers frères, que nous aussi nous étions originairement des païens; n'oublions pas que la religion de nos ancêtres était un sombre et idolâtre fanatisme; rappelons-nous les sacrifices humains des druides, et ce culte horrible et mystérieux qu'ils célébraient dans les profondeurs des forêts. Tel serait encore aujourd'hui notre culte, si les chrétiens des anciens âges, prenant pitié de l'état de nos contrées, n'y eussent envoyé des missionnaires. Et certes, ils avaient pour s'en dispenser les mêmes motifs à faire valoir que nous prétendrions alléguer aujourd'hui : les difficultés de tout genre que rencontre l'évangélisation des païens étaient bien plus grandes alors qu'elles ne le sont de nos jours; mais ils ne calculèrent ni la dépense ni la fatigue ni le danger, quand il s'agissait de sauver des âmes : un Irénée, un Colomban, un Gallus, enflammés du zèle de la charité, soutenus par les efforts et les prières de l'Église, se dévouèrent à l'évangélisation de l'Occident; et, grâces à leur généreux dévoûment, nous sommes réunis aujourd'hui, non plus dans les ténèbres de la forêt mystérieuse, mais à la clarté du soleil, sous la voûte d'un temple chrétien; non plus pour rendre un culte

imaginaire à d'impures idoles, mais en l'honneur du Dieu vivant et vrai; non plus pour célébrer des rites absurdes et barbares, mais pour adorer en esprit et en vérité. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons, tout ce que nous espérons comme chrétiens, c'est aux missions que nous en sommes redevables. Mes frères, sachons reconnaître un si grand bienfait : rendons à l'église le bien que nous en avons reçu, en contribuant à notre tour à augmenter le nombre de ses enfants; travaillons, chacun selon son pouvoir, à l'évangélisation des païens.

Il y va d'ailleurs, comme je l'ai dit, de notre intérêt. Envoyer l'évangile aux païens, c'est faire de notre superflu cet usage prudent que nous recommande le Sauveur lorsqu'il dit : « Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Le bien que nous faisons à nos frères retombe sur notre tête, les trésors que nous leur donnons nous enrichissent nous-mêmes, et dans la vie présente et dans celle qui est à venir. Dans la vie présente, parce que Dieu nous bénit davantage à proportion que nous sommes plus dévoués et plus fidèles. Dans la vie à venir, parce que les premières places du royaume de Dieu dans le ciel sont réservées pour ceux qui auront contribué à l'avancement de son règne sur la terre. « Alors, » nous dit un prophète, « les justes

brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui en auront amené d'autres à la justice brilleront comme les étoiles [1], » qui se détachent en éclat sur le firmament lui-même. Heureux donc ceux qui travaillent, soit par leurs efforts personnels, soit par leurs dons et leurs prières, à la conversion des peuples païens! Le fruit de leur charité pourra bien rester ignoré dans ce monde, mais au dernier jour, quand il sera rendu à chacun selon son œuvre, quand Dieu « mettra en évidence les choses cachées dans les ténèbres, » alors les âmes sauvées par leur moyen deviendront leur couronne de félicité et de gloire. Puissions-nous tous, mes bien-aimés frères, trouver en ce jour-là quelques-uns de ces amis dont parle Jésus-Christ, pour nous introduire dans les tabernacles éternels! Amen.

Janvier 1839.

[1] Dan. XII.

LA CANANÉENNE.

Alors Jésus, partant de là, se retira vers les quartiers de Tyr et de Sidon. Et une femme cananéenne, qui venait de ces quartiers là, s'écria et lui dit : Seigneur, fils de David, aie pitié de moi ! ma fille est misérablement tourmentée par un démon. Mais il ne lui répondit rien. Sur quoi ses disciples s'étant approchés le prièrent disant : renvoie cette femme, car elle crie après nous. Et il répondit : je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Et elle vint et se prosterna disant : Seigneur, assiste-moi ! Il lui répondit : il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. Mais elle dit : cela est vrai, Seigneur ; cependant les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus répondant, lui dit : ô femme ! ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le désires. Et à cette heure même sa fille fut guérie.

(MATT. XV. 21-28).

Quel est le secret de ce courage si humble et tout à la fois si indomptable que nous admirons tous dans la Cananéenne ? Quel est le principe qui donne une force d'âme si étonnante à une faible femme ; qui

la rend capable de soutenir jusqu'au bout cette lutte morale si poignante, et lui fait enfin remporter une victoire d'autant plus chèrement payée qu'elle devait être plus belle? Ce principe, mes frères, c'est celui qui inspira toutes les grandes actions qui nous sont racontées dans la bible. C'est le même principe divin qui fortifiait Abraham, lorsqu'il leva le couteau sur un fils unique et bien-aimé; qui soutenait Moïse, lorsqu'il quitta les trésors de Pharaon pour aller, seul contre une nation, venger et délivrer ses frères; qui inspirait Josué, Gédéon, Débora, Jephté, David, lorsqu'ils guidaient au combat et à la victoire les troupes rangées d'Israël; qui animait Elie, Elisée, Jérémie et tous les prophètes, lorsqu'au milieu des persécutions et en présence du martyre ils dénonçaient à leurs infidèles compatriotes les jugements inévitables du Dieu fort. C'est le même principe qui, sous la nouvelle alliance, transforma les timides pêcheurs de Galilée en prédicateurs intrépides d'une religion nouvelle et proscrite; qui ouvrit le ciel aux regards d'Etienne mourant et le fit triompher à genoux des furieux qui le lapidaient; qui soutint à travers les fatigues et les épreuves de tous les genres le zèle indomptable de saint Paul; qui plus tard fit surgir cette armée de généreux confesseurs de Jésus-Christ, dont le sang coula comme de l'eau sous la dent des bêtes féroces et sous le fer des bourreaux. Ce principe divin, tout-puissant, auquel revient la

gloire de tout ce qui s'est fait de noble et de grand dans le royaume des cieux, vous l'avez déjà nommé dans votre pensée : c'est la foi. C'est la foi qui est l'âme du récit que nous venons de vous lire; c'est la foi qui amène la Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ; c'est la foi qui lui donne la force de subir l'épreuve à laquelle Jésus-Christ la soumet, qui lui fait renverser tous les obstacles, qui la rend, à l'exemple de Jacob, victorieuse en combattant contre Dieu.

Chacun des détails de sa touchante histoire met en saillie chez elle ce trait distinctif qui résume son caractère tout entier, la foi; et c'est à cet égard que Jésus lui-même lui rend témoignage en lui disant : « ô femme, ta foi est grande! »

Cette femme était grecque, nous dit un évangéliste, c'est-à-dire païenne. Elle vivait par conséquent en dehors des lumières et des priviléges réservés au peuple de Dieu; elle n'avait pas les moyens de grâce destinés à conduire les Juifs à l'évangile; elle n'avait pas comme eux ces livres sacrés qui annonçaient d'une manière si précise et si détaillée la venue du Sauveur; Christ n'était pour elle que Jésus de Nazareth, un homme pauvre, obscur, sorti du milieu d'un peuple faible et méprisé, un homme que ses compatriotes eux-mêmes repoussaient et méconnaissaient. Elle ne vivait pas dans la même contrée que

soulever pour elle les voiles dont s'entourait encore le fils de Dieu.

Guidée par cette lumière infaillible, à la nouvelle que Jésus s'est approché de la contrée qu'elle habite, elle sent son cœur tressaillir d'espérance et de bonheur. Elle se lève, elle quitte le chevet où son enfant se débat sous l'étreinte d'une maladie mystérieuse et cruelle, elle va chercher le Sauveur, elle parvient à le découvrir dans la retraite « où il voulait demeurer caché, » comme nous l'apprend saint Marc; elle se jette à ses pieds, et tremblante, angoissée, mais confiante en la puissance de celui qu'elle implore, elle lui crie : « Seigneur, aie pitié de moi! ma fille est misérablement tourmentée par un démon. »

Mais son cri d'angoisse reste sans réponse. Ce Jésus, que jamais les malheureux n'implorèrent en vain, n'a pas une parole pour cette mère en larmes prosternée à ses pieds. Silence étrange, incompréhensible, qui dut jeter le trouble dans l'âme de la Cananéenne et bouleverser toutes les idées qu'elle s'était faites du Sauveur. « Il ne me répond pas!..... et pourtant il a bien répondu à tous les autres! Il a répondu au paralytique; il a répondu à l'aveugle; il a répondu au lépreux; il a répondu au chef de la synagogue pour lui rendre sa fille, et au centenier de Capernaüm pour lui rendre son esclave ; non content de soulager les besoins de ceux qui l'invo-

quent, il est allé au-devant de ceux qui ne le cherchaient pas; il a donné des pains à des milliers d'hommes privés d'aliments, et de l'eau vive à une Samaritaine qui ne lui demandait rien; il a dit : venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai; tous ceux qui sont venus à lui, tous ont été accueillis, consolés, guéris, comblés de ses grâces; il n'y a qu'une seule exception, et cette exception est pour moi, pour une mère, une mère qui ne l'implore pas pour elle-même, qui lui demande en pleurant la guérison de son enfant. Pourquoi cette exception cruelle et arbitraire? où donc est cette compassion qu'on m'avait dit être infinie? » Telles étaient les pensées douloureuses qui dûrent se presser dans le cœur de la Cananéenne, et qui l'auraient rebutée si quelque chose eût pu la rebuter.

Mais non, elle ne se laissera pas rebuter, car la foi la soutient. En vain les apôtres, fatigués de ces supplications inutiles, interprétant le silence de leur maître comme un refus, le pressent de les délivrer de cette païenne qui les importune : « renvoie cette femme, car elle crie après nous; » animée d'une force divine et toute-puissante, elle ne se laisse vaincre, ni par les paroles dures des disciples, ni par le silence du maître plus dur encore; elle le contraindra bien, à force de prières et de foi, de rompre ce cruel silence; elle sait qu'il peut lui accorder sa demande, qu'une parole de cette bouche divine sera

la guérison de sa fille, et cette parole à tout prix elle l'obtiendra; et, sans faire attention aux clameurs des apôtres, elle poursuit Jésus de sa prière : « Seigneur, aie pitié de moi ! »

Enfin le Sauveur paraît se laisser fléchir : sa bouche s'ouvre, il va parler. Mais ses paroles, au lieu de répondre à l'angoisse de la pauvre mère, ne feront qu'ajouter à l'amertume de sa douleur. Jésus parle, mais sa parole est plus cruelle encore, plus incompréhensible que son silence; il parle, mais sa parole est un refus. « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Le peuple privilégié de Dieu a seul droit à mes faveurs; c'est pour les Juifs seuls que je suis venu. Quant à vous, païens, vous vivez en dehors de l'alliance et des bienfaits divins; déployer en votre faveur ma puissance miraculeuse serait sortir de ma mission. » Mes frères, mettons-nous à la place de la Cananéenne. Nous qui savons d'avance la conclusion de ce récit, nous avons le secret de la conduite mystérieuse du Sauveur : nous voyons bien que son refus n'était qu'apparent, momentané; qu'en ayant l'air un moment de partager les vues étroites du judaïsme, il voulait d'un côté faire comprendre à ses disciples combien ces idées étaient fausses et injustes, de l'autre éprouver la foi de la Cananéenne pour la couronner ensuite avec plus d'éclat; mais elle, qui n'avait pas comme nous le mot de l'énigme,

elle qui ne voit que sa fille mourante, et près d'elle un être qui d'un mot peut la guérir, et qui refuse de prononcer ce mot sauveur, qui le refuse par le seul motif qu'elle est païenne et non pas juive, — dans quel trouble ce refus ne dut-il pas jeter son esprit, de quelle angoisse ne dut-il pas torturer son cœur! « Il partage donc les préjugés cruels de ses concitoyens, ce Jésus qu'on lui avait dépeint comme animé d'une charité sans bornes, condescendant à toutes les misères, soulageant indistinctement tous ceux qui s'adressent à lui! Jésus de Nazareth n'est donc qu'un Juif comme les autres, sa compassion ne sait pas franchir les limites de la Palestine, et une mère peut le solliciter inutilement pour sa fille tourmentée d'un démon! »

Mais non, ce ne sera pas inutilement, ou la foi serait un vain mot. Non, la Cananéenne ne cèdera pas devant un premier refus. Elle n'accepte pas ce refus, elle ne veut pas y croire. Elle croit tout plutôt que d'admettre que Jésus puisse ne pas l'exaucer. Comme elle a su triompher de son silence, elle saura triompher de son refus. Elle ne comprend pas les motifs secrets de sa conduite; elle n'essaie pas de les pénétrer; mais elle se souvient des promesses qu'il a faites à la prière, et ces promesses lui suffisent. Elle se souvient qu'il a dit : « demandez, et vous recevrez. » Et encore : « tout ce que vous demanderez en priant, si vous croyez, vous l'obtiendrez. » Elle

sait que pas une de ses paroles ne peut tomber à terre sans s'accomplir, et elle oppose sa promesse à son refus. Elle croit, elle prie, donc elle obtiendra la guérison de son enfant. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'elle ne soit pas exaucée. Elle le poursuit encore, elle s'attache à ses pieds, elle les arrose de larmes plus abondantes, et d'une voix plus instante et plus angoissée elle répète sa demande : « Seigneur, assiste-moi ! »

Le Sauveur paraît une seconde fois se laisser fléchir : elle obtient une nouvelle réponse. Cette réponse, la voici : « Il n'est pas juste d'ôter le pain aux enfants pour le jeter aux petits chiens. » Ici Jésus ne la repousse plus seulement, il l'humilie ; et la dureté du refus est relevée par l'amertume du mépris. Il lui applique un de ces proverbes insultants que les Juifs employaient en parlant des peuples étrangers. Il lui montre les Israélites, heureux enfants du père de famille, assis à la table des bienfaits du Seigneur, et la compare elle et son enfant à de vils animaux, indignes de partager le pain de leurs maîtres. Ici l'épreuve était à son comble, et nos réflexions ne pourraient rien ajouter à l'impression du simple récit. Nous-mêmes qui avons le secret de la conduite du Sauveur, nous avons peine à nous représenter qu'une telle parole soit réellement sortie, même pour un moment, de sa bouche divine. Ici aussi brilla dans

tout son éclat la foi de la Cananéenne. Elle ne songe pas même à réclamer contre la dureté de cette insulte; elle n'essaie pas d'en contester la justice; elle ne se demande pas si les païens malheureux et ignorants ne valent pas autant devant Dieu que les juifs ingrats et orgueilleux; elle consent à tout pourvu que sa prière soit exaucée; elle boit jusqu'à la lie la coupe amère qui lui est tendue, elle s'applique sans réserve ces paroles injurieuses, et, avec une présence d'esprit sublime, elle se fait de cette injure même une arme contre le Sauveur pour le contraindre à l'exaucer. « Oui, Seigneur, cela est vrai : je ne suis devant toi qu'une misérable pécheresse, indigne des faveurs dont jouissent d'autres plus heureux. Aussi n'est-ce pas la participation à ces faveurs que je réclame de toi. Je ne demande pas de m'asseoir à la table de mes maîtres; mais, sans les priver de rien, quelques parcelles de tes bienfaits peuvent rejaillir jusqu'à moi. Cette table est assez richement servie pour que les restes des enfants suffisent à nourrir les petits chiens. Les enfants laissent du moins tomber à terre quelques miettes dédaignées : c'est une de ces miettes que je demande; Seigneur, une seule miette de ton festin, et ma fille est sauvée! »

Qui de nous, mes chers frères, ne voudrait être en ce moment à la place de la Cananéenne? Comme elle apparaît noble et grande, cette pauvre païenne, dans la profondeur de son humiliation! La Cana-

néenne! à ce mot seul il n'est pas une femme chrétienne qui ne sente son cœur tressaillir de sympathie et d'admiration, pas une qui ne s'estimât heureuse de changer de sort avec cette païenne obscure, dont l'histoire n'a pas même conservé le nom. Obscure? ai-je dit — mais je me trompe, elle brille au contraire d'un éclat divin : elle nous apparaît ceinte d'une couronne de gloire; et cette couronne, que Jésus lui-même pose sur son front, fait pâlir toutes celles des héros du monde. Si les livres des hommes redisent avec enthousiasme la valeur d'un Alexandre, la persévérance d'un Caton, la grandeur d'âme d'un Régulus, le livre de Dieu a célébré le courage, la grandeur d'âme et la persévérance de la Cananéenne; chez tous les peuples du monde où sera porté l'évangile, ira aussi l'histoire de la Cananéenne; et tous les plus brillants panégyriques ensemble ne pèsent pas autant que cet éloge simple et sublime : « O femme, ta foi est grande! » car c'est de la bouche de Jésus que cet éloge est sorti.

« Qu'il te soit fait comme tu le désires, » ajoute-t-il.

Cette foi indomptable a triomphé enfin de sa dureté empruntée : il n'a plus rien à refuser à celle qui l'implore; il ne lui montre plus qu'un visage souriant, tout empreint de cette bienveillance et de cette charité qui n'ont pas cessé de l'animer, mais qu'il avait voilées pour un temps dans des vues sages et bonnes. « Et à cette heure même sa fille fut guérie. »

Essayez de vous représenter, mères chrétiennes, quels durent être les transports de la Cananéenne à l'ouïe de ces douces paroles. Quel passage subit de l'humiliation au triomphe, et de l'angoisse la plus amère à une joie que rien ne peut exprimer ! Comme elle dut adorer cette conduite du Sauveur, qui naguère lui paraissait si étrange et si cruelle ! Comme elle dut se relever heureuse et triomphante, courir presser dans ses bras l'enfant qui lui est donnée une seconde fois, et consacrer désormais sa vie au service de son bienfaiteur !

Mes frères, il ne suffit pas d'admirer la Cananéenne : il faut aussi l'imiter. Nous avons tous besoin de ce principe divin qui l'animait et qui lui fit remporter la victoire : nous avons tous besoin de la foi. La voie chrétienne n'est pas toujours un chemin uni et facile : elle a ses difficultés et ses épreuves, qui exigent des efforts pénibles, soutenus, persévérants, j'ai presque dit obstinés. « Le royaume des cieux se prend de force, nous dit Jésus-Christ, et ce sont les violents qui l'emportent. » La foi peut seule nous rendre capables de pareils efforts. Sans elle nous aurions bientôt succombé dans cette lutte dont le prix est la vie éternelle.

Vous cherchez, mon bien-aimé frère, la vérité, la vérité religieuse. Vous voulez résoudre la seule ques-

tion nécessaire : vous voulez savoir ce qui en est à l'égard de Dieu, de votre âme, du salut. Vous avez reconnu que la raison de l'homme est impuissante pour vous faire arriver à cette vérité, et vous croyez qu'elle se trouve dans la bible. Vous avez senti la force des preuves sur lesquelles repose l'inspiration de la bible, vous croyez qu'elle est véritablement un livre de Dieu. Vous prenez la bible dans cette pensée, vous la lisez, vous l'étudiez avec un désir sincère d'y découvrir la vérité. Mais peut-être trouverez-vous cette tâche moins facile que vous n'aviez pensé. Peut-être ce Jésus qui est le centre de la bible et qui est lui-même la vérité ne répondra pas dès l'entrée à vos investigations et à vos efforts. Peut-être il gardera quelque temps avec vous, comme avec la Cananéenne, un silence pénible et décourageant. Peut-être aussi la bible vous parlera d'abord un langage qui semblerait fait pour vous éloigner plutôt que pour vous attirer. Vous y trouverez des enseignements que vous ne saurez pas concilier avec les exigences de la raison, des contradictions apparentes, des récits qui vous étonneront, en un mot bien des choses que vous ne pourrez pas comprendre, et qui ne vous sembleront pas dignes de l'inspiration. C'est ainsi que le langage de Jésus fut d'abord incompréhensible pour la Cananéenne, et que ses premières paroles furent directement opposées à ce qu'elle devait naturellement attendre du Sauveur. En présence de ces difficultés

que ferez-vous ? cèderez-vous sans lutte et sans efforts, et découragé dès l'entrée prononcerez-vous, sans pousser plus loin l'examen, que la bible ne peut être la Parole de Dieu ? Si la Cananéenne eût agi de cette manière, elle n'aurait jamais obtenu la guérison de sa fille. Mais que fit-elle ? à tous les traits du découragement elle opposa le bouclier impénétrable de la foi ; elle s'attacha non à ce qu'il y avait d'obscur dans la conduite et les paroles du Sauveur, mais à ce qu'il y avait de clair et de certain ; elle se rappela ses tendres invitations à tous les malheureux, les promesses infaillibles qu'il avait faites à la prière ; elle se dit : il n'est pas possible qu'on implore en vain la charité de Jésus-Christ, — et dans cette pensée elle persévéra : elle ajouta les efforts aux efforts, les prières aux prières, et à la fin elle fut exaucée. Imitez son exemple : à toutes les difficultés de la bible opposez la foi, une foi décidée et inébranlable. Attachez-vous, non à ce qu'il y a d'obscur dans les enseignements de la bible, mais à ce qu'il y a de clair et de certain ; rappelez-vous tant de passages supérieurs à tout ce qui sortit jamais d'une plume d'homme, tant de prophéties claires, détaillées, dont l'accomplissement ne peut être contesté de bonne foi ; tant de témoignages que la bible rend elle-même à sa divinité, et tous ceux qu'elle tire du dehors. Dites-vous qu'il n'est pas possible qu'un tel livre ne soit pas la Parole de Dieu, et qu'il n'est pas possible que la Parole de Dieu ren-

ferme autre chose que des choses bonnes et vraies. Dans cette pensée, persévérez : ajoutez lecture à lecture, étude à étude, et tôt ou tard le succès couronnera vos efforts. La vérité contenue dans la bible vous apparaîtra enfin dans tout son éclat. Tel passage que vous aviez relu cent fois sans le comprendre, s'illuminera tout-à-coup d'une clarté divine. Vous reconnaîtrez que les contradictions n'étaient qu'apparentes, que ce qui vous paraissait opposé à la raison est seulement au-dessus de la raison, et dans ces mystères mêmes qui vous repoussaient vous trouverez des témoignages de divinité. Toutes les difficultés, toutes les obscurités disparaîtront noyées dans le mystère de la rédemption, abîme d'amour où les anges voudraient regarder jusqu'au fond et ils ne le peuvent pas, histoire inouïe d'un Dieu se sacrifiant pour sa créature. La grande figure de Jésus-Christ se détachera pleine de vie et d'éclat de ces pages longtemps mortes pour vous, et comme la Cananéenne vous entendrez de sa bouche souriante enfin tomber ces douces paroles : « qu'il te soit fait selon ta foi ! »

Si dans les paroles de Dieu nous trouvons des difficultés qui éprouvent notre foi, nous en trouvons aussi dans ses dispensations à notre égard. Souvent, ces dispensations sont d'une telle nature qu'elles nous voilent pour un temps l'amour de Dieu, et que nous ne savons pas y reconnaître la main d'un père.

En général, ce n'est pas dans le moment même où l'épreuve pèse sur nous que nous pouvons en apercevoir l'utilité, ni en recueillir le fruit. Quand Job se vit précipité tout-à-coup d'une prospérité inouïe dans la misère la plus profonde, quand il eut été privé en deux jours de ses richesses, de ses enfants, de la santé et du repos, il ne sut pas voir derrière toutes ces souffrances l'amour et la direction d'un Dieu de bonté : il maudit le jour de sa naissance et murmura contre la volonté divine. Tel est aussi à notre égard l'effet premier et naturel des épreuves. Quand nous avons à lutter contre les angoisses du froid et de la faim, quand la maladie vient arrêter notre activité et nous étendre sur un lit de douleur, quand nous pleurons un être dont la vie semblait nécessaire à la nôtre, nous ne sentons pas l'utilité de ces dispensations ; comme la Cananéenne, nous ne comprenons pas ce langage cruel de l'affliction que Jésus a cru devoir employer à notre égard ; il nous semble qu'il nous aimerait davantage s'il ne nous laissait pas souffrir. Peut-être même, en voyant les évènements de ce monde suivre une marche souvent si opposée à nos plus ardents désirs, nous sommes tentés d'oublier que Dieu les gouverne, et de les attribuer aux combinaisons aveugles du hasard. Ici encore la seule chose qui puisse nous sauver, c'est ce qui a sauvé la Cananéenne : la foi. Il ne nous est pas donné de comprendre, mais du moins nous pouvons croire.

Persévérons dans la foi au sein des épreuves les plus obscures, les plus mystérieuses. A ces dispensations douloureuses que nous ne pouvons pas pénétrer, opposons les déclarations claires et positives de la Parole de Dieu. Rappelons-nous ces douces paroles : « Le Seigneur éprouve celui qu'il aime. Ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les enfants des hommes. De telle compassion dont un père est ému envers ses enfants, de telle compassion l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. » Disons-nous qu'il n'est pas possible que celui qui nous a donné de telles paroles, que celui qui nous a donné Jésus-Christ, que le Dieu des psaumes et de l'évangile nous afflige autrement que par amour. Rappelons-nous surtout cette précieuse déclaration : « Nous savons que toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. » Armés de cette parole et triomphants par elle, allons en paix au-devant des épreuves. Osons saisir enfin et nous approprier sans réserve cette magnifique promesse; disons-nous une fois pour toutes : « quoi qu'il puisse m'arriver, quelques malheurs qui puissent fondre sur moi, quelque obscurité qui puisse environner pour moi les desseins du Seigneur, je sais une chose, et cela me suffit : c'est que « toutes choses, » sans exception, dans le ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, s'arrangeront infailliblement pour mon plus grand bonheur. Présentement, je ne comprends

pas l'amour du Seigneur dans ses dispensations à mon égard; mais un jour viendra où cet amour me sera pleinement révélé; où j'éprouverai pleinement la vérité de cette parole : « Heureux ceux qui pleurent! » Oui, chrétien affligé mais bienheureux, un jour viendra, par-delà cette vie fugitive et agitée, où commenceront pour toi « les temps de rafraîchissement par la présence du Seigneur, » où ce Sauveur que tu connais sans l'avoir vu t'apparaîtra, non plus comme à présent entouré d'obscurité et d'épreuves, mais dans l'éclat de la gloire éternelle; il t'ouvrira cette maison de son père où il est allé préparer des places à ceux qui l'aiment, et il te dira : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur; tu as semé avec larmes, viens moissonner avec chants de triomphe; qu'il te soit fait selon ta foi! »

Mais c'est principalement dans la prière que nous avons besoin de cette foi qui soutenait la Cananéenne et qui la fit triompher. On dit souvent que la prière est tout ce qu'il y a de plus doux et de plus naturel au chrétien, qu'elle est comme la respiration de son âme; et dans bien des cas cela est vrai. Mais la prière a aussi un autre aspect, un aspect sévère et éprouvant. Elle devient quelquefois un travail, une lutte avec le Seigneur, lutte où nous ne pouvons triompher que par des efforts soutenus et pénibles. Telle fut la prière de la Cananéenne. C'est cette

prière laborieuse et violente qui nous est figurée dans la lutte mystérieuse de Jacob. L'Ecriture nous apprend que lorsqu'il retournait auprès de son frère pour se réconcilier avec lui, un être divin, revêtu de la forme humaine, l'aborda tout-à-coup pendant la nuit, et entra en lutte avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Enfin cet homme, « voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui dit : laisse-moi, car l'aube du jour est levée. Mais Jacob lui répondit : je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. Et cet homme, prenant la parole, lui dit encore : tu ne seras plus appelé Jacob, mais Israël ; car tu as été le plus fort en luttant contre Dieu. » Sans entrer ici dans l'explication de ce récit mystérieux, nous y trouvons une image sensible de la puissance de la prière. C'est la même idée que le Seigneur nous enseigne dans la parabole du juge inique. Cette femme qui obtient à force d'importunités la justice que le juge lui avait longtemps refusée, c'est le fidèle que le Seigneur semble d'abord ne pas exaucer, et qui obtient enfin ce qu'il désire en persévérant dans la prière. Dieu ne juge pas toujours à propos de nous exaucer immédiatement. Souvent, au contraire, il en use avec nous comme le Sauveur avec la Cananéenne ; et pour exercer notre foi, d'abord il ne nous répond pas. Il y a des moments où Dieu cache sa face, où un voile épais semble tendu entre lui et nous : nous ne sentons pas sa présence, nous ne pouvons péné-

trer jusqu'à lui, notre prière retourne dans notre sein sans nous apporter la consolation et la paix. « Tu t'es couvert d'une nuée, disait Jérémie à l'Eternel, afin que la requête ne passât point. » Chrétien, mon cher frère, qui pourriez-vous trouver dans un de ces moments-là, rappelez-vous l'histoire de la Cananéenne et faites comme elle : comme elle, repoussez le découragement qui est prêt à s'emparer de vous; comme elle, persévérez à crier au Seigneur pour le contraindre à vous répondre; comme elle espérez, espérez, espérez encore, priez, priez, priez toujours. Peut-être, comme la Cananéenne, aurez-vous encore de nouvelles épreuves à subir avant de voir votre prière exaucée. Peut-être le Seigneur semblera-t-il d'abord vous répondre en sens contraire de ce que vous lui demandiez et de ce que vous savez être sa volonté. Vous lui demandiez la sanctification, la force de résister aux tentations, le dévouement à son service, la soumission dans les épreuves, — et vous sentez tous les péchés contraires à ces dispositions se raviver dans votre cœur, les tentations se renforcent en vous et autour de vous, l'ennemi des âmes multiplie ses attaques contre la vôtre, et il semble que vous soyez livré sans défense à sa fureur. C'est alors surtout que vous êtes tenté d'abandonner le service d'un Dieu qui semble vous abandonner, et de renoncer à une lutte qui semble inutile. Mais non, mon frère, vous n'y renoncerez pas : ici encore vous vous

rappellerez l'histoire de la Cananéenne, et vous ferez comme elle. Comme elle, vous vous direz qu'il n'est pas possible que Dieu rejette votre prière jusqu'à la fin, qu'il n'accomplisse pas les promesses qu'il a faites lui-même. Comme elle, vous espérerez encore, fût-ce contre espérance; vous prierez toujours, fût-ce avec des larmes d'angoisse. Comme elle aussi, vous finirez par triompher, et la victoire sera d'autant plus belle que vous l'aurez plus chèrement payée. Alors vous sentirez que la prière est véritablement une puissance, qu'elle fait descendre Dieu du ciel sur la terre. Vous le verrez enfin venir à vous, souriant et plein d'amour, et dans votre cœur consolé une voix secrète dira : « Qu'il te soit fait selon ta foi! »

Oui, mes bien-aimés frères, la foi, toujours la foi! voilà le secret de notre force et le résumé de la vie chrétienne. « Toutes choses sont possibles à celui qui croit, » a dit le Sauveur. Croyons, et il ne nous manquera rien. Croyons, et nous trouverons la vérité. Croyons, et nous triompherons des épreuves. Croyons, et nos prières seront exaucées. Croyons, et nous aurons la vie éternelle! Amen.

Février 1839.

LE CARACTÈRE DE DIEU.

Père juste.
(Jean. XVII. 23.)

C'est pour nous un besoin naturel d'apprendre à connaître le caractère des personnes que nous rencontrons dans la vie. S'il s'agit d'une personne avec laquelle nous sommes appelés à soutenir des relations habituelles, il y va de notre intérêt de bien connaître son caractère. Plus ces relations doivent être intimes et durables, plus nous tenons à ne pas rester dans l'ignorance à cet égard. Si enfin cette personne, par sa position, peut exercer sur notre sort une influence décisive, alors la connaissance de son caractère devient pour nous d'une importance extrême. A tous ces titres divers, de quelle importance ne sera-t-il point pour nous d'apprendre à connaître le caractère de Dieu! Dieu, que nous rencontrons sans cesse, à cha-

votre compassion pour vous-mêmes : car, si les nations païennes donnent dans un excès fatal, les peuples civilisés tombent dans un autre extrême, peut-être plus dangereux encore. Chez eux cette voix de la conscience, si impérieuse et si poignante, qui demandait du sang et une expiation, s'est peu à peu endormie dans les douceurs de la vie civilisée : ils ont perdu de vue la justice de Dieu, et ne croient plus qu'à sa bonté. En s'attachant exclusivement à cette bonté, ils ont changé la nature de cette perfection, ils en ont fait au lieu d'une perfection une faiblesse : ce n'est plus de la bonté seulement, c'est une molle indulgence, c'est une accommodation au péché. A leurs yeux Dieu n'est plus seulement un Dieu bon, c'est un Dieu faible ; ce n'est plus un père à la fois tendre et juste, c'est un vieillard débile et accommodant, qui ferme les yeux sur le mal ; c'est un juge facile et indifférent, qui pardonne toujours et ne punit jamais ; c'est un législateur inconséquent qui ne craint pas de faire fléchir lui-même sa propre loi, et qui, suivant un mot devenu célèbre, n'aura jamais le *courage* de damner.

De cette erreur fondamentale sur le caractère de Dieu découlent une foule d'idées relâchées dans le dogme et dans la morale, idées généralement répandues dans les pays qui s'appellent chrétiens, et que chacun entretient tout bas s'il ne les avoue tout haut. De là, par exemple, cette idée qu'il n'y aura

point de peines éternelles; que tout le monde sera finalement sauvé; que l'enfer est une invention bonne à faire peur aux enfants et aux ignorants, mais incompatible avec des vues éclairées et philosophiques; que la doctrine de l'éternité des peines porte atteinte à la bonté de Dieu; que tout au plus il y aura un *purgatoire*, une damnation temporaire et mitigée, un enfer au petit pied, où la règle du châtiment n'est pas la justice éternelle du Saint des saints, mais la vaine imagination de l'homme pécheur. De là cette indifférence étrange avec laquelle on voit passer dans l'éternité des personnes qui ne sont point préparées à la mort, qui n'ont point donné leur cœur à Christ, « seul nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes pour être sauvés. » De là cette charité cruelle qui empêche de parler de leur état aux malades qui vont mourir : comme s'il n'était pas plus important de sauver leur âme que d'épargner quelques angoisses à leur corps. De là cette morale facile des gens du monde, cette habitude de tout adoucir, de tout pallier, d'appeler faiblesses de la nature humaine ce que la bible flétrit du nom de péché, et nécessités de position sociale des choses que défend la Parole de Dieu. De là ces proverbes de mensonge et de perdition, que la jeunesse est le temps des plaisirs; qu'il faut bien que jeunesse se passe; que chaque chose a son temps (même l'oubli de Dieu); et qu'on ne peut pas toujours s'occuper de religion.

Et combien d'abus encore que nous n'avons pas le temps de signaler, qui tous ont leur source dans cette idée incomplète du caractère de Dieu! « Tu as fait ces choses-là et je m'en suis tû, et tu t'es imaginé que j'étais comme toi, » dit l'Eternel au pécheur qui perd de vue sa justice; « mais je t'en reprendrai, et j'exposerai le tout par ordre en ta présence.[1] »

Voilà le double abîme dans lequel sont venus se perdre les peuples, en scindant le caractère de Dieu, en s'attachant exclusivement à l'une de ses perfections. Victimes de deux maladies opposées dans leurs symptômes, mais également fatales dans leurs résultats, les uns périssent par l'excès de la crainte, les autres par le trop de sécurité. Pour les guérir de ce double mal, il faut aux uns et aux autres, aux peuples sauvages comme aux nations civilisées, présenter un même remède; et ce remède, c'est la connaissance du seul vrai Dieu, le Dieu de la bible, le Dieu qui est à la fois bonté et justice, sainteté et amour.

Tel est, en effet, le double caractère sous lequel Dieu se présente constamment dans les déclarations de la bible, troisième témoignage qu'il nous reste à invoquer. Parmi les passages que nous pourrions

[1] Ps. L. 21.

vous citer sur ce sujet, nous n'avons que l'embarras de choisir. Tel Dieu se présente lors de la promulgation de la loi : « Je suis le Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'en mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Tel il se présente lorsqu'il apparaît à Moïse : « L'Eternel descendit dans la nuée et passa devant lui, et cria son nom : l'Eternel, l'Eternel, le Dieu fort, compatissant, miséricordieux, lent à la colère, abondant en gratuité et en vérité, qui garde la miséricorde jusqu'en mille générations; qui ôte l'iniquité, le crime et le péché; qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. » Tel il se présente dans les psaumes : « Servez l'Eternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement. Rendez hommage au Fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périssiez dans cette conduite, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Oh! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers lui! » Et plus loin : « la bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. O Eternel, il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint! » Tel il se présente dans les prophètes : « La paix sera l'effet de la justice. » « Je suis le Dieu fort, juste et sauveur. »

« Je suis l'Eternel qui exerce la miséricorde, le jugement et la justice sur la terre [1]. » Et ne pensez pas que ce soit là le caractère de Dieu seulement sous l'ancienne alliance, et que le Dieu de l'évangile ne vienne à nous qu'avec les attributs de la bonté. C'est dans l'évangile que se trouvent ces paroles : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ..... Car notre Dieu est aussi un feu dévorant. » C'est dans l'évangile, c'est de la bouche même du Sauveur que nous est enseignée une doctrine terrible, expression la plus terrible de la justice de Dieu ; une doctrine devant laquelle ont reculé d'effroi tous les inventeurs de fausses religions : la doctrine des peines éternelles. Nulle part hors du christianisme on ne trouve l'idée de l'éternité des peines. Les fausses religions de l'antiquité admettaient bien un enfer pour les méchants, mais cet enfer était limité dans sa durée : au bout d'un certain nombre de siècles ou de milliers de siècles, les malheureux plongés dans les ténèbres du Tartare devaient être rendus à la clarté du jour et à la jouissance du bonheur. Cette redoutable éternité des peines, que nulle imagination humaine n'avait osé aborder, Jésus, le Dieu de l'évangile, le Dieu qui est amour en a fait une réalité. Au bonheur éternel des justes il oppose, dans les mêmes

[1] Ex. XX. 5, 6; XXXIV. 5, 7 ; Ps. II. 11, 12; LXXXV. 11; CXXX. 4; Esaïe XXXII. 17; XLV. 21 ; Jér. IX. 24 ; Hébr X. 31; XII. 29.

termes, la souffrance éternelle des méchants, tellement que leurs destinées respectives sont exactement parallèles : s'il n'y a plus de crainte pour les uns, il n'y a pour les autres plus d'espoir ; s'il est vrai que les élus ne pourront jamais décheoir, il est vrai aussi que les damnés ne se relèveront jamais — ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus. Comment douter après cela que le Dieu de l'évangile soit juste et saint, en même temps qu'il est plein de bonté et d'amour !

Mais il est dans l'évangile une autre doctrine, qui nous met devant les yeux, d'une manière plus frappante encore, ce double caractère de Dieu : c'est la doctrine de la mort expiatoire de Jésus-Christ. Si Dieu était infiniment bon, il devait être enclin à pardonner au pécheur ; s'il était infiniment juste, il ne pouvait laisser le péché sans châtiment. Comment concilier ces deux exigences qui semblent inconciliables : comment tout à la fois pardonner et punir ? et quel secret Dieu trouvera-t-il pour allier la miséricorde à la sainteté ? La croix de Christ est la solution de cette perplexité sublime où s'est trouvé le Saint des saints. Elle ouvre à notre admiration un double abîme, l'un de justice, l'autre de bonté. De justice : car, plutôt que de laisser le péché sans châtiment, Dieu a livré à la mort son bien-aimé. De bonté : car Dieu a livré son bien-aimé à la mort plutôt que de ne pas sauver le pécheur. C'est ainsi que « la paix a été l'effet de la justice ; » c'est ainsi que « la justice

et la bonté se sont embrassées » d'une ineffable étreinte, coexistant sans se confondre, conservant l'une et l'autre tous leurs droits, et se relevant l'une l'autre; car la bonté est d'autant plus merveilleuse que la justice est plus inflexible. Ah! si jusqu'à présent quelqu'un avait pu douter encore que Dieu soit tout à la fois juste et bon, qu'il s'approche de la croix de Golgotha, qu'il arrête sa vue sur le Fils de Dieu mourant pour punir le péché, mourant pour sauver le pécheur, — et qu'il juge ce que doit être une justice, ce que doit être une bonté qui se mesurent l'une et l'autre au sang d'une telle victime!

Reconnaissons donc, mes bien-aimés frères, que le caractère de Dieu est bien tel que nous vous disions en commençant, tel que notre texte le peint en deux mots. Reconnaissons en Dieu une bonté sans borne, et une justice également sans borne. Gardons-nous de vouloir limiter ces deux perfections l'une par l'autre, pour en composer je ne sais quel mélange tout humain qui ne serait ni bonté parfaite ni justice réelle. Gardons-nous aussi de nous attacher à l'une à l'exclusion de l'autre. Une telle manière de voir est également contraire, nous l'avons vu, à la triple manifestation que Dieu fait de lui-même dans l'histoire, dans la conscience et dans la bible. Nous pourrions ajouter qu'elle est contraire à la saine philosophie : car il n'est pas d'une saine philosophie de limiter

en Dieu une de ses perfections : c'est le rabaisser, c'est lui faire injure que de borner ainsi son être moral. Si Dieu est l'être parfait, tout en lui doit être infini et sans limite : la justice comme la bonté, la sainteté comme l'amour. Laissons donc à chacun de ces deux éléments du caractère divin son libre et plein développement; et sans nous inquiéter si notre courte intelligence ne sait pas toujours les concilier en théorie, contents de savoir qu'ils se concilient dans les profondeurs divines, occupons-nous de recueillir les leçons pratiques qui en découlent pour nous.

Il y a d'abord une leçon pour vous, mes bien-aimés frères qui n'êtes pas encore nés de nouveau, vous dont le cœur n'a pas encore pleinement accepté l'évangile, vous pour qui le salut est encore un problème à résoudre. Le double caractère de Dieu vous offre la solution de ce problème. La justice vous enseigne que vous ne pouvez pas vous sauver vous-mêmes, et la bonté vous déclare que Dieu a voulu lui-même vous sauver. Dieu est infiniment juste, par conséquent vous ne pouvez pas vous sauver vous-mêmes; car cette justice infinie ne peut laisser le péché sans châtiment, et vous êtes pécheurs. Aussi déclare-t-il dans sa parole que « quiconque ne persévère pas dans toutes les choses écrites au livre de la loi pour les accomplir est maudit [1]; » et la malédiction de Dieu, c'est la

[1] Gal. III. 10.

condamnation éternelle. Ainsi dans votre état naturel, vous êtes sous la condamnation éternelle; et si Dieu vous eût laissés dans cet état, tous vos efforts seraient à jamais impuissants pour secouer le fardeau de cette condamnation. Telles sont les conséquences inévitables de la justice de Dieu. Mais Dieu est infiniment bon, et cette bonté infinie l'a fait compatir à votre misère. Ses entrailles de père se sont émues à la pensée du sort qui vous attendait; il a pris pitié de vous quand vous ne saviez pas en avoir pitié vous-mêmes, et il a résolu de vous sauver. Aussi déclare-t-il dans sa parole « qu'il a tellement aimé le monde, qu'il a livré à la mort son Fils unique, afin que quiconque croira en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle [1]. » Croyez donc en Jésus-Christ crucifié pour vos péchés, croyez de tout votre cœur, et aussi certainement que vous êtes condamnés par vos œuvres, aussi certainement vous serez sauvés par son sang. Telle est la conséquence infaillible de la bonté de Dieu.

Il y a aussi une leçon pour vous, mes frères en Christ, qui avez déjà ouvert votre cœur à cet évangile, vous qui êtes passés de la mort à la vie, vous pour qui le problème à résoudre n'est plus le salut, mais la sanctification. Le double caractère de Dieu vous offre la solution de ce problème. Les disposi-

[1] Jean III. 16.

tions nécessaires à la sanctification se résument toutes dans deux traits généraux qui répondent à ce double caractère : la paix, qui répond à la bonté, et la crainte, qui répond à la justice; non pas assurément la crainte de l'esclave qui tremble sous la verge de son maître, mais celle de l'enfant qui frémit à l'idée d'offenser son père. La paix produit la joie, l'assurance, l'abandon, la liberté; la crainte produit la vigilance, la sobriété, la pureté, la lutte constante contre le péché. Vous ne direz pas que ces deux sentiments sont inconciliables et qu'ils s'excluent mutuellement, vous mes frères, qui savez par expérience ce que c'est que la vie chrétienne. Vous avez éprouvé que ces dispositions qui, aux yeux du mondain, semblent s'exclure, se concilient d'une manière intime et merveilleuse dans le cœur et dans la vie du chrétien — bien plus, vous sentez que leur réunion vous est nécessaire. Si vous n'aviez que la paix, vous tomberiez dans l'indolence et le relâchement; si vous n'aviez que la crainte, dans le découragement et le désespoir. C'est parce qu'elle est accompagnée de la crainte que la paix est sans danger, et c'est parce que la paix lui donne la main que la crainte est sans amertume. Le chemin de la vie éternelle est un étroit sentier suspendu entre deux précipices, et la crainte et la paix sont les deux barrières qui bordent ce chemin étroit, pour nous garantir tout à la fois contre le bourbier du relâchement et contre

l'abîme du désespoir. Avancez donc entre ces deux barrières en « vous réjouissant avec tremblement, » suivant la parole du psalmiste, et quand vous vous sentez trop entraînés d'un côté, relevez-vous en vous penchant vers l'autre. Si les vanités du monde vous séduisent, si la fausse sécurité du péché endort votre conscience, penchez-vous du côté de la crainte : rappelez-vous que Dieu est saint et juste, qu'il ne tient point le coupable pour innocent, et qu'il réserve un double châtiment à celui qui abuse de sa grâce; réveillez votre conscience par ces déclarations redoutables : « il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, qui ont goûté la bonne Parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, — s'ils retombent, soient renouvelés à la repentance, puisque autant qu'il est en eux ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie. [1] » A l'ouïe d'une pareille déclaration, peut-être dans cet auditoire quelque âme sérieuse et sincère est saisie de crainte; peut-être elle rappelle avec angoisse le souvenir de ses infidélités, et dit en elle-même : « que ne donnerais-je pas pour avoir la preuve assurée que je ne suis pas dans la condition désespérée dont parle l'apôtre! » Ah! s'il en est ainsi pour vous, mon cher frère, ma chère sœur, si vous

[1] Héb. VI. 4-6.

tremblez en effet à cette parole de votre Dieu, rassurez-vous alors, cette parole ne vous concerne pas, et votre crainte même est la meilleure preuve que vous n'avez pas sujet de craindre. Car, « à qui regarderai-je ? » dit l'Eternel : « à celui qui est affligé et qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole. [1] » Ne vous laissez donc pas aller, consciences timorées, au découragement et à la terreur ; penchez-vous du côté de la grâce, prenez pour vous les douces promesses de l'évangile, appliquez-vous-les sans réserve, et répétez hardiment avec saint Paul : « Je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés ni les puissances, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les choses élevées ni les choses basses, ni aucune créature ne pourront me séparer de l'amour que Dieu m'a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur ! » Or à cet adorable Sauveur, comme au Père et au Saint-Esprit, seul Dieu vivant et vrai, soit honneur, louange et gloire dès maintenant et aux siècles des siècles ! Amen.

Juillet 1839.

[1] Esaïe LXVI. 2.

LA TENTATION.

Ne nous laisse point tomber en tentation, mais délivre-nous du malin.
(MATTH. VI. 13.)

La tentation, ou la lutte contre le péché, est ce qui caractérise la vie du chrétien dans ce monde. Avant sa conversion à l'évangile, il ne connaît proprement pas encore la tentation : il commet le péché sans contrainte et sans douleur; il est, comme s'exprime l'apôtre, « mort dans ses fautes et dans ses péchés, » et il n'y a point de lutte dans la mort. Après sa glorification dans le ciel, le chrétien ne connaîtra plus la tentation : la pratique de la volonté divine sera sa respiration et sa vie; il sera saint naturellement et sans effort, il se trouvera dans la bienheureuse impossibilité de pécher. Ainsi, avant la conversion la tentation n'est pas encore; après la glorification elle

n'est plus. L'intervalle qui sépare ces deux périodes de la vie chrétienne est donc le champ où se déploie la tentation. Le chrétien converti est « une nouvelle créature, » comme s'exprime l'apôtre; il est « né de nouveau, » selon la parole de Jésus-Christ; mais de même que l'enfant, après sa naissance, ne parvient pas en un jour à l'état d'homme fait, et qu'il lui faut pour y arriver une éducation longue, pénible, semée de traverses et de dangers, de même le chrétien, après sa naissance pour le royaume des cieux et la sainteté, ne parvient pas tout d'un coup à cette perfection qui est son but et sa destinée. Il a bien quitté le chemin large de la perdition pour entrer dans le chemin étroit de la vie éternelle, mais sur ce chemin étroit il trouve encore des occasions de chûte. Il ne poursuit plus le péché, mais le péché le poursuit encore, s'attache à lui, s'efforce de l'enlacer dans ses replis comme le serpent qui étreint sa proie; et ce n'est qu'au prix d'une lutte violente, obstinée, souvent douloureuse, que le chrétien peut triompher de son ennemi. Mais il en triomphe pourtant, nous en avons pour garant la parole du Dieu qui ne peut mentir; il triomphe, et ses victoires deviennent de jour en jour plus fréquentes et plus faciles, semblables aux progrès d'un malade convalescent, qui prend chaque jour des forces nouvelles.

C'est donc seulement pour le chrétien converti qu'il peut être question de tentation et de lutte contre le

péché. Tant que notre cœur n'a pas été changé par l'Esprit de Dieu, nous ne pouvons pas lutter avec succès contre le péché. Tant que nous n'avons pas accompli ce devoir fondamental, base de tous les autres, tous nos efforts de détail sont frappés de stérilité. Vouloir lutter en détail contre le péché sans avoir le cœur changé, c'est faire comme un malade qui s'amuserait à placer des émollients sur une plaie que ronge la gangrène; ou comme un jardinier qui, pour détruire un arbre stérile, perdrait son temps à en émonder les branches. Malade imprudent, commence par extirper de ta chair le principe du mal, et tu verras ensuite à cicatriser la plaie qu'aura laissée l'opération. Jardinier maladroit, commence par arracher de ton cœur la racine de l'arbre du péché, et il sera temps ensuite de couper une à une les branches qui resteront encore.

C'est donc à vous, chrétiens convertis, que nous nous adressons en ce jour : à vous qui êtes nés de nouveau; à vous qui êtes devenus de nouvelles créatures en Jésus-Christ; à vous qui êtes morts au péché et dont la vie est « cachée avec Christ en Dieu; » à vous qui avez « crucifié la chair et ses affections; » à vous qui « vous affectionnez aux choses qui sont en haut plutôt qu'à celles qui sont sur la terre. » Et s'il se trouvait dans cette assemblée des personnes qui n'eussent pas encore éprouvé cette nouvelle naissance, sans laquelle nul homme ne

verra le royaume de Dieu, puissent-elles être aujourd'hui amenées à en sentir l'indispensable nécessité! Amen.

Quelle est l'origine de la tentation? sur quels objets porte-t-elle? et quel est le moyen d'en triompher? Trois questions que soulève naturellement notre texte, et qui vont nous occuper tour à tour.

L'origine de la tentation nous est indiquée dans les dernières paroles de notre texte : « délivre-nous du malin ; » paroles qui sont en rapport d'opposition avec celles du commencement, « ne nous laisse point tomber en tentation. » Nous disons du malin et non pas du mal, parce que la première traduction, qui est la plus littérale, a cet avantage, qu'elle nous fait remonter à la source de tout le mal qui est dans le monde et dans nos cœurs. C'est donc le malin, c'est-à-dire cet être malfaisant qui est le prince des anges déchus, et que l'Ecriture appelle aussi le diable ou Satan ; c'est lui qui est le tentateur ; c'est lui qui agit sur les penchants de nos cœurs, par une influence mystérieuse mais incontestable, pour nous entraîner au péché et à la perdition. Je sais bien que c'est là une de ces doctrines qui ne sont pas en faveur dans le monde, et que bien des gens qui ont une haute idée de leur intelligence se moquent des chrétiens assez simples pour croire encore aujourd'hui, au sein des

de convoitises, soit dans la tentation de nos premiers parents, soit dans celle de Jésus-Christ. Voici ce qui nous est raconté de la femme, au troisième chapitre de la Genèse, lorsqu'elle fut amenée par les suggestions du serpent à manger du fruit défendu : « La femme donc voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, et qu'il était désirable pour donner de la science, en prit et en mangea, et en donna à son mari [1]. » Elle vit que le fruit de l'arbre était bon à manger : c'est la convoitise de la chair; — qu'il était agréable à la vue : c'est la convoitise des yeux; — et qu'il était désirable pour donner de la science : c'est l'orgueil. Dans la tentation de Jésus-Christ [2], qui est exactement parallèle à celle d'Adam, — avec cette différence que Jésus triomphe au lieu qu'Adam succombe; que Jésus nous sauve par sa victoire, comme Adam nous perd par sa chûte — dans la tentation de Jésus-Christ nous retrouvons également, et dans le même ordre, les trois espèces de tentations. Satan commence par l'engager à satisfaire sa faim d'une manière qui ne lui était pas indiquée de Dieu : c'est la convoitise de la chair. Satan le conduit ensuite sur une montagne élevée, fait passer rapidement devant ses yeux, par un miraculeux prestige, tous les royaumes du monde et leur gloire, et toute cette gloire il la promet à Jésus,

[1] Gen. III. 6.
[2] Luc. IV. 1-13.

si Jésus se prosterne à ses pieds et l'adore : c'est la convoitise des yeux. Enfin le tentateur transporte le Sauveur sur le faîte du temple de Jérusalem, et l'engage à déployer d'une manière éclatante sa puissance miraculeuse, en descendant majestueusement dans les airs sans se faire aucun mal : tentation d'orgueil. Il faut remarquer ici l'habileté infernale du tentateur, qui présente à Jésus-Christ des séductions de plus en plus spirituelles : il commence par celles de l'ordre le plus grossier, et, à mesure que son adversaire lui résiste, il passe à des tentations toujours plus relevées et plus spécieuses.

C'est de la même manière qu'il en use, sur une plus grande échelle, à l'égard de chaque fidèle en particulier. Dans la jeunesse de la vie chrétienne, lorsque Satan sait le fidèle faible encore, il ne déploie pas encore contre lui tous ses moyens et toutes ses ruses; et c'est surtout contre les convoitises de la chair que le jeune chrétien doit se prémunir. Toutefois, prenons-y garde, si les tentations de la chair se présentent principalement dans les commencements de la carrière chrétienne, ce n'est pas qu'elles cessent ensuite entièrement pour le chrétien plus avancé, et nous avons durant toute notre vie besoin de vigilance à cet égard. Tous nous avons besoin de nous rappeler les sérieux avertissements de la Parole de Dieu sur ce sujet. Tous nous avons besoin de nous

mande, les êtres bien-aimés qu'il leur a prêtés, ce père, cette mère, cet enfant, cette femme, cet époux. N'avons-nous pas tous un Isaac préféré, un être qui tient la première place dans nos affections et auquel nous sacrifierions tous les autres? Cherchez, mes frères, quel est pour chacun de vous cet être de prédilection, et dites-vous bien que c'est précisément cet Isaac que Dieu veut que vous lui offriez en sacrifice au fond de votre cœur. Cela ne veut pas dire que nous ne devions pas aimer ardemment ces êtres que Dieu nous a unis par les liens les plus intimes : mais cela veut dire que nous devons aimer Dieu encore davantage. Sacrifions notre vie à nos affections, mais sacrifions nos affections au Seigneur. Pour arriver à subordonner ainsi tous nos amours à l'amour de Dieu, pour échapper à cette convoitise des yeux qui sans cesse renaît sous nos pas, nous avons besoin d'une vigilance continuelle sur nous-mêmes et sur notre cœur. « Garde ton cœur, » dit le sage, « plus que toute chose qui se garde; car c'est de lui que procèdent les sources de la vie. »

Quand le chrétien a triomphé de la convoitise des yeux, le tentateur, fidèle au plan d'attaque dont Jésus a été l'objet sans en être la victime, s'élève plus haut encore : il s'adresse exclusivement à ce qu'il y a de plus spirituel dans notre nature, et nous tente par l'orgueil. L'orgueil est certainement de tous les péchés le plus ordinaire, le plus multiple, le plus habile

à se déguiser sous mille formes différentes, le plus profondément enraciné dans notre nature, le plus difficile à détruire. Si nous nous examinons avec une attention scrupuleuse, nous reconnaîtrons peut-être qu'il n'est pas une de nos œuvres, pas une de nos conversations, pas une lettre que nous écrivions, j'ai presque dit pas une pensée que nous formions dans notre cœur, qui ne soit secrètement entachée d'orgueil. L'orgueil trouve son aliment dans cela même qui devrait l'anéantir; il nous poursuit obstinément durant tout le cours de notre carrière chrétienne; et à mesure que nous le terrassons sur un point, il reparaît sur un autre sous une forme nouvelle. Après que nous avons cessé de nous glorifier tout haut, nous nous glorifions encore tout bas : nous nous contemplons nous-mêmes et nos œuvres avec une satisfaction secrète et ineffable, avec un orgueil d'autant plus réel et plus dangereux qu'il est plus profond et plus concentré. Après que nous avons cessé de nous glorifier de nos avantages naturels, nous nous glorifions encore des dons de la grâce de Dieu; quand nous ne prétendons plus nous sauver par nos mérites, nous trouvons matière à nous glorifier en ce que nous connaissons le salut par grâce; nous nous glorifions de la connaissance que nous avons de notre misère; nous nous glorifions de notre humilité même. « Je désire l'humilité, » disait un des hommes les plus avancés dans la connaissance de lui-même et

le royaume des cieux, et que la victoire de Christ sur la tentation fut achetée par quarante jours de jeûne et de prières.

Mais Jésus ne se borne pas à prier : il emploie encore une autre arme pour repousser les suggestions de Satan : cette arme, c'est la Parole de Dieu. A chaque raisonnement du tentateur pour l'entraîner au péché, il oppose une déclaration de la bible; et cette déclaration suffit toujours pour réduire son adversaire au silence. A ce seul mot, « il est écrit, » Satan baisse la tête et se reconnaît vaincu. La connaissance de la Parole de Dieu, la lecture et la méditation de la bible, une foi inébranlable en ses déclarations, voilà donc le second moyen de triompher de la tentation. « Il est écrit : » voilà le mot d'ordre du chrétien, voilà la parole victorieuse avec laquelle il terrasse toutes les puissances de l'enfer, et tous les sophismes du péché. Quand Satan lui inspire la pensée de s'abandonner aux convoitises de la chair, comme à un penchant légitime puisqu'il est naturel, — « il est écrit, » répond le chrétien, « n'ayez pas soin de la chair pour en satisfaire les convoitises [1]. » Quand Satan lui conseille de se livrer sans scrupule à la convoitise des yeux, sous prétexte que dans le simple regard il n'y a point de péché, — « il est écrit, » répond encore le fidèle, « celui qui regarde

[1] Rom. XIII. 14.

une femme avec un œil de convoitise a déjà commis adultère dans son cœur [1]. » Quand Satan lui met dans le cœur des pensées d'orgueil, quand il lui dit à l'oreille qu'il a reçu en partage des dons distingués et qu'il est meilleur que bien d'autres, — « il est écrit, » répond toujours le disciple de Christ, « si quelqu'un pense être quelque chose tandis qu'il n'est rien, il se séduit lui-même [2]. » Et contre cette parole divine tous les traits empoisonnés du démon viennent se briser, comme sur un bouclier de diamant.

Enfin il est un dernier moyen que nous devons employer pour triompher de la tentation, un moyen sans lequel les autres seraient inutiles : c'est de fuir les occasions d'être tenté. « Celui qui aime le danger, » a dit un ancien sage, « périra dans le danger. » Dans la guerre à mort que nous avons à livrer au péché, se trouver volontairement en présence de l'ennemi, c'est déjà être à demi vaincu. Quand la tentation est là devant nous, actuelle, pressante, il est bien difficile d'y résister ; et c'est bien plus en fuyant la tentation à venir qu'en triomphant de la tentation présente que nous sommes appelés à lutter contre le mal. « Eloignez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal, » nous dit l'apôtre. A cet égard encore le

[1] Matth. V. 28.
[2] Gal. VI. 3.

Sauveur est notre modèle, et le récit de la tentation dont il fut l'objet nous enseigne à ne pas aller chercher nous-mêmes les occasions de chute. Il nous est dit qu'il fut emmené *par l'Esprit* au désert pour y être tenté par le diable. Ce ne fut donc pas Jésus qui alla chercher la tentation : ce fut par une direction divine qu'il la rencontra sur ses pas. Du reste, les paroles de notre texte suffiraient pour nous enseigner le devoir de fuir les occasions d'être tenté. C'est pour nous inculquer ce devoir que le Sauveur nous fait dire à Dieu : « ne nous laisse pas tomber en tentation, » ou plutôt, suivant une traduction plus littérale : « ne nous amène pas en tentation, » au lieu de nous faire dire : « ne nous laisse pas succomber en présence de la tentation. » Il veut nous apprendre par là que, pour pouvoir compter sur le secours de Dieu en présence de la tentation, il faut que nous ne l'ayons pas cherchée nous-mêmes, mais que nous y ayons été amenés par des circonstances indépendantes de notre volonté, comme il arriva au Sauveur. Alors, mais seulement alors, nous pouvons compter sur un secours divin et tout-puissant. Alors la tentation n'est pas une fournaise qui consume, c'est un creuset qui purifie, et l'or de la vertu chrétienne en ressort avec plus d'éclat. Alors s'appliquent à nous ces encourageantes paroles de saint Jacques : « Bienheureux est l'homme qui endure la tentation! car, après qu'il aura ainsi été éprouvé, il recevra la cou-

ronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment. » Puisse-t-elle, mes bien-aimés frères, devenir à tous notre heureux partage, cette couronne de vie et de gloire ! Amen.

Avril 1839.

JÉSUS-CHRIST EST DIEU.

Toute la plénitude de la divinité habite corporellement en Christ.
(Col. II. 9).

Gloire à toi, Sauveur adorable, fils éternel du Père éternel ! Forme visible du Dieu invisible, « image empreinte de sa personne, » gloire à toi ! Parole sainte qui étais au commencement, qui étais avec Dieu et qui étais Dieu, Parole qui fus faite chair, et qu'on vit habiter parmi les hommes pleine de grâce et de vérité, gloire à toi ! Lumière divine « qui éclaires tout homme venant au monde, » qui vins briller dans les ténèbres d'un monde déchu, et que les ténèbres n'ont point reçue, gloire à toi ! Sagesse éternelle qui existais avant toutes les œuvres du Très-Haut et qui présidas à la création de l'univers, toi qui « faisais les délices de l'Eternel lorsqu'il décrivait

le contour des cieux, lorsqu'il assignait à la mer ses bornes, lorsqu'il affermissait les fondements de la terre, » gloire à toi ! Nom ineffable « qui es au-dessus de tous les noms, et devant lequel tout genou doit fléchir, dans le ciel, sur la terre et sous la terre, » saint et doux nom de Jésus, gloire, éternellement gloire à toi[1] !

Mais pourquoi faut-il qu'une pensée pénible vienne arrêter l'essor de ce cantique d'adoration, qu'avec vous tous, mes bien-aimés frères, nous voudrions dans cette sainte journée faire monter vers le ciel à la gloire de notre Dieu Sauveur ? pourquoi sommes-nous obligés de mettre en doute si vous pouvez tous vous associer du fond du cœur à ce cantique d'adoration ? pourquoi sommes-nous trop fondés à croire qu'il en est plusieurs, qui, tout en reconnaissant en Jésus l'envoyé divin, le plus excellent des hommes, le plus grand des prophètes, se refusent à voir en lui le « Dieu qui est au-dessus de toutes choses, béni éternellement ! »

La divinité du Sauveur est en effet une de ces vérités qui se sont obscurcies dans l'église chrétienne sous l'influence irréligieuse du siècle dernier. Dans cette atmosphère d'impiété dont une philosophie incrédule avait enveloppé l'église, les doctrines saintes

[1] Héb. I. 3 ; Jean I. 1 ; Jean I. 9, 5 ; Prov. VIII. 24 et suivants ; Phil. II. 9, 10.

qui brillaient dans le ciel de cette église ont pâli : tout ce qui s'élevait au-dessus de la portée d'une orgueilleuse raison a dû subir une altération sacrilége pour être ramené à ses mesquines proportions. Tout en prétendant croire à la bible, on a porté une main téméraire sur les doctrines que la bible enseigne ; et le christianisme défiguré, mutilé, rationnalisé, dépouillé de ses traits les plus caractéristiques et les plus divins, n'a plus été qu'un système sans nerf et sans couleur, qui n'a plus ni prise sur le cœur, ni action sur la vie. C'est ainsi qu'on a voulu faire disparaître de la bible la corruption de la nature humaine, et l'expiation par le sang de Christ, et la régénération par le Saint-Esprit, et enfin la divinité du Sauveur. Il s'est trouvé des hommes se disant disciples de Christ, qui ont prétendu faire descendre le Fils de Dieu du trône de gloire où « tous les anges l'adorent, » pour le rabaisser au rang d'une créature. C'est là sans doute plus que toute autre chose ce qui a donné lieu à cette opinion calomnieuse, trop répandue parmi nos frères de l'église romaine, que les protestants ne sont pas chrétiens. Et nous ne serions pas chrétiens, en effet, si nous n'adorions pas Jésus-Christ comme notre Seigneur et notre Dieu ! C'est là une de ces doctrines capitales avec lesquelles tombe ou subsiste le christianisme tout entier. Si, par la bonté de Dieu, la chaire que nous occupons aujourd'hui est restée à l'abri de l'influence anti-chrétienne que nous signa-

lons ; si vous y entendîtes toujours annoncer la divinité du Sauveur, toutefois il n'est pas possible que cette fatale influence n'ait pas jusqu'à un certain point pénétré dans cette église comme dans toutes les autres ; et, nous ne sommes que trop fondés à le penser, il est des personnes parmi vous qui ne croient pas à la divinité proprement dite de Jésus-Christ. D'autres, sans repousser positivement cette doctrine, peuvent avoir à cet égard des doutes et des obscurités. Et pour ceux mêmes qui l'admettent sans difficulté, il sera bon que leur foi soit affermie et peut-être éclairée par une étude nouvelle de la question. Nous avons donc cru faire choix d'une prédication utile, et bien appropriée à la solennité de ce jour, en vous prêchant aujourd'hui la divinité du Sauveur dont vous célébrez la naissance. Nous venons joindre nos adorations et les vôtres à celles des mages, des bergers et des anges ; nous venons nous prosterner avec vous en esprit devant la crêche de Bethléhem, et dans le faible enfant dont elle est le berceau, vous montrer le maître souverain du ciel et de la terre.

... Dans une question de cette nature, vous le comprenez, nos preuves ne pourront être tirées que de l'Ecriture sainte. A l'Ecriture seule il appartient de nous révéler quelle est la véritable nature de Jésus-Christ : la raison ne saurait nous instruire à cet égard. Aussi est-ce à l'Ecriture que de prétendus disciples de

Jésus-Christ en appellent aujourd'hui pour contester sa divinité. C'est en opposant la bible à la bible, et les passages aux passages, qu'ils essaient de prouver qu'il est inférieur à Dieu. Nous examinerons à leur tour ces passages qu'on allégue contre la doctrine que nous prêchons, et il suffira d'une observation bien simple pour anéantir le parti qu'on prétend en tirer.

Quand j'ouvre la bible pour y chercher des preuves de la divinité du Sauveur, une seule chose m'embarrasse, c'est l'abondance même de ces preuves qui s'offrent à moi de toutes parts : abondance telle, qu'il me faudra nécessairement en laisser de côté le plus grand nombre, pour me borner, je ne dis pas aux plus décisives, mais à celles qui pourront le plus aisément trouver place dans ce discours. Ce n'est pas seulement par des passages détachés, par des déclarations de détail, que l'Ecriture prêche la divinité de Jésus-Christ, c'est par tout l'ensemble de la religion révélée ; et quand on supprimerait tous les passages qui l'établissent expressément et directement, cette doctrine fondamentale de la foi chrétienne n'en resterait pas moins écrite dans la bible de la manière la plus claire et la plus formelle.

En effet, non-seulement le propre nom de Dieu est donné à Jésus-Christ dans un grand nombre de passages, mais toutes les perfections de Dieu les plus incommunicables, toutes ses œuvres les plus carac-

éristiques, toutes les allures de la divinité, si je ais m'exprimer ainsi, sont attribuées à Jésus-Christ.

Cherchez dans votre pensée tel attribut que ce soit ui ne puisse appartenir qu'à Dieu, et à l'instant je ous montrerai que Jésus-Christ possède cet attribut uivant l'Ecriture. S'agit-il de l'éternité? Jésus-Christ a possède : le prophète Michée nous apprend que « les issues » de l'enfant de Bethléhem sont « d'ancienneté, dès les jours éternels; » l'apôtre saint Jean ous déclare que « la Parole, » cette Parole qui « a té faite chair, » était dès le commencement avec Dieu; » et le Sauveur lui-même s'appelle, dans 'Apocalypse, « l'alpha et l'oméga, le commencement t la fin, celui qui est, qui était et qui sera. » S'agit-il e l'immutabilité? Jésus-Christ la possède : « il est e même, » nous dit un apôtre, « hier, aujourd'hui, ternellement; » et, suivant le même apôtre, c'est à ui que s'adressent ces paroles d'un psaume : « Tes ns sont d'âge en âge. Les cieux périront, mais tu es ermanent; ils vieilliront comme un vêtement et tu es changeras comme un habit; mais toi tu es toujours e même, et tes ans ne finiront jamais. » S'agit-il de a toute-science? Jésus-Christ la possède : « il connaît par lui-même ce qui est dans l'homme, » nous léclare saint Jean; il « sonde les cœurs et les reins, » ous dit-il lui-même dans l'Apocalypse; il lit dans le cœur de Nathanael sous le figuier et dans celui de

Je choisis dans ce but, pour le développer, le précepte général dans lequel saint Paul résume la morale chrétienne tout entière : « faire toutes choses pour la gloire de Dieu. » Précepte si légitime et si naturel, à y bien réfléchir, que la loi naturelle nous l'enseignerait seule quand il ne se trouverait pas dans l'évangile. La raison seule nous enseigne que nous devons rapporter notre existence à celui qui nous l'a donnée, et qu'en accordant à une créature quelconque la première place dans cette existence, nous dérobons au Créateur une gloire qui lui appartient. Avant la chute, nous n'en pouvons douter, l'homme rapportait toute sa vie à Dieu naturellement et sans effort, et tous ses actes, toutes ses paroles, toutes ses pensées concouraient directement ou indirectement à la gloire de Dieu. Le péché a brisé cette relation légitime entre la créature et le Créateur. L'homme, en péchant, s'est mis lui-même à la place de Dieu, il s'est fait lui-même le centre de sa vie, il a cherché dans ses œuvres sa propre gloire. L'évangile a pour but de rétablir l'ordre de choses normal troublé par le péché, et de nous rendre capables de faire tout pour la gloire de Dieu. Le chrétien selon l'évangile est un homme dont toute la vie est réglée sur ce précepte fondamental; un homme, je ne dis pas qui observe ce précepte d'une manière parfaite, mais qui du moins fait tous ses efforts pour l'observer. Si donc vous êtes chrétiens, mes chers frères, si vous aspirez véritablement

tous les actes du culte sont attribués à Jésus-Christ. L'adoration est attribuée à Jésus-Christ. « Tous les anges de Dieu l'adorent, » nous est-il dit dans l'épître aux Hébreux. « Le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le fils *comme* ils honorent le père. » « Il lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et sous la terre. » L'incrédule Thomas, convaincu à la fin par le témoignage de ses sens, se prosterne devant Jésus et l'adore en lui disant : « mon Seigneur et mon Dieu ! » et Jésus, loin de repousser avec une sainte indignation ces hommages divins, comme Paul et Barnabas à Lystre, comme l'ange de l'Apocalypse qui relève saint Jean en lui disant : « je suis ton compagnon de service, adore Dieu, » — Jésus accepte ce culte divin comme une chose toute naturelle et qui lui est due. La prière est adressée à Jésus-Christ. C'est Jésus que prie le brigand sur la croix; c'est entre les mains de Jésus qu'Etienne mourant remet son esprit. La bénédiction est donnée de la part de Jésus-Christ : « que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre père et du Seigneur Jésus-Christ. » Le baptême est administré au nom de Jésus-Christ : « allez et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et au nom du Fils. » Le serment, ce serment dont il est dit : « tu serviras un seul Dieu et tu

jureras en son nom, » le serment est prêté au nom de Jésus-Christ : Paul atteste par Jésus-Christ, aux chrétiens de Rome, qu'il leur dit la vérité. Enfin la louange suprême, cette louange dont il est dit : « à Dieu seul sage soit honneur et force aux siècles des siècles, » cette louange est un hommage rendu à Jésus-Christ. « je regardai, » dit l'apôtre de l'Apocalypse, « et j'entendis la voix d'un grand nombre d'anges autour du trône et des anciens, et ils disaient à haute voix : A l'agneau qui a été mis à mort soit louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles [1] ! »

Assurément, mes frères, quand l'Ecriture ne nous dirait rien de plus sur la question qui nous occupe, cette question serait décidée. Quand elle ne donnerait pas expressément à Jésus-Christ le nom de Dieu, il suffirait qu'elle nous déclare qu'il possède toutes les perfections de Dieu, qu'il opère toutes les œuvres de Dieu, qu'il a droit à tous les actes du culte qui n'est dû qu'à Dieu, — il suffirait de cela pour mettre hors de doute, aux yeux de tout lecteur non prévenu, que la divinité de Christ est enseignée dans la bible. Mais la bible va plus loin : et pour rendre plus inexcusable encore l'incrédulité à cet égard, elle donne expressément à Jésus-Christ le nom de Dieu dans un grand

[1] Héb. I. 6 ; Jean V. 22, 23 ; Phil. II. 9 ; Actes VII. 59 ; Rom. I. 7 ; Matth. XXVIII. 19 ; Rom. IX. 1 ; 1 Tim. I. 17 ; Apoc. V. 11, 12.

nombre de passages. Témoin ces paroles d'Isaïe dans un oracle bien connu : « L'enfant nous est né, le fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom l'admirable, le conseiller, le Dieu fort et puissant. » Témoin ces paroles de saint Jean, au commencement de son évangile. « La Parole était au commencement, et la Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu; » et pour qu'on ne puisse pas se méprendre sur ce qu'il entend par cette Parole, il ajoute : « et la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, une gloire comme celle du fils unique venu du Père. » Témoin ces paroles du même apôtre à la fin de son épître : « vous êtes dans le vrai Dieu par son fils Jésus-Christ : c'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. » Témoin ces paroles de saint Paul aux pasteurs d'Ephèse : « vous êtes établis pour paître l'église de Dieu, qu'il a rachetée par son propre sang. » Témoin ces autres paroles du même apôtre aux Romains : « c'est des Juifs qu'est descendu selon la chair Christ, qui est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. » Témoin ces autres paroles à Timothée : « certes, le mystère de piété est grand, savoir que Dieu a été manifesté en chair, justifié par l'Esprit, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde et élevé dans la gloire. » Témoin ces autres paroles à Tite : « nous attendons

la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. » Témoin enfin ces paroles du psalmiste, qui s'adressent à Jésus-Christ, comme nous l'apprend l'épître aux Hébreux : « O Dieu! ton trône demeure aux siècles des siècles, et le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi, ô Dieu! ton Dieu t'a oint d'une huile de joie par-dessus tous tes semblables [1]. »

Mes frères, l'Ecriture ne peut se contredire elle-même; et, après des témoignages aussi clairs et aussi positifs rendus par elle à la divinité du Sauveur, nous pourrions nous arrêter ici, considérant notre tâche comme accomplie; pour quiconque admet la bible comme parole de Dieu et la lit avec une foi simple, il ne peut rester aucun doute raisonnable au sujet de la doctrine dont il s'agit. Toutefois, pour écarter encore mieux de vos esprits toute espèce d'obscurité à cet égard, nous croyons devoir dire un mot des passages qu'on cite quelquefois en opposition à cette doctrine. Il est en effet une classe de passages dans la bible qui, à les prendre isolément, sembleraient supposer que Christ est inférieur à Dieu. Si Jésus-Christ est Dieu, nous dit-on, comment se fait-il

[1] Esaïe IX. 5; Jean I. 1; Jean I. 14; 1 Jean V. 20; Actes XX. 28; Rom. IX. 5; 1 Tim. III. 16: Tite. II. 13: Ps. XLV. 7. 8: Héb. I. 8.

que nous le voyions prier Dieu, se soumettre à sa volonté, réclamer son secours, gémir de son abandon? et l'on pourrait ajouter : comment se fait-il que nous le voyions subir toutes les infirmités innocentes de la nature humaine, la faim, la soif, la fatigue, la douleur et la mort? Si Jésus-Christ est Dieu, comment peut-il dire que le jour du jugement est ignoré non-seulement des hommes et des anges, mais du Fils lui-même [1]? Enfin, si Jésus-Christ est Dieu, comment peut-il dire à ses disciples, au moment de les quitter : « si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon père; car mon père est plus grand que moi [2]? » Voilà tout ce qu'on allègue de plus fort contre la doctrine que nous prêchons. Une seule observation suffira pour renverser l'objection qu'on prétend tirer de ces passages. Cette objection prend sa source dans une vue incomplète de la doctrine biblique relativement au Sauveur. En disant que Jésus-Christ est Dieu, nous n'avons pas tout dit. Suivant la bible, Jésus n'est pas seulement Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement : il est en même temps homme, « semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. » Il réunit en sa personne, par un mystère que nous ne pouvons ni expliquer ni comprendre, mais qui fait la consolation et le salut des fidèles, la nature divine et

[1] Marc XIII. 32.
[2] Jean XIV. 28.

comprendre et Dieu pour nous secourir, ô Emmanuel! que tu es bien le Sauveur qu'il nous fallait! et qu'il nous est facile de t'adorer tout ensemble et de t'aimer!

Aimons-le donc en effet et adorons-le, mes bien-aimés frères, ce Sauveur dont l'église chrétienne célèbre aujourd'hui la naissance! C'est en vain que nous aurions acquis les idées les plus exactes sur la nature et le caractère de Jésus-Christ, si cette connaissance restait en nous à l'état d'une théorie stérile, sans action sur notre cœur, sans application dans notre vie. Si nous avons appris à connaître Jésus-Christ, apprenons aussi à mettre en pratique cette connaissance. Puisque Jésus-Christ est Dieu, faisons-lui un accueil digne de Dieu : donnons-lui toute notre confiance, tout notre cœur, toute notre vie. Puisque Jésus-Christ est Dieu, recevons ses paroles comme les propres paroles de Dieu, comme la vérité sans mélange émanée du ciel, comme la pensée divine révélée à l'humanité; écoutons-les et les croyons sans les juger, sans y ajouter ni en retrancher; rappelons-nous que le ciel et la terre passeront, mais non les paroles de Jésus-Christ. Puisque Jésus-Christ est Dieu, appuyons sur lui seul, comme sur un fondement inébranlable, toutes nos espérances de salut. Rappelons-nous « qu'il est venu chercher et sauver ce qui était perdu; » « qu'il a donné sa vie en ran-

çon pour les pécheurs; » et « qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés. » Rejetons donc loin de nous comme des espérances mensongères tous les autres prétendus moyens de salut, et que la justice de Christ soit notre seul refuge : avançons dans la vie, allons au-devant de la mort, couverts de cette justice comme d'un bouclier, et à notre dernière heure, comme Etienne, remettons notre esprit entre les mains du Seigneur Jésus. Puisque Jésus-Christ est Dieu, adressons-nous à lui avec confiance dans tous nos besoins; allons à lui pour être fortifiés contre la tentation, à lui pour être consolés dans nos épreuves. Rappelons-nous que « nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse compatir à nos infirmités, puisqu'il a été tenté comme nous en toutes choses, sans qu'il ait commis le péché. » Puisque Jésus-Christ est Dieu, prenons ses préceptes pour la règle de notre conduite, et sa vie pour le modèle de la nôtre. Rappelons-nous que nous devons être « saints comme Dieu est saint, » « parfaits comme il est parfait : » que le seul modèle digne d'être proposé à nos efforts est la perfection suprême, et que cette perfection a été mise à notre portée en Jésus-Christ. Puisque Jésus-Christ est Dieu, approchons-nous de la table qu'il nous prépare comme de la table de Dieu : rappelons-nous en venant à ce festin sacré cette parole du psalmiste : « servez l'Eternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremble-

Christ? pourquoi nous répéter toujours des choses que nous ne pouvons plus ignorer, et qui, à force de retentir à nos oreilles, ont perdu leur intérêt pour notre esprit et leur action sur notre cœur? quelle utilité pratique pouvons-nous tirer de ces dogmes mystérieux? Qu'on nous prêche la morale : qu'on s'attache à nous exposer nos devoirs, à nous les développer dans tous leurs détails; qu'on nous dise non ce que nous devons croire, mais ce que nous devons faire; alors la prédication sera vraiment utile, nous saurons en tirer des applications pratiques et la réaliser dans notre vie.

Nous aurions, mes chers frères, plus d'une réponse à faire à ces observations ou à ces plaintes. Nous pourrions répondre d'abord que cette observation, faite d'une manière générale et absolue, n'est pas fondée, et qu'il n'est pas exact de dire que nous prêchions la doctrine indépendamment de la morale. Jamais, dans nos prédications, nous ne séparons la théorie de la pratique, la foi des œuvres, la doctrine de la morale. En même temps que nous déclarons que la foi en Christ est l'unique moyen d'être justifié devant Dieu, nous ne négligeons pas d'insister sur l'absolue nécessité de la sanctification; et la sanctification n'est qu'un autre nom de la morale chrétienne. Il n'est donc pas vrai que nous prêchions une doctrine sans morale : seulement nous ne prêchons jamais non plus une morale sans doctrine.

Nous pourrions ajouter que si nous tenons à ne pas séparer ces deux éléments de la prédication évangélique, c'est qu'ils sont réellement et logiquement inséparables : c'est que la doctrine est à la morale ce qu'est le principe à la conséquence, ce qu'est l'arbre à son fruit, ce qu'est le fondement à l'édifice qu'il soutient ; et comme on ne peut avoir ni conséquence sans principe, ni fruit sans arbre, ni maison sans fondement, de même il n'est point de morale efficace et solide qui n'ait sa racine dans une doctrine positive et certaine. Demander au pasteur chrétien de se borner dans ses prédications à la morale pure, c'est lui demander une inconséquence, une chose contradictoire, tranchons le mot, une absurdité.

Voilà ce que nous pourrions répondre à l'observation dont nous avons parlé. Mais il est probable qu'une pareille réponse ne vous satisfait pas, parce que, faute d'expérience, vous ne la comprenez pas, et peut-être vous ne la croyez pas fondée. C'est pourquoi nous voulons aujourd'hui vous répondre d'une autre manière. Nous allons pour vous répondre abonder dans votre sens, et vous donner ce que vous demandez. Vous voulez de la morale ? soit : nous sommes prêts à vous satisfaire : nous allons vous exposer la morale chrétienne dans toute sa pureté et sa rigidité. Peut-être comprendrez-vous mieux après une telle prédication pourquoi nous ne vous prêchons pas plus souvent la morale.

de vos devoirs : il y aurait au-dedans de vous une source intarissable de devoirs, d'où la charité, l'humilité, la tempérance, la pureté et toutes les vertus chrétiennes couleraient par une action naturelle et irrésistible. Vous rempliriez tous vos devoirs, non plus sous l'empire d'une contrainte pénible, mais avec le doux abandon, avec la sainte liberté de l'amour; et vous sentiriez toute la vérité de ce mot d'un Père de l'église, qui sous une forme familière cache un sens profond et sublime : « Aime Dieu et fais ce que tu voudras [1]. »

Mais comment pourra naître dans vos cœurs ce amour de Dieu qui est tout le secret de la morale? Sous quel aspect faudra-t-il vous présenter le Dieu de la bible, sous quels traits vous le dépeindre pour vous porter à l'aimer?

Y réussirons-nous en vous le peignant sous les traits magnifiques du Dieu créateur? Faudra-t-il vous le montrer tirant l'univers du néant par le seul acte de sa volonté, faisant d'une parole jaillir la lumière du sein des ténèbres, et semant les mondes à travers l'espace comme une poussière d'or? Faut-il vous le montrer accordant à notre globe une attention particulière, lui assignant sa forme et ses mouvements, lui donnant pour pavillon l'azur du ciel, pour parure la

[1] Saint Augustin.

verdure des arbres et l'émail des fleurs, pour habitants la variété infinie des animaux depuis la grandeur colossale jusqu'à la petitesse imperceptible, et couronnant son œuvre par la formation de l'homme, ce roi de la création terrestre? Mais non, ce n'est pas là ce qu'il vous faut. En présence de ces merveilles, vous pourrez bien admirer la puissance magnifique de l'Eternel; mais vous ne serez point portés à l'aimer.

Cet amour naîtra-t-il plus facilement dans votre cœur si nous vous présentons Dieu comme le législateur suprême? si nous vous le montrons donnant à l'homme une loi merveilleusement calculée pour sa nature morale, et dans une harmonie toute divine avec ses facultés et ses besoins; une loi dont l'observation apporterait infailliblement l'ordre et le bonheur dans les sociétés humaines; une loi qui vit le jour sept siècles avant les chefs-d'œuvre des Solon et des Lycurgue, et auprès de laquelle les chefs-d'œuvre des Solon et des Lycurgue ne sont que des ébauches d'enfant; cette loi dont le roi-prophète a dit avec vérité : « La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme; le témoignage de l'Eternel est assuré et donne la sagesse aux plus simples. Les commandements de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur; le commandement de l'Eternel est pur, il fait que les yeux voient? » Non encore, ce n'est pas là ce qu'il vous faut. En présence de cette admirable créa-

tion morale, vous exalterez la profonde sagesse de l'Eternel, mais vous ne serez point portés à l'aimer.

Faudra-t-il vous présenter Dieu sous les attributs du souverain juge? Faudra-t-il vous le montrer vengeant sur ses créatures coupables sa loi violée, précipitant les anges révoltés dans un enfer éternel, anéantissant des races coupables, ici par les flots d'un déluge, là par une pluie de feu, moissonnant tous les premiers-nés d'une nation d'un seul coup de son glaive exterminateur, ou livrant son peuple infidèle tour à tour aux fléaux de la nature et aux fureurs de ses ennemis? Faudra-t-il vous dépeindre à l'avance ce « feu qui ne s'éteint point, » ce « ver qui ne meurt point, » ces « ténèbres du dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents, » et qui attendent les réprouvés dans une autre vie? Non, non, ce n'est pas là encore ce qu'il vous faut. En présence de ces jugements terribles, vous redouterez la justice vengeresse de l'Eternel; mais vous ne serez point portés à l'aimer.

Que faut-il donc, encore une fois, pour faire pénétrer dans vos cœurs l'amour de Dieu? Ce qu'il vous faut, mes bien-aimés frères, c'est la connaissance du Dieu *Sauveur :* c'est le Dieu qui pardonne et qui oublie les péchés; c'est le Dieu qui est ému envers ses créatures déchues de la même compassion dont un père est ému envers ses enfants; c'est le Dieu qui

vous dit : « venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ; » c'est le Dieu qui descend de son trône de gloire, qui voile son éclat divin sous les traits de notre humanité, qui prend la forme d'un serviteur, qui se rend obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix, — et tout cela pour vous : tout cela pour que vous qui ne pensiez pas à lui, vous qui étiez ses ennemis par vos péchés, vous qui marchiez de gaîté de cœur à une perdition éternelle, vous pussiez être pardonnés, sanctifiés, sauvés, rendus parfaitement et éternellement heureux. Ah! voilà, voilà bien ce qu'il fallait pour vous porter à aimer Dieu ; et si vous n'aimez pas le Dieu qui a fait pour vous toutes ces choses, c'est que vous ne croyez pas réellement toutes ces choses. Vous les avez entendues bien des fois, cela est vrai ; vous les avez comprises peut-être par l'intelligence; mais elles ne sont pas entrées dans votre cœur, mais vous ne les croyez pas.

Et voilà pourquoi nous ne nous lassons pas de revenir sur ces choses dans nos discours. Voilà pourquoi nous ne voulons, à l'exemple de saint Paul, « savoir parmi vous qu'une seule chose, Christ, et Christ crucifié. » Voilà pourquoi aujourd'hui même, où nous avions à développer un texte de morale, nous sommes ramenés forcément à la doctrine, à cette doctrine par excellence de la croix de Christ, qui est scandale et folie au monde, mais qui, pour

ceux qui sont sauvés, est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu!

Oui, mes bien-aimés frères, nous ne pouvons que vous adresser tout de nouveau à la croix de Christ, comme si nous vous en parlions pour la première fois. Cette morale évangélique que vous faites profession d'aimer et de rechercher, c'est au pied de la croix qu'elle prend sa source, c'est de la croix qu'elle découle tout entière. O vous qui aspirez à réaliser dans votre vie la morale de l'évangile, renoncez à poursuivre ce but sublime avec les seules forces de votre nature : ce serait poursuivre un fantôme. Approchez-vous par la foi de la croix du Calvaire, arrêtez votre vue sur la victime sainte que vos péchés y ont attachée, placez-vous sous l'aspersion de ce sang qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel, laissez-vous arroser, laissez-vous couvrir tout entiers de ce bienheureux sang, pénétrez-vous de l'amour immense dont il est la prédication éloquente, — et sous l'influence de ce baptême de sang vous sentirez se former en vous une nouvelle nature morale; vous sentirez battre votre cœur sous l'étreinte d'une passion nouvelle, dont vous ne soupçonnez pas la puissance; subjugués par ce prodige de l'amour divin, vous aimerez à votre tour dans les profondeurs de votre âme ce Dieu sauveur qui vous a aimés le premier; vous l'aimerez plus que père, mère, frères, sœurs, femme, époux, enfants, plus que tout ce que

vous avez de plus cher au monde; vous vous donnerez à lui tout entiers, sans réserve et sans regret; vous lui donnerez votre cœur et votre vie, vos paroles et vos pensées, et vous comprendrez alors ce précepte si incompréhensible pour l'homme naturel : « Soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Mais qui de nous, mon Dieu, parmi ceux mêmes qui ont éprouvé jusqu'à un certain point la puissance de l'évangile, ne se sentirait profondément humilié, qui ne se sentirait effrayé à l'ouïe d'un pareil précepte! Hélas! quand nous comparons notre vie avec ce précepte, quand nous mesurons l'intervalle immense qui les sépare, le découragement s'empare de nous et nous sommes prêts à désespérer de l'accomplir jamais. Mais ce n'est pas à nous-mêmes et à notre faiblesse que nous voulons regarder : c'est à toi, Seigneur, et à ta force. Nous avons appris à dire avec ton apôtre : « quand nous sommes faibles, c'est alors que nous sommes forts. » Nous savons que tu es puissant pour accomplir en nous tout le bon plaisir de ta volonté, pour faire même « au-delà de tout ce que nous demandons et pensons. » Nous savons que tu ne veux pas laisser imparfaite l'œuvre que tu as commencée, mais que tu l'achèveras jusqu'au jour de Jésus-Christ. Et bien que nous ne soyons encore que de faibles enfants, qui osent à peine s'assurer qu'ils

sont nés à la vie de la foi, nous te demandons avec confiance, appuyés sur tes promesses, de nous faire croître de jour en jour dans cette vie, et de nous faire parvenir enfin « à l'état d'homme fait, à la stature parfaite de Christ! » Amen.

Août 1844.

L'ESPRIT D'ADOPTION.

Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. Ainsi vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, c'est-à-dire Père. C'est ce même Esprit qui rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu. Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers, dis-je, de Dieu, et cohéritiers de Christ.
(Rom. VIII. 14-17.)

'sprit saint, dont cette fête chrétienne nous rap-
la première effusion dans le monde [1], se pré-
à nous sous différents points de vue, suivant
fets qu'il opère. Tantôt nous le voyons, sous la
d'une colombe mystique, descendre sur la tête
tre Sauveur, et consacrer ainsi l'entrée de son

ché un jour de Pentecôte.

ministère. Tantôt il tombe sur les apôtres comme une flamme de feu, et par son divin attouchement transforme ces hommes faibles et timides en intrépides confesseurs de Jésus-Christ. Ici il manifeste sa présence par des dons miraculeux : il fait parler des langues étrangères, il conduit la plume de l'inspiration, il soulève les voiles de l'avenir. Là, produisant des effets qui, pour n'être pas extraordinaires, n'en sont pas moins des miracles de la toute-puissance divine, il calme une conscience angoissée, il purifie une âme souillée par le péché, il fraie aux messagers de la bonne nouvelle le chemin des cœurs. Mais de tous les aspects sous lesquels la bible et l'expérience chrétienne nous présentent le Saint-Esprit, il n'en est point de plus doux et de plus auguste à la fois que celui que l'apôtre appelle l'esprit d'adoption, cet esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, et qui nous apprend à dire au Seigneur : « Abba, c'est-à-dire père. » Père! avez-vous jamais réfléchi, mes chers frères, à tout ce qui est renfermé dans ce nom? avez-vous senti tout ce qu'emporte cette relation d'un fils avec son père, dans laquelle nous sommes appelés à entrer avec Dieu? De toutes les relations que la vie de l'homme nous présente, c'est là sans doute la plus noble, la plus belle, la plus idéale. La relation d'un fils avec sa mère est plus tendre, celle des époux est plus intime, celles des amis, des frères et des sœurs,

ent plus familières et plus abandonnées; mais la
elation d'un fils avec son père offre un mélange
effable d'amour et de vénération, de douceur et de
ajesté, de crainte et de confiance, qui répond à
n intime besoin de notre nature morale, et que rien
autre ne peut remplacer. J'en appelle à votre expé-
ence, vous qui, après avoir connu les douceurs
une telle relation, avez perdu un père chéri et
igne de l'être : n'est-il pas vrai que cette perte a laissé
ans votre cœur un vide immense, que rien sur la
erre ne saurait combler? Rien sur la terre, ai-je dit:
ais il est un Dieu dans le ciel qui se charge de le
ombler; qui veut nous rendre ce que nous avons
erdu et bien plus encore, en entrant lui-même avec
ous dans cette sainte et bienheureuse relation; qui
eut nous appeler ses enfants, et que nous l'appelions
otre père. « Je vous serai pour père, et vous me
erez pour fils et pour filles, a dit le Seigneur tout-
uissant. » « Voyez quel amour le père nous a
moigné, » s'écrie l'apôtre saint Jean, « que nous
oyons appelés enfants de Dieu! »

Et en effet, quel amour, mes chers frères, quelle
condescendance merveilleuse n'est-ce pas de la part
e Dieu, qu'il veuille bien nous adopter pour ses
nfants et se déclarer notre père! Pour sentir tout ce
u'il y a d'admirable dans cet amour, arrêtez-vous un
oment à considérer, d'un côté ce qu'est Dieu, c'est-

à-dire grandeur et sainteté, de l'autre ce que nous sommes nous-mêmes, c'est-à-dire néant et péché.

Le caractère extraordinaire de l'amour de Dieu paraît d'abord dans la grandeur de Dieu comparée avec notre néant. Il est le Créateur et nous sommes ses créatures. « Toutes choses subsistent par lui. » « Il a créé les cieux par sa parole, et toute leur armée par le souffle de sa bouche. » Ce monde, dans un coin duquel nous naissons, vivons et mourons, n'est à ses yeux, suivant l'expression du prophète, « qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlève demain, » sans qu'elle laisse même de trace après elle sur le sable du désert. Et toutes les nations ensemble, ces grandes nations qui font tant de bruit dans le monde et dont les chefs pensent être quelque chose, elles sont devant lui, continue le prophète, « comme la goutte qui pend à un seau, ou comme la poussière qui s'attache aux bassins d'une balance. » Il a créé, non-seulement le globe qui nous porte, mais le soleil qui nous éclaire, et les autres globes qui, pareils au nôtre, tournent autour du même soleil; non-seulement le système de mondes dont le nôtre fait partie, mais tous les autres systèmes qui roulent dans la vaste étendue des cieux. Il a créé non-seulement tous les hommes, dans la multitude desquels nous sommes perdus comme quelques gouttes d'eau dans la mer, mais les anges, les principautés, les puissances célestes, et tous les êtres qui peuplent sans

doute les autres parties de l'univers, auprès desquels la masse des hommes elle-même n'est qu'une goutte d'eau dans un océan. Et pour tout cela il ne lui a fallu qu'une parole : « il appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. » Et quand nous ajouterions à ce tableau tous les traits que l'imagination la plus féconde pourrait enfanter, nous ne parviendrions jamais à vous offrir, vous le savez, même une faible esquisse de la grandeur et de la puissance divine. Eh bien! c'est un tel Dieu qui veut s'abaisser jusqu'à nous, qui veut entrer avec nous dans les relations les plus douces et les plus intimes. Dans cet univers étincelant, dans cette multitude de systèmes célestes où se perdent nos regards et notre pensée, il distingue notre petit système; dans ce système, notre imperceptible planète; sur cette planète, notre pays; dans ce pays, notre ville; dans cette ville, notre église; et dans cette église il te choisit, qui que tu sois qui crois au Seigneur Jésus, pour faire de toi son enfant. Il daigne t'adresser la parole : et son langage n'est pas celui d'un roi qui commande; c'est celui d'un père qui supplie. Il te dit : « Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur! tu seras mon enfant et je serai ton père; ce qui est à moi sera à toi; je veux te faire asseoir sur mon trône, je veux te rendre participant de ma gloire et de mon ciel. » N'est-ce pas là, mes chers frères, une condescendance bien merveilleuse, et ne dirons-nous pas avec l'apôtre : « Quel amour le

Père nous a témoigné, lui le Créateur, à nous ses créatures, que nous soyons appelés enfants de Dieu! »

Mais l'éclat de cet amour brillera bien davantage si nous comparons les perfections morales de Dieu à notre état moral. Si grande que soit la distance entre le Créateur et sa créature, elle disparaît, en quelque sorte, auprès de celle qui sépare le péché de la sainteté. Dieu est « le Saint des saints, » et nous sommes pécheurs. Nous ne nous ferons jamais de cette sainteté de Dieu des idées assez relevées. Il est le Saint des saints : c'est-à-dire que non-seulement il est lui-même tout rempli de sainteté, si je puis m'exprimer ainsi, mais qu'il ne peut souffrir dans ce qui l'approche la plus légère souillure : devant lui les anges mêmes sont à peine assez purs, et les séraphins se voilent la face de leurs ailes. Et nous, que sommes-nous devant lui? Si nous nous jugeons, non d'après les inspirations d'une conscience obscurcie par le péché, mais d'après les déclarations de cette parole infaillible qui découvre et condamne le péché jusque dans son germe le plus imperceptible, qui ne regarde pas à l'acte extérieur et grossier, mais au cœur, qui appelle meurtrier celui qui hait son frère, et adultère celui qui regarde une femme avec un œil de convoitise, — nous serons forcés de reconnaître : « qu'il n'y a point de juste, non pas même un seul; » que « toute l'imagination du cœur des hommes n'est que mal en tout temps; » qu'ils sont « remplis de

toute espèce d'injustice, d'impureté, de méchanceté, d'orgueil et d'avarice; » et que tous tant que nous sommes, sans en excepter les plus vertueux selon le monde, « nous sommes par nature des enfants de colère, c'est-à-dire dignes de la colère du Tout-Puissant. Telles sont les propres déclarations de la bible. Tel est l'abîme que le péché a creusé entre nous et Dieu; et pour que nous pussions être rapprochés de lui, il a fallu que cet abîme fût comblé. Qu'un roi fasse grâce à son sujet criminel, qu'un père pardonne à son fils coupable, ils le peuvent sans prendre sur eux-mêmes le châtiment mérité par le rebelle, et la douceur de pardonner n'est achetée pour eux d'aucun sacrifice. Mais ici, il fallait que la justice inflexible du Très-Haut restât sans atteinte; il fallait maintenir l'ordre éternel du monde moral, qui veut que tout péché porte avec lui son châtiment; il fallait qu'une victime se précipitât dans le gouffre à notre place, et rassemblât sur sa tête innocente tous les traits de la colère divine. Et cette victime ne pouvait pas être un homme ni une créature quelconque; car « personne ne saurait racheter son frère, ni payer à Dieu sa rançon, » dit l'Ecriture. Vous le savez, mes frères, il a fallu que le propre Fils de Dieu, le Créateur lui-même, revêtu de notre humanité, souffrît à la place de sa créature, et qu'il fût traité comme un rebelle pour que nous pussions être traités comme des enfants. Mais du moins y avait-il quelque chose

en nous pour répondre à un si étonnant amour, ou pour prévenir la miséricorde de l'Eternel? Je puis, à la rigueur, concevoir un roi offensé qui, même au prix de grands sacrifices, pardonne à son sujet criminel et le fait asseoir à côté de lui sur son trône, si du moins ce criminel a cherché sa grâce, s'il y a quelque chose en lui qui promette à la bonté du roi un juste retour; je comprends que le père pardonne à l'enfant prodigue et fasse chercher la plus belle robe pour l'en revêtir, lorsque l'enfant prodigue revient de lui-même à son père avec les larmes de l'amour repentant. Mais est-ce bien ainsi que les choses se sont passées entre nous et Dieu? Non, mes frères, ce n'est pas nous qui avons cherché Dieu; c'est Dieu qui nous a cherchés. Tout vient de lui, depuis le commencement du commencement, dans l'œuvre de notre salut. Il faut qu'il triomphe de la résistance que nous opposons à sa grâce et qu'il nous donne lui-même, d'abord « la repentance [1], » et ensuite « la vie. » « En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Dieu nous a aimés; » et si « personne sur la terre n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, » « Dieu a fait éclater son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions ses ennemis, Christ est mort pour nous. » Voilà ce que Dieu a fait pour com-

[1] Actes. XI. 18.

bler l'abîme que le péché avait creusé entre nous et lui, pour se rapprocher de nous, pour pouvoir s'appeler notre père et nous appeler ses enfants. Ici encore, mes chers frères, comment n'être pas confondu d'admiration et comment ne pas dire avec l'apôtre : « Quel amour le Père nous a témoigné, lui le Saint des saints, à nous pauvres pécheurs, que nous soyons appelés enfants de Dieu !

Enfants de Dieu! ce titre glorieux, dont le Père céleste se plaît à revêtir les disciples de Christ, emporte avec lui d'inestimables priviléges. Deux de ces priviléges sont particulièrement signalés dans les paroles de notre texte : c'est la confiance vis-à-vis de notre père céleste, et la participation à son héritage.

Le premier privilége attaché à la qualité d'enfant de Dieu est la confiance. « Vous n'avez point reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, c'est-à-dire Père. » Dieu, qui a voulu que l'enfant eût besoin de son père, a voulu aussi que le père fût plein de tendresse pour son enfant; il a voulu que le cri de l'enfant remuât les entrailles du père, et que l'un ne pût faire entendre l'expression de ses besoins sans que l'autre se sentît pressé de les satisfaire. Il en est de même à l'égard de notre père céleste, avec cette différence que la

tendresse du plus tendre des pères ne saurait donner aucune idée de son amour. La confiance avec laquelle nous nous adressons à lui doit donc surpasser d'autant celle qui dicte nos prières à nos pères selon la chair. « Qui sera l'homme d'entre vous, » nous dit le Sauveur, « qui donne une pierre à son fils, s'il lui demande du pain? et s'il lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent? Si donc vous, qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent! »

Mais ce n'est pas seulement parce qu'il nous aime davantage que nous devons nous adresser avec plus de confiance à notre père céleste : c'est aussi parce qu'il peut davantage. L'amour de nos pères selon la chair fût-il infini, leur puissance est bornée : ils n'ont à leur disposition qu'une bien faible partie des objets qu'embrassent nos désirs; et trop souvent le seul soulagement qu'ils aient à nous offrir est une compassion sans résultat. Mais notre père céleste est en même temps le tout-puissant : il dispose à son gré de tous les cœurs des hommes et de toutes les puissances de la nature. S'il est père pour nous entendre, il est roi pour nous exaucer; s'il a des entrailles de miséricorde pour sympathiser à nos détresses, il a une main forte et un bras étendu pour y subvenir. C'est cette réunion de la puissance et de la bonté qui rend notre confiance parfaite. S'il était roi sans être

ère, sa puissance nous serait redoutable, et nous l'aurions en perspective que sa juste vengeance pour nos transgressions de sa loi. S'il était père et qu'il ne fût pas roi, sa bonté nous serait inutile, et cette compassion stérile nous ferait sentir avec plus d'amertume la profondeur d'une misère sans remède. Mais voici, il est à la fois le plus tendre des pères et le plus puissant des rois : son pouvoir est sans borne comme son amour. Dès-lors, notre confiance peut être aussi sans borne et sans réserve. « Ne vous inquiétez de rien, » nous dit l'apôtre, « mais en toutes choses présentez vos demandes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces, vous déchargeant sur lui de tous vos soucis; car lui-même prend soin de vous. » Je ne veux pas dire, vous le comprenez, qu'il doive nécessairement exaucer tous nos désirs; car, bien souvent ces désirs sont opposés à notre véritable bonheur, et alors son amour même ne lui permet pas de nous exaucer. A cet égard encore, notre père céleste se distingue avantageusement de nos pères selon la chair. Ceux-ci nous accordent bien souvent ce qu'ils devraient nous refuser, si leur science n'était pas bornée comme leur puissance. Mais Dieu, qui embrasse d'un seul regard notre présent et notre avenir dans leurs rapports innombrables et mystérieux, voit des maux pour nous dans une foule de choses que nous appelons des biens; et, dans sa bonté sage et clairvoyante, il nous refuse ces

biens apparents qui seraient des maux réels. Combien une telle assurance ne doit-elle pas ajouter à notre paix ! et avec quelle confiance nous adresserons-nous à lui, sachant qu'il est constant et fidèle, non-seulement pour nous accorder le bien, mais pour nous refuser le mal !

Il pourra même arriver que notre père céleste nous envoie des afflictions ; et en cela encore il nous traite comme ses enfants ; car, « quel est l'enfant que son père ne châtie pas ? » « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, » nous dit l'Ecriture, « et il frappe de ses verges tous ceux qu'il reconnaît pour ses enfants. Si vous étiez exempts du châtiment, auquel tous les autres ont part, vous seriez des enfants supposés et non pas légitimes. » Pour le chrétien, l'affliction a perdu son amertume : elle n'est plus une nécessité cruelle : elle est une dispensation d'amour ; elle fait partie de ses priviléges comme enfant de Dieu ; et loin de porter atteinte à sa confiance, elle l'étend et la fortifie. C'est elle qui lui rappelle et lui prouve son adoption, et qui le ramène entre les bras de son Père lorsqu'il a eu le malheur de s'en éloigner. Sans elle, il manquerait quelque chose à notre adoption céleste, et ce serait avec un sentiment moins profond que nous dirions à Dieu : « Abba, Père ! »

Il est un autre privilége attaché à la qualité d'enfant : c'est celui d'être appelé à hériter du père. Ce

qu'un père possède, il le possède moins pour lui que pour ses enfants : ses richesses deviennent leurs richesses, et son bonheur leur bonheur. Il en est de même à l'égard de notre père céleste. « Si nous sommes enfants, » continue l'apôtre, « nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. » Et quel est cet héritage que notre père céleste a préparé pour nous? — C'est le ciel; c'est le séjour d'une félicité parfaite et éternelle. Là seront inconnues les misères et les afflictions de cette vie : la douleur, la maladie, la mort, les séparations, le deuil, tout cela aura fui pour jamais. Là nous retrouverons tout le bonheur véritable dont nous pouvons jouir ici-bas, mais affranchi de ce qui rend ici-bas ce bonheur imparfait : nos joies ne seront plus troublées par le sentiment qu'elles vont finir, ni empoisonnées par le péché; elles seront saintes, inaltérables, parfaites comme celui qui en sera la source éternelle. Là nous trouverons des jouissances toutes nouvelles, inconnues à la terre : le perfectionnement de notre nature, l'excellence de nos organes, l'agrandissement de nos facultés, l'étendue de nos connaissances, la société de notre Dieu sauveur, des anges, des élus, nous ouvriront autant de sources de bonheur dont nous ne pouvons nous faire aucune idée de ce côté-ci du tombeau.

Mais c'est vainement que nous tenterions de vous donner une idée de ce bonheur. Jamais nous ne sen-

tons davantage notre impuissance que lorsque nous voulons essayer de décrire la félicité du ciel. Les langues humaines n'ont pas d'expression pour un tel bonheur, et l'imagination de l'homme est impuissante à le concevoir. Cherchez tout ce qu'il y a de plus pur, de plus vrai, de plus excellent dans les joies que cette vie peut procurer, et dites-vous que tout cela n'est rien encore auprès de la joie du ciel. Il y a de la joie pour un ami à serrer dans ses bras et sur son cœur son ami longtemps perdu : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour deux époux, unis moins encore par la loi de Dieu et des hommes que par toutes les sympathies du cœur et de l'âme, à confondre tous leurs sentiments et toutes leurs pensées, à ne faire de deux vies qu'une seule vie : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour la jeune épouse qui devient mère à entendre le premier cri de son enfant : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour un père à voir revenir à lui, après de longs égarements, un fils prodigue et repentant : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour un homme généreux à répandre autour de lui les bienfaits, à faire oublier la souffrance en la soulageant, à faire éclore le sourire sur des visages que sillonnaient les larmes : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Mettez ensemble toutes ces joies, concentrez-les sur une seule tête et dans un seul

cœur, faites-en une joie unique, immense, inexprimable : la joie du ciel vaut mieux que cela. Cette joie que nous nous efforçons vainement de vous dépeindre, cette joie que l'Ecriture elle-même ne peut que figurer par de faibles et imparfaites comparaisons, cettte joie qui est Dieu lui-même prenant possession de tout notre être, tel est l'héritage réservé aux enfants de Dieu.

Et maintenant, mes chers frères, laissez-nous vous adresser une question bien sérieuse, et de laquelle dépend votre avenir éternel : Êtes-vous du nombre des enfants de Dieu ? Ceux-là seuls qui sont enfants de Dieu ont part aux priviléges dont nous avons parlé : Êtes-vous du nombre des enfants de Dieu ?

Les premières paroles de notre texte vous fournissent un moyen facile de résoudre cette question, en vous indiquant le caractère auquel se reconnaissent les enfants de Dieu. « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. » La question que je vous adressais revient donc à celle-ci : Êtes-vous conduits par l'Esprit de Dieu ? Avez-vous reçu cet Esprit saint dont l'action, mystérieuse et inexplicable dans sa nature, n'en est pas moins certaine et clairement révélée par ses effets ?

Avez-vous reçu cet Esprit qui donne la conviction du péché ? Avez-vous reconnu, non pas des lèvres seulement, mais du cœur et de l'âme, que vous

ces caractères, la joie du salut, peut quelquefois ne pas exister chez un véritable enfant de Dieu, par suite d'une imperfection de sa foi ; mais les trois premiers caractères, la conviction du péché, la foi au sang de Christ et la sanctification se retrouvent infailliblement partout où l'Esprit de Dieu a passé.

Avez-vous donc, chers frères, ces trois caractères des enfants de Dieu? Si en vous examinant à ces divers égards vous arrivez à un résultat satisfaisant ; si vous pouvez dire, avec humilité sans doute, mais pourtant avec assurance, que vous avez connu, du moins jusqu'à un certain point, les expériences de la vie chrétienne, alors nous ne pouvons que vous encourager à persévérer dans cette voie bienheureuse où la grâce de Dieu vous a fait entrer. Alors appliquez-vous tous les priviléges des enfants de Dieu, et venez sans crainte à la table du Seigneur pour y sceller votre adoption éternelle. Cette table qui est devant vous, c'est la table de votre père, et vous avez droit d'y prendre place comme ses enfants bien-aimés. Celui qui vous y présente le pain du ciel, c'est votre Sauveur et votre frère, qui, après avoir souffert pour vous pardonner, est vivant à jamais pour vous sanctifier et vous glorifier. Plus vous sentez profondément votre misère et vos péchés, plus vous avez droit de venir à lui ; car « il est venu chercher et sauver ce qui est perdu, » et il vous dit : « venez à

moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ! »

Quant à vous, mes chers frères, qui ne trouvez pas encore chez vous les caractères des enfants de Dieu, vous qui n'avez pas encore goûté cette paix divine que donne l'esprit d'adoption, oh ! nous vous en supplions, ne vous approchez pas de la table du Seigneur tels que vous êtes ; n'ajoutez pas une communion indifférente ou indigne à toutes celles que vous avez déjà eu le malheur de faire. Ce n'est pas que nous voulions vous détourner de la communion : à Dieu ne plaise que notre voix vous éloigne de cette table sainte, où la voix du Seigneur vous appelle vous ! Mais n'y venez pas tels que vous êtes : n'y venez pas sans avoir crié à Dieu pour qu'il change votre cœur, pour qu'il mette en vous son esprit d'adoption. Le Seigneur peut faire son œuvre dans peu de temps comme dans beaucoup de temps. Paul était un blasphémateur lorsqu'il tomba sur le chemin de Damas, et lorsqu'il se releva c'était le plus fidèle et le plus dévoué des chrétiens. Vous de même, qui jusqu'à présent n'avez vécu que pour la terre, avant de sortir de ce temple, avant de vous approcher de la table sainte, vous pouvez devenir un enfant de Dieu. Adressez-vous à Dieu dans le secret de votre cœur, dites-lui votre pauvreté spirituelle, demandez-lui cet Esprit qui donne la repentance, et la foi, et la sanctification ; dites lui : « Mon Dieu, tu le vois, je ne puis

condition d'efforts assidus, persévérants et quelquefois pénibles. S'il est une vie active et laborieuse, c'est la vie du vrai chrétien. Aussi cette idée se retrouve-t-elle au fond de la plupart des images sous lesquelles l'Ecriture nous représente la vie chrétienne. C'est une tâche qu'il faut accomplir dans un temps déterminé : « n'y a-t-il pas douze heures au jour ? » dit Jésus-Christ notre modèle ; « il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé tandis qu'il est jour : la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler. » C'est une guerre dont il faut soutenir les fatigues et les dangers : « toi donc, » écrit saint Paul à Timothée, « endure la peine comme un bon soldat de Jésus-Christ ; nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse des affaires de la vie. » C'est une forteresse qu'il s'agit d'emporter d'assaut : « le royaume des cieux est forcé, et ce sont les violents qui le ravissent. » C'est un voyage où il faut marcher toujours en avant sans jamais fixer sa tente de ce côté-ci du tombeau : « nous n'avons point ici de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir. » C'est une course pareille à celle des athlètes qui disputaient le prix aux jeux olympiques : « ne savez-vous pas que quand on court dans la lice, tous courent bien, mais un seul remporte le prix ? courez donc de telle manière que vous le remportiez [1]. »

[1] Jean XI. 9 ; 2 Tim. II. 3 ; Matth. XI. 12 ; Héb. XIII. 14 ; 1 Cor. IX. 24.

C'est sous ce dernier point de vue que notre texte nous appelle à considérer aujourd'hui la vie chrétienne : « Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetant tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe aisément, poursuivons avec persévérance la course qui nous est proposée, regardant à Jésus, le chef et le consommateur de notre foi. » De toutes les images que l'Ecriture emploie pour la représenter, celle-ci est peut-être la plus frappante et la plus riche en applications. Au moment d'entrer dans le champ si vaste que la parole de l'apôtre ouvre à nos réflexions, une seule chose nous embarrasse, c'est l'abondance même des matières qui s'offrent à nous ; c'est l'obligation où nous sommes de resserrer dans quelques pages ce qui fournirait aisément la matière de plusieurs discours. Dans l'impossibilité de réunir sous un seul chef les différentes idées contenues dans notre texte, nous nous bornerons à suivre ce texte pas à pas, à vous en expliquer successivement chaque partie. On peut y distinguer quatre idées principales ; ou, en d'autres termes, il nous appelle à considérer la course chrétienne sous quatre points de vue : les préparatifs de cette course : « rejetant tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si aisément ; » la course elle-même : « poursuivons avec constance la course qui nous est proposée ; » le moyen de l'accomplir : « regardant à Jésus, le chef et le consomma-

teur de notre foi ; » enfin les spectateurs qui assistent à cette course : « puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins. »

Nous sommes appelés d'abord à considérer les préparatifs de la course chrétienne. « Rejetant tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si aisément. » Les athlètes qui devaient disputer le prix aux jeux olympiques s'y préparaient longtemps à l'avance par un régime très-sévère. Ils s'abstenaient avec soin de tout espèce d'excès, et renonçaient même à des jouissances qui en temps ordinaire eussent été permises; ils se privaient de vin et de divers aliments; ils s'astreignaient à faire usage d'une nourriture spéciale, qui ne se prenait qu'à des heures fixes, et dont la quantité comme la qualité était exactement réglée par l'ordonnateur des jeux. Au moyen de cette vie austère, ils acquéraient tant de force et d'agilité, qu'on disait proverbialement santé d'athlète pour dire une parfaite santé. Au moment d'entrer dans la lice, ils se dépouillaient de tous les vêtements inutiles qui auraient pu leur peser ou gêner leurs mouvements; et c'était ainsi préparés, dans les conditions les plus favorables possible, qu'ils se hasardaient à disputer le prix. Tel est l'exemple que l'apôtre propose à notre imitation. Le chrétien aussi doit se préparer à son combat spirituel par un régime exact et sévère ; lui aussi a des privations à s'imposer, des renoncements

à pratiquer; lui aussi a un vêtement pesant à dépouiller avant d'entrer dans la carrière, pour le remplacer par un vêtement plus léger. Ce vêtement qu'il faut dépouiller, c'est le péché, ou, comme s'exprime ailleurs saint Paul, le vieil homme : « Rejetez toutes les choses déshonnêtes, » écrit-il aux Colossiens, « ayant dépouillé le vieil homme avec ses œuvres, et ayant revêtu le nouvel homme, qui se renouvelle par la connaissance, à l'image de celui qui l'a créé. » La première chose à faire pour pouvoir courir dans la carrière chrétienne, c'est de renoncer au péché. Hors de là point de christianisme véritable. « Celui qui est né de Dieu, » dit saint Jean, « ne pèche plus; quiconque pèche, ne l'a point vu ni ne l'a point connu. » Cela ne veut pas dire que, pour être un vrai chrétien, il faille ne plus jamais commettre aucun péché; mais cela veut dire qu'il faut ne plus aimer le péché, qu'il faut lui avoir dit adieu pour toujours, lui avoir déclaré une guerre à mort, qu'il faut être décidé au fond du cœur à faire tous ses efforts pour le détruire, sous quelque forme et à quelque degré qu'il se présente. L'avertissement de l'apôtre à cet égard s'applique surtout à ces péchés de prédilection contre lesquels chacun de nous a spécialement à lutter. Nous avons tous un péché spécial que nous caressons secrètement dans notre cœur, et auquel nous sacrifierions volontiers tous les autres. Ce péché favori varie pour chacun de vous suivant vos dispositions

et vos goûts; peut-être jusqu'à présent vous vous l'êtes caché à vous-mêmes; mais soyez sûrs qu'en vous examinant avec une scrupuleuse attention vous ne manquerez pas de le découvrir. Pour l'un ce sera la sensualité, pour l'autre l'avarice, pour un troisième la vanité, pour un autre la paresse, pour celui-ci l'impatience, pour celui-là l'idolâtrie de la créature; et chacun de vous consentirait volontiers à quitter tous les autres péchés, pourvu qu'il lui fût permis de conserver et de réchauffer dans son sein cet enfant chéri. Eh bien! c'est précisément cet Isaac préféré que le Seigneur exige que vous lui offriez en sacrifice. Tant que vous conserverez dans votre cœur de l'indulgence pour un péché favori, eussiez-vous renoncé à tous les autres, vous ne pouvez pas être vraiment et entièrement chrétiens; c'est un fardeau, c'est un vêtement embarrassant et perfide qui gêne vos mouvements et vous empêche de courir. C'est quand nous avons sincèrement renoncé à tout pour le Seigneur, quand nous avons subordonné toutes nos affections à son amour, quand nous n'avons plus qu'un seul désir, celui de faire sa volonté, c'est alors seulement que notre cœur est « mis au large » suivant la parole du psalmiste, et que nous pouvons « courir dans la voie des commandements de l'Eternel [1]. » Examinez-vous vous-mêmes, chers

[1] Ps. CXIX. 32.

frères, pour voir si vous avez ce caractère des athlètes chrétiens, et si vous êtes entrés dans la lice de la vie éternelle.

Mais ce n'est pas assez d'être entrés dans la lice : il faut, suivant l'expression de notre texte, « pour suivre avec persévérance la course qui nous est proposée. » Quand une fois on avait commencé à courir dans le stade, il n'était plus temps de s'arrêter; on ne pouvait ni reculer, ni s'écarter du chemin étroit qui tendait en droite ligne vers le but; d'un côté un fossé ou une rivière, de l'autre une haie d'épées nues maintenaient forcément les athlètes dans le sentier où ils étaient engagés; il fallait courir, courir toujours, à travers les tourbillons de poussière, en dépit de la fatigue et de la chaleur, les yeux fixés sur la couronne suspendue à l'extrémité de la carrière. Il en est de même pour l'athlète chrétien. C'est peu d'être entré dans le chemin de la vie éternelle : il faut y avancer chaque jour d'un pas ferme et persévérant. Celui-là seul « qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » Or, il en coûte, mes frères, de persévérer. Dans les premiers temps de la conversion, on est soutenu par un enthousiasme du moment qui rend tous les sacrifices doux et faciles : ces grands objets de la foi, qui sont encore tout nouveaux pour lui, se présentent au jeune chrétien d'une manière si vive qu'il les voit et les touche en quelque sorte; Christ

est crucifié devant lui, et il embrasse sa croix avec amour; le ciel s'ouvre aux yeux de sa foi, et déjà il croit sentir sur sa tête la couronne de la gloire éternelle; toutes ses facultés sont dirigées vers les choses qui sont en haut, les joies de la terre n'ont pour lui plus de saveur, et il ne demande qu'à dépenser sa vie au service du Dieu qui l'a aimé. Mais laissez passer quelques années, ou peut-être seulement quelques mois, et les choses auront bien changé. Cette ardeur du commencement de la carrière peu à peu s'attiédira; vous perdrez cet entraînement généreux pour les choses du ciel; la croix de Christ se voilera comme d'un nuage et ne vous apparaîtra plus que dans le lointain; la prière, la lecture de la bible, les œuvres chrétiennes ne feront plus battre votre cœur d'une vive et heureuse émotion; peut-être même éprouverez-vous pour ces occupations une secrète répugnance : il faudra vous y livrer sans goût, sans ardeur, par devoir et non par plaisir. C'est alors que vous aurez besoin de vous rappeler l'exhortation de l'apôtre, à poursuivre avec constance la course qui vous est proposée. Il est facile d'être chrétien quand on fait tout par entraînement et avec amour, quand il y a dans le cœur comme un chant de joie continuel. Mais rester fidèle et dévoué au sein de la sécheresse et de la langueur spirituelles; persévérer à prier et à travailler, quand on ne voit pas immédiatement le fruit de son travail et de ses

prières; soutenir contre le péché une lutte qui semble inutile; espérer, comme Abraham, « contre espérance, » et persister à regarder à Dieu alors que Dieu nous voile sa face : voilà ce qui est difficile, voilà ce qui exige des efforts violents et douloureux. Voilà aussi ce qu'il y a de plus agréable aux yeux du Seigneur. Voilà ce qui rend notre foi solide, ce qui la trempe comme l'acier. Il faut bien que nous passions par de tels moments pour que notre foi soit éprouvée, pour que nous sachions si elle est de bon aloi, si elle est fondée non sur la base mobile et variable du sentiment, mais sur Christ le rocher des siècles qui ne peut changer. Ne vous inquiétez donc pas, mes bien-aimés frères, quand vous passez par ces heures d'épreuve, « ne perdez point votre fermeté qui sera si bien récompensée, » « relevez vos mains affaiblies et vos genoux tremblants, » et « poursuivez avec persévérance la course qui vous est proposée. »

Mais comme ce n'est pas en vous-mêmes que vous pouvez trouver la force nécessaire pour fournir la carrière chrétienne, l'apôtre vous indique où il faut chercher cette force : « regardant à Jésus, le chef et le consommateur de la foi; » littéralement, celui qui commence et celui qui termine la foi. La foi désigne ici la vie chrétienne en général. L'apôtre veut dire que Jésus est tout dans la vie nouvelle de ses rache-

tés : c'est lui qui la commence dans leur cœur, qui la développe de jour en jour, et qui la fait enfin arriver à sa perfection. C'est lui qui donne aux athlètes le signal du départ, c'est lui aussi qui distribue les récompenses. Ne vous étonnez donc pas, mes chers frères, si nous vous parlons si souvent de Jésus-Christ. Nous ne nous lassons pas de vous répéter les mêmes choses, parce que c'est dans ces choses qu'est votre salut. La Parole de Dieu que nous prêchons nous ramène constamment à Christ. Nous serions des ambassadeurs infidèles si Christ n'était pas la base de toutes nos prédications : car « nul ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, » dit l'apôtre, et ce fondement c'est Jésus-Christ. « Hors de moi, » dit le Sauveur lui-même à ses disciples, « vous ne pouvez rien faire. Comme le sarment ne saurait porter du fruit par lui-même et s'il ne demeure attaché au cep, vous n'en pouvez porter non plus si vous ne demeurez en moi ; mais celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit. » Comme la vie du cep se transmet au sarment qui en est sorti, ainsi la vie de Christ devient le partage de ses rachetés. « Nous avons été faits une même plante avec lui par la conformité de sa mort, » dit saint Paul, « et nous le serons aussi par la conformité de sa résurrection. » Ainsi, tout ce qui est arrivé au maître arrive également aux disciples : la paix de Christ, la force de Christ, la sainteté de Christ, la gloire de

Christ, deviennent le partage de ceux qui croient en Christ, ou, comme s'exprime l'apôtre, qui regardent à lui; car il s'agit ici du regard de la foi et de l'amour, de ce regard qui nous unit étroitement avec Christ. Regardez donc à Jésus, mes bien-aimés frères, et il ne vous manquera rien pour accomplir la course qui vous est proposée. Regardez à Jésus, et vous aurez le pardon de vos péchés. Quand « votre iniquité se présentera à vous pour être haïe, » suivant l'expression du psalmiste; quand vous frémirez à la vue des péchés sans nombre qui ont marqué chacun des jours de votre vie, et de l'enfer qu'ils ont ouvert sous vos pas; quand la justice éternelle fera retentir à vos oreilles cette déclaration redoutable : le salaire du péché c'est la mort, — alors un regard vers la croix de Jésus vous montrera ces péchés cloués avec lui sur cette croix, cette mort tombée sur lui pour qu'elle vous fût épargnée, et vous sentirez avec ravissement « qu'il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » Regardez à Jésus, et vous aurez le principe de la sanctification. Croyez que Dieu vous a aimés jusqu'à livrer son Fils à la mort pour vous sauver, et vous aimerez à votre tour ce Dieu qui vous a aimés le premier, et vous vous sentirez pressés de lui donner vie pour vie, et dévouement pour dévouement; l'obéissance à ses lois vous deviendra douce, elle sera pour vous un besoin. Regardez à Jésus, et vous aurez la force nécessaire pour lutter avec succès

sceptre et par ses victoires, plus grand encore parce qu'il était « un homme selon le cœur de Dieu ; » c'est Esaïe, qui peint en traits de feu la majesté de Jéhova; Jérémie, qui pleura sur les malheurs de Jérusalem; Daniel, qui cinq siècles à l'avance fixa l'époque de la venue du Messie. Là, c'est Pierre, le bouillant ami du Sauveur; Jean, le disciple que Jésus aimait; Paul, le grand apôtre des Gentils; plus loin c'est Augustin, le fidèle docteur de la grâce; Athanase, qui dévoua sa vie à défendre la divinité de Christ; Anselme, qui exalta son sacrifice expiatoire; puis Luther, qui ralluma dans l'église obscurcie le flambeau de la bible; Pascal, si grand devant les hommes par son génie, si humble et si soumis devant la Parole de Dieu; enfin tous ces généreux missionnaires, déjà moissonnés dans notre siècle au champ de bataille de l'évangile : les Martin, les Egédé, les Brainerd, les Williams; et tant d'autres de nos frères et sœurs glorifiés que je n'ai pas besoin de nommer, parce que leur souvenir est tout vivant encore dans vos cœurs.

Voilà, mes frères, quels sont les témoins qui vous contemplent et qui prennent part à vos travaux. Mais ce ne sont pas les seuls. Au-dessus de la multitude des fidèles glorifiés, voyez une seconde multitude, celle des anges : eux aussi vous contemplent et vous encouragent; car il est écrit qu'il y a de la joie parmi les anges de Dieu pour chaque pécheur qui vient à la repentance. Et au-dessus des anges voyez

Dieu lui-même qui vous regarde, qui vous suit avec amour, qui vous donne secrètement la force de supporter la chaleur du jour et la fatigue du combat.

Ah! mes frères, en présence d'une pareille assemblée, avec la perspective d'un si glorieux triomphe, pourriez-vous bien rester inactifs et indifférents? Ferez-vous moins pour le ciel que les anciens athlètes pour une gloire terrestre et périssable? Ils combattaient pour une couronne de laurier ou de gazon que quelques jours suffisaient à flétrir; et vous, vous refuseriez de combattre pour la couronne de la gloire éternelle! Ils s'imposaient, en vue d'un intérêt terrestre, des privations pénibles et multipliées; et vous, en vue d'un bonheur qui ne doit point finir, vous ne voudriez pas renoncer aux trompeuses jouissances du péché! Nous nous sommes adressés à vous dans ce discours, mes bien-aimés frères, comme si vous aviez réellement commencé à courir dans la lice de la vie éternelle; mais, nous le craignons, pour un grand nombre d'entre vous cette supposition n'est pas fondée; vons n'avez pas encore éprouvé cette nouvelle naissance qui est l'œuvre de l'Esprit de Dieu; vous n'avez pas encore dépouillé le vieil homme pour prendre le vêtement de l'athlète chrétien. Et pourtant, aussi longtemps que vous n'aurez pas éprouvé ce changement dans votre vie et dans vos

affections, vous ne pouvez pas être sauvés. Une pensée nous frappe souvent quand nous préparons nos prédications : c'est que nous sommes bien peu compris de la plupart d'entre vous, parce que nous sommes sur un terrain tout différent de celui où vous vous placez. La plupart d'entre vous ne voient dans l'œuvre du pasteur que la conservation de l'ordre extérieur dans l'église, ou tout au plus la réforme de quelques gens vicieux, et peut-être l'amélioration morale de ceux qui se croient déjà bons; c'est-à-dire qu'ils bornent cette œuvre à la terre et à cette vie. Mais le pasteur, le pasteur qui comprend et qui sent sa mission, y voit bien autre chose. Il y voit avant tout une question de salut et d'éternité. Avant tout, il voit des âmes immortelles qui lui sont confiées, et qui seront sauvées ou perdues éternellement, suivant qu'elles accepteront ou rejetteront l'évangile de grâce. Et comme nous croyons que nos paroles sont fondées sur cet évangile, nous croyons aussi que, de la manière dont vous écouterez nos paroles, dépend votre salut ou votre perdition. Telle est la pensée solennelle qui se présente à nous lorsque nous montons les degrés de cette chaire; telle est la pensée qui nous préoccupe dans ce moment même. Oui, nous croyons qu'aussi longtemps que vous resterez étrangers au combat spirituel dont nous avons parlé; tant que vous ne connaîtrez pas la vie et les expériences de la foi; tant que vous n'aurez pas appris à

regarder à Jésus comme à votre unique espérance; tant que vous n'aurez pas dépouillé le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau, vous ne pouvez pas être sauvés. « Ayant un même esprit de foi, suivant qu'il est écrit : j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; nous croyons aussi, et c'est pour cela que nous parlons. » C'est pourquoi, au nom de vos intérêts les plus chers, au nom de l'affection sincère que nous vous portons, nous vous supplions de ne pas tarder plus longtemps à entrer dans la carrière de la vie éternelle. Trop d'années déjà se sont écoulées pour vous dans le chemin large qui mène à la perdition; le temps s'enfuit et vous entraîne dans sa course; déjà vous touchez à la fin de cette année dont le commencement semble encore si près de nous; puissiez-vous avec la nouvelle année commencer aussi une vie nouvelle! Que votre âme, absorbée jusqu'à présent par les préoccupations de la vie matérielle, se dégage enfin de ces indignes liens : vous êtes appelés à une autre vie, à d'autres joies, à d'autres occupations que celles d'ici-bas; c'est peu de vous amasser une fortune dans ce monde : il faut avant tout assurer votre salut dans l'autre.

Quant à vous, mes chers frères, qui plus heureux avez déjà commencé à vivre de cette vie nouvelle, vous qui êtes déjà engagés dans le bon combat de la foi, et qui savez ce que c'est que de regarder à Jésus, nous ne pouvons que vous exhorter avec

l'apôtre à poursuivre avec persévérance la course qui vous est proposée. En comparant la vie chrétienne à une course, à un chemin où l'on marche constamment en avant, il nous apprend que le chrétien doit faire des progrès continuels. Et comme la course des athlètes était une course rapide, il faut aussi que les progrès du chrétien soient rapides; car le temps est court, la vie s'enfuit derrière nous comme le terrain sous les pieds du coureur, et peut-être bien peu de jours nous seront donnés encore pour travailler à notre sanctification. Travaillons donc, mes bien-aimés frères, pendant que le temps nous est donné; avançons avec constance dans la carrière que Dieu lui-même a ouverte devant nos pas, et attendons en paix le jour marqué d'avance dans les décrets éternels, où Jésus posera sur notre tête la couronne de gloire! Amen.

Décembre 1839.

L'ACTION DE GRACES.

Mon âme, bénis l'Eternel ! et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté.

Mon âme, bénis l'Eternel ! et n'oublie pas un de ses bienfaits.

C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités ;

Qui retire ta vie de la fosse, qui t'environne de bonté et de compassion ;

Qui rassasie ta bouche de biens ; ta jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle.

(Ps. CIII. 1-5.)

A moins d'avoir un cœur de pierre et une imagination de glace, il est impossible de lire cet admirable cantique sans se sentir l'âme élevée, agrandie, transportée dans un ordre de pensées tout céleste. On croit entrer dans cette région sublime où sont recueillis, loin des épreuves de la terre, les rachetés et

les anges, et où les séraphins, se voilant la face de leurs ailes, redisent en chœur dans leurs divins concerts : « Saint, Saint, Saint est l'Eternel des armées! » Au fond, il n'y a d'un bout à l'autre du cantique du roi-prophète qu'une seule idée, ou plutôt un seul sentiment : c'est le besoin de rendre grâces à son Dieu; mais sous quelle riche variété de formes cette idée ne revient-elle pas! comme le cœur du poète sacré, inondé de reconnaissance et d'amour, déborde en flots pressés d'images sublimes, de comparaisons saisissantes, d'actions de grâces qui semblent avoir des ailes pour monter au ciel! Ce fut sans doute après quelque grande délivrance, après avoir guéri d'une maladie qui l'avait mis aux portes du tombeau, qu'il déposa cet hymne de louange au pied du trône de son divin bienfaiteur. Mais pour avoir été composé dans des circonstances particulières, ce psaume n'en est pas moins applicable à tous les fidèles, et il est riche pour chacun de nous en consolations et en enseignements.

Le psalmiste commence par s'exhorter lui-même, par s'exciter en quelque sorte à rendre grâces à Dieu : « Mon âme, bénis l'Eternel! et que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté! Mon âme, bénis l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits! » Ce n'est pas que son cœur ne fût déjà ouvert à la reconnaissance et porté à bénir son Père cé-

leste ; mais il a tant de bienfaits qui se pressent dans sa mémoire et dont il a besoin de rendre grâces, qu'il craint de rester au-dessous de sa tâche et qu'il s'exhorte lui-même à la bien remplir.

Et nous, mes frères, combien plus que le roi-prophète avons-nous besoin de nous exciter à bénir l'Eternel ! Il n'est pas de devoir plus universellement négligé parmi les hommes, et même parmi les chrétiens, que celui de rendre grâces à Dieu pour ses bienfaits. La disposition naturelle de nos cœurs à son égard est l'ingratitude : une ingratitude telle, que nous ne semblerions pas dignes du nom d'homme si nous nous en rendions coupables envers un bienfaiteur terrestre. Nous conservons plus facilement la mémoire du plus léger service que nous ayons reçu d'un de nos semblables, que nous ne faisons attention aux bienfaits sans nombre et sans mesure que Dieu répand chaque jour sur nos têtes.

Pour l'homme dont le cœur n'a pas été changé par la foi chrétienne, l'ingratitude à l'égard de Dieu est son état naturel : il jouit chaque jour des mille bienfaits du Créateur, sans jamais élever son cœur vers celui dont la riche bonté les lui dispense ; il rapporte les jouissances de sa vie à son travail, à sa prudence, à son mérite, au hasard, à ce qu'il appelle la nature, à tout plutôt qu'à ce Père céleste qui nourrit les oiseaux du ciel et compte les cheveux de nos têtes. Mais ce qu'il y a de plus

triste, c'est que cette ingratitude se retrouve jusque chez le vrai chrétien, chez l'homme qui lit la Parole de Dieu, qui invoque son nom, qui a sincèrement à cœur de faire sa volonté. Lui aussi oublie la reconnaissance envers son divin bienfaiteur, soit pour les grâces temporelles, soit pour les dons spirituels. Il prie; mais toujours préoccupé de lui-même et de ses besoins, il songe bien plus à demander de nouveaux bienfaits qu'à bénir pour ceux qu'il a reçus. J'en prends à témoin votre expérience, vous tous qui avez appris le chemin de la prière : vos prières sont toujours des requêtes, presque jamais des louanges ou des actions de grâces. Enfants ingrats et oublieux, nous fatiguons chaque jour notre père de nos demandes, sans jamais songer à le remercier pour ses bienfaits. Une telle ingratitude n'est pas seulement un grave péché, elle a des suites funestes pour notre vie spirituelle. Pour triompher dans cette guerre sainte que nous sommes appelés à livrer au péché, il n'est pas de disposition plus nécessaire que le courage, l'espérance et la joie. Un soldat découragé en présence de l'ennemi est à demi vaincu. Le moyen d'entretenir dans nos âmes l'espérance et la joie, c'est de contempler les bienfaits et les miséricordes de l'Eternel. Comment ne serions-nous pas tristes et découragés quand nous nous préoccupons uniquement de nous-mêmes et de nos misères, au lieu de regarder en même temps au Seigneur et à sa grâce ? Là

est le secret du peu de progrès de bien des âmes, animées d'une foi sincère et précieuses devant Dieu, mais qui languissent de jour en jour dans la tristesse et l'abattement. Elles regardent trop à elles-mêmes et pas assez à Christ; elles oublient trop ce qu'elles ont déjà reçu pour ne voir que ce qui leur manque encore. Si nous étions plus attentifs aux bontés de l'Eternel pour lui en rendre grâces; si nous unissions plus souvent nos cœurs et nos voix à cet immense concert de louanges qui, de toutes les parties de la création, s'élève nuit et jour vers le ciel, alors nous entretiendrions dans nos âmes cette sainte joie dont un apôtre a dit qu'elle fait « notre sûreté; » nous verrions sans cesse dans les grâces déjà reçues un gage de celles que nous pouvons attendre encore, et nous irions en avant, pleins de courage et d'espérance, portant les yeux en haut, sur celui qui d'une parole a créé le monde, et par lequel nous pouvons toutes choses. D'ailleurs notre Père céleste, comme tous les pères, se plaît à répandre ses dons sur des enfants reconnaissants; et l'ingratitude, au contraire, ferme sa main et arrête ses bénédictions. Le roi-prophète, qui nous a laissé tant de modèles de prières, mêle constamment dans ses psaumes la louange et l'action de grâces à la requête et à la supplication. Imitons son exemple, chers frères : avec lui, méditons sur les bontés de l'Eternel envers ceux qu'il a rachetés, et disons avec lui du fond du cœur : « Mon

âme, bénis l'Eternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits ! »

Et quels sont ces bienfaits qui appellent la reconnaissance des serviteurs de l'Eternel ? Le psalmiste va les énumérer en détail.

« C'est lui, » dit-il d'abord, « qui pardonne toutes tes iniquités. » Voilà le bienfait auquel David attache le plus d'importance, puisqu'il le nomme avant tous les autres, et qu'il y revient avec de longs détails dans la suite du psaume. Le pardon des péchés, la réconciliation avec Dieu, la délivrance de la condamnation qui pèse naturellement sur tout fils d'Adam, voilà le bienfait fondamental, celui qui donne du prix à tous les autres, sans lequel tous les autres ne sont rien et qui peut seul suppléer à tous. C'est là ce trésor inestimable dont le Sauveur a dit : « Une seule chose est nécessaire. » « Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ? » « Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. »

Que sont en effet tous les autres dons du Créateur, que sont toutes les félicités de cette vie, si vous n'avez pas le pardon de vos péchés ? Je veux que vous possédiez toutes les jouissances que la terre peut procurer. Je veux que la santé, la jeunesse, les plaisirs, la fortune, la gloire, l'amitié, l'amour, épuisent

toutes leurs faveurs réunies sur votre tête, et que tous les hommes vous proclament heureux : si vous n'avez pas le pardon de vos péchés, vous n'êtes pas réellement heureux, vous n'avez jamais connu un seul instant de vrai bonheur. Car vous n'avez pas la paix de l'âme. Car vous ne vous êtes pas « accordé avec votre partie adverse, » avec cette voix secrète qui murmure incessamment au fond de votre cœur, et qui vous crie distinctement bien qu'entendue de vous seul : qu'il y a un compte à rendre, un jugement à venir, une éternité. Car vous ne savez pas si cette éternité, vers laquelle vous marchez et qui va tout-à-l'heure vous engloutir, sera pour vous un ciel ou un enfer!

Faisons maintenant la supposition contraire; ou plutôt ce n'est pas une supposition, c'est une réalité. Voici [1], dans un pauvre hameau de la Suisse, un homme couché sur un lit de souffrance depuis dix années; cet homme ne connaîtra jamais les jouissances de la fortune : il est pauvre, et réduit à vivre des secours de la charité. Il ne goûtera jamais ni les joies de la famille, ni les douceurs de l'amitié; ses longues journées s'écoulent dans la solitude. Il ne respirera jamais un air pur sous l'azur du ciel; il ne contemplera jamais les splendeurs de la création;

[1] Le paralytique de Planchamp. Cet homme est mort aujourd'hui; mais les leçons qui ressortent de son histoire ne sont pas ensevelies avec lui.

jamais il ne verra la verdure des arbres ni les fleurs des prairies. Etendu sur son lit dans la position d'un crucifié, il est condamné par la paralysie à une éternelle immobilité : vous lui casseriez les membres plutôt que d'en obtenir le plus léger mouvement. Malgré cette immobilité absolue toutes les fibres de son corps sont restées tellement sensibles, que le moindre attouchement lui fait éprouver des douleurs intolérables, et lui arrache des cris de souffrance. Ses chairs, ouvertes par des plaies et en partie décomposées, l'entourent continuellement d'une atmosphère fétide. Enfin le sommeil, ce don si précieux du Créateur, ce baume réparateur qui fait oublier tous les maux en les suspendant, le sommeil a fui pour toujours sa paupière : c'est à peine s'il lui arrive de loin en loin, succombant à l'excès de la fatigue, de sommeiller un quart-d'heure. Ce n'est point ici, je le répète, un tableau fait à plaisir : il est, dans tous ses détails, de la plus rigoureuse vérité. Vous vous approchez de cet homme, ému d'une douloureuse compassion, et vous lui demandez s'il est malheureux. Voici sa réponse, que je transcris textuellement : « Je suis toujours avec quelqu'un qui me tient le cœur tout joyeux. Dieu est avec moi la nuit comme le jour, et j'ai toujours de quoi prendre mon mal en patience, quand je pense à lui et aux grâces qu'il m'a faites. C'est pourquoi, malgré que je paraisse être très-malheureux, je me trouve heureux, oui..... bien

heureux. » C'est qu'il a trouvé, ce pauvre paralytique, cette perle de grand prix pour laquelle il faudrait sacrifier tout le reste. C'est qu'il a entendu, comme le paralytique de l'évangile, la douce voix du Sauveur dire au fond de son cœur : « prends courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés. » C'est qu'il est assuré que l'éternité n'a plus pour lui de condamnation, et qu'il va échanger dans quelques jours cette vie de souffrance contre une félicité éternelle. Oh ! que véritablement « bienheureux est l'homme dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! que bienheureux est l'homme à qui l'Eternel n'impute point son iniquité ! »

Ce bonheur, mes chers frères, est-il à vous ? avez-vous cette bénédiction seule nécessaire et sans laquelle toutes les autres ne sont rien ? avez-vous le pardon de vos péchés ? êtes-vous réconciliés avec Dieu ? avez-vous, je ne dis pas une vague espérance de salut dont vous n'avez jamais sondé sérieusement la base et que vous ne pourriez pas justifier, mais une assurance paisible et inébranlable, fondée sur les promesses du Dieu fort et sur le sang qui coula sur la croix ? Ah ! si vous n'aviez pas encore trouvé le pardon de vos péchés dans la foi au sang de Jésus-Christ, prenez-y garde, quels que puissent être votre illusion et votre étourdissement, vous êtes sur le chemin de l'enfer ! Ce chemin fût-il couvert de fleurs, et eussiez-vous de nombreux compagnons de voyage

qui s'avancent en riant et en chantant à vos côtés, vous n'en marchez pas moins vers la perdition éternelle! Ce sont là des choses bien rebattues, pensez-vous peut-être, et vous les avez entendues mille fois : mais qu'importe qu'elles soient rebattues si elles sont vraies, et si elles n'ont pas encore produit leur impression salutaire sur vos cœurs? Aussi nous ne nous lasserons point de vous les répéter sous toutes les formes, jusqu'à ce qu'elles aient triomphé de votre indifférence. Fuyez, fuyez la colère à venir. Secouez ce funeste sommeil, repoussez cette illusion fatale qui vous fait perdre de vue les réalités éternelles pour concentrer toutes vos affections sur un monde qui va périr. Retournez-vous, rebroussez chemin sur cette route dont l'entrée est large et spacieuse, mais dont l'issue se perd dans ces ténèbres du dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents! Allez chercher le pardon, la paix, la joie, la sainteté, le salut auprès de celui qui peut seul vous donner ces trésors du ciel, auprès de ce Dieu sauveur « qui pardonne les iniquités! »

Et vous, mes frères, qui, plus heureux, avez déjà trouvé le pardon et le salut aux pieds du roi couronné d'épines, sentez et appréciez de plus en plus cet inappréciable bienfait. Estimez toutes choses « comme de la boue » en comparaison de l'excellence de la connaissance de votre Sauveur. Aimez à votre tour de toutes les forces de votre âme celui qui vous a aimés jus-

qu'à la croix, et consacrez votre cœur et votre vie, vos paroles et vos pensées à ce Dieu « qui pardonne toutes vos iniquités. »

Là ne se bornent pas les bienfaits de l'Eternel à l'égard de ses enfants. « C'est lui, » continue le psalmiste, « qui guérit toutes tes infirmités. » Nous avons dit que ce cantique fut probablement composé par David, après qu'il eut été délivré de quelque grave maladie; mais ce trait n'en est pas moins applicable à tous les fidèles sans exception. Dieu les guérit de toutes leurs infirmités. Il guérit les infirmités de leurs âmes en les délivrant du péché et de ses funestes suites; il guérit aussi les infirmités de leurs corps. C'est lui qui, pour les rétablir, donne l'efficace aux remèdes et la sagesse au médecin. Et alors même qu'il ne juge pas à propos de leur rendre la santé, il les guérit encore, en ôtant pour eux à la maladie tout ce qu'elle a d'amer et de poignant, en en faisant sortir des bénédictions spirituelles plus précieuses mille fois que la santé même. « Tu transformes entièrement mon lit quand je suis malade, » disait David. C'est par la maladie que le bienheureux paralytique dont nous vous parlions a trouvé la paix et le salut de son âme. Qui pourrait dire de combien de bénédictions la souffrance a été la source, et combien d'esprits célestes aujourd'hui parvenus à la perfection ont vu commencer leur félicité par une maladie! C'est

dans la maladie que l'âme se recueille loin des bruits du monde, qu'elle se replie sur elle-même, qu'elle s'examine, qu'elle s'humilie, qu'elle se repent, qu'elle se détache de la terre, qu'elle se tourne vers le ciel. Il est bon qu'il y ait dans notre vie laborieuse et agitée de ces repos obligés, où Dieu lui-même nous indique, par une dispensation pénible mais paternelle, que nous devons laisser pour un temps les préoccupations de la terre pour nous occuper uniquement de notre âme.

Il y a d'ailleurs pour le fidèle une guérison assurée et parfaite à tous ses maux : c'est la mort. Quand une personne a succombé à une maladie douloureuse, vous entendez dire presque toujours qu'elle est bien heureuse de ne plus souffrir. Cette consolation qu'on prodigue, hélas ! trop légèrement dans le monde, n'a de réalité qu'à l'égard de ceux qui sont morts dans la foi. Ne craignons pas de le rappeler, quelque triste à envisager que puisse être cette vérité : si nous n'avions pas, avant de mourir, ouvert notre cœur au salut gratuit par la foi au sang de Christ, nous ne ferions que changer les souffrances de la maladie contre d'autres souffrances bien plus redoutables. C'est pour le chrétien fidèle, et pour lui seul, que la mort est véritablement une guérison et une délivrance.

Le psalmiste n'oublie pas cette délivrance glorieuse dans l'énumération des bienfaits de l'Eternel, et il

joute au trait qui précède : « il retire ta vie de la osse, » c'est-à-dire du sépulcre. Ce n'est pas que le erviteur de Dieu soit affranchi de cette loi commune t inévitable sous laquelle le péché a courbé tous les ls d'Adam : « le corps est bien mort à cause du péhé, » dit l'Ecriture. Mais pour le fidèle la mort a hangé de forme et presque de nature. Elle a déouillé ses terreurs, elle a perdu son aiguillon. Ce 'est plus ce « roi des épouvantements », comme appelle un poète inspiré, dont il détournait en frisonnant ses regards et sa pensée : c'est le messager 'une bonne nouvelle qui vient lui annoncer la fin e ses épreuves et le commencement de sa félité ; c'est un ange au visage sérieux mais paisible, ont l'éclat céleste est voilé sous des vêtements obsurs, mais qui lui ouvre les portes de la gloire éterelle. Il ne redoutera plus de traverser cette sombre emeure où son Sauveur est entré avant lui et qu'il embellie de sa divine présence ; il reposera sans rainte ses membres fatigués sur la couche d'argile ù il doit dormir son dernier sommeil ; car il sait ue ce corps de poudre, que le ver du sépulcre va évorer, se relèvera un jour plein de vie et d'éclat, ransfiguré à l'image du corps glorieux de Jésushrist. Il peut dire avec David : « quand je marchei par la vallée de l'ombre de la mort, je ne crainrai aucun mal, car tu es avec moi ; c'est ton bâton t ta houlette qui me consolent. » Et avec saint Paul :

« ô mort ! où est ton aiguillon ? ô sépulcre ! où est ta victoire ? Grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! » Cette assurance tranquille en présence de la mort répand sur toute sa vie une paix ineffable. On l'a dit avec raison: ce qui fait une vie heureuse, c'est de pouvoir « sourire à la pensée de la mort, » c'est de pouvoir sans trouble mêler cette pensée aux occupations et même aux jouissances d'ici-bas. C'est lorsqu'on est préparé d'avance à perdre tous les biens que la mort doit nous enlever, c'est alors seulement qu'on peut jouir de ces biens pleinement et paisiblement, sans étourdissement comme sans crainte.

Ces biens de la vie ordinaire, ces jouissances de chaque jour tiennent aussi leur place dans les actions de grâces du roi-prophète. Après avoir rappelé les bienfaits les plus précieux que Dieu accorde à ses enfants, ceux qui ont l'âme pour objet, il ajoute: « il rassasie ta bouche de biens, et te couronne de gratuités et de compassions. » Il paraît avoir ici en vue ces bienfaits innombrables que Dieu sème chaque jour sur notre vie, et que nous recevons, le plus souvent, sans penser à bénir la main qui nous les dispense. Ainsi la santé, les aliments qui soutiennent nos corps, le toit qui nous abrite, le vêtement qui nous couvre, ces mille beautés de la création dont nous rassasions nos regards, ces parents et ces amis dont le commerce répand tant de charme sur notre

existence, et tant d'autres bienfaits encore qu'il serait impossible d'énumérer. Nous nous sommes tellement accoutumés à ces bienfaits du Créateur que nous les recevons sans les apprécier, sans y penser même, non comme un don gratuit de sa bonté, mais comme un ordre de choses naturel et nécessaire, comme un salaire auquel nous avons droit et qui ne nous oblige à aucune reconnaissance. Pour que nous sentions le prix du bienfait, il faut, hélas! que nous en soyons privés; et quelque paradoxale que semble au premier abord cette assertion, il est vrai de dire que c'est par l'épreuve que nous apprenons l'action de grâces. Qui de nous, par exemple, songe à remercier Dieu pour cette protection merveilleuse dont il nous environne constamment nous et nos enfants, quand il ne faut qu'un si léger accident pour détruire la santé et la vie? Qui de nous songe à rendre grâces au Créateur de ce qu'il lui conserve le libre usage de ses facultés? et pourtant combien de tristes exemples ne prouvent-ils pas qu'il ne dépend pas de nous de conserver cet équilibre si délicat entre l'âme et le corps, et qu'un rien suffit à le déranger! Qui de nous remercie Dieu comme il le devrait, non pas seulement des lèvres et par habitude, mais du fond d'un cœur pénétré d'une reconnaissance sincère et sentie, pour les aliments que Dieu met chaque jour sur notre table? Etudions-nous, chers frères, à fuir l'ingratitude, ce péché réputé si odieux parmi les hommes,

et qui doit l'être plus encore à l'égard du Seigneur. Imitons l'exemple de David, et apprenons à bénir chaque jour celui « qui rassasie notre bouche de biens, qui nous couronne de gratuités et de compassions. »

Le psalmiste complète l'énumération des bienfaits de l'Eternel en signalant une dernière bénédiction toute spéciale, et bien digne de fixer notre attention. « Ta jeunesse, » dit-il, « est renouvelée comme celle de l'aigle. »

L'aigle est un des oiseaux dont la vie est la plus longue, en sorte qu'il conserve jusque dans un âge très-avancé la vigueur de la jeunesse. Une opinion populaire prétend même qu'il lui arrive dans sa vieillesse de revêtir un nouveau plumage, et qu'à la suite de ce changement il retrouve son ancienne vigueur en même temps que son premier éclat. Il importe peu d'examiner ici si cette opinion est fondée ; quoi qu'il en soit, le poète sacré en tire un heureux parti pour dépeindre un des plus admirables effets de la vraie piété. Il promet au fidèle qu'il sera rendu en quelque sorte invulnérable aux atteintes de la vieillesse, du moins dans ce qu'elle a de plus redoutable et de plus pénible. Quelque merveilleuse que soit cette promesse d'une jeunesse immortelle, elle ne manque pas de s'accomplir à l'égard des enfants de Dieu.

Rien n'est plus triste à contempler que les effets

ordinaires de la vieillesse sur la nature humaine. En même temps que les membres se roidissent, que les sens s'émoussent, que la beauté des formes disparaît, l'âme elle-même semble participer à ce triste déclin du corps. La sensibilité s'affaiblit; la puissance d'aimer décroît; le cœur semble se glacer dans la poitrine; les mêmes évènements qui jadis faisaient tressaillir de joie ou de douleur passent presque indifférents sous les yeux du vieillard. Avec sa faculté de sentir tombe aussi son activité physique et morale. Il ne se répand plus au-dehors; il ne prend plus une part active à ce qui se passe dans le monde; il se concentre en lui-même; il se fait une existence oisive et stérile, et toute son occupation se borne à endormir son ennui par de frivoles amusements. Par une triste et amère contradiction, il n'a plus de goût à la vie, et pourtant il redoute la mort.

Mais si telle est ordinairement (car il y a des exceptions et nous ne voulons rien exagérer), si telle est en général la peinture trop fidèle de la vieillesse de l'homme du monde, telle ne fut jamais la vieillesse du fidèle, la vieillesse du chrétien. Chez lui la puissance de la foi entretient, jusque sur le bord du tombeau, une jeunesse morale toujours pleine de vie et d'activité. La couronne de neige que l'âge a posée sur sa tête n'a point glacé son cœur : ce cœur palpite encore de généreuses émotions et n'a point désappris d'aimer. Sans doute, ses affections n'ont plus l'ardeur

impétueuse des passions de la jeunesse; mais elles n'en ont que plus de profondeur peut-être, et surtout plus d'égalité. C'est une flamme douce et paisible qui réchauffe son cœur sans le brûler, et qui anime sa vie sans l'agiter. La main de fer de la vieillesse a pu roidir ses membres, mais elle n'a point paralysé son activité. Il trouve encore des forces pour aller visiter le pauvre et assister le malade; il s'occupe encore avec zèle de faire du bien à ses frères et d'avancer le règne de Dieu. Et lors même que ses infirmités le condamneraient à ne pas sortir de la chambre où il doit finir ses jours, ne croyez pas qu'il ait pour cela une vie oisive et stérile. Il trouvera encore moyen de faire du bien aux hommes, soit par le modèle de patience qu'il offre à ceux qui l'approchent, soit en répandant autour de lui, d'une voix éloquente et animée par la foi, de précieux enseignements. Heureux qui peut écouter la sagesse divine qui parle par ses lèvres! heureux qui puise dans la vue de son exemple le désir de marcher sur ses traces! Il achève paisiblement son pélerinage terrestre, et attend sans crainte, comme sans impatience, le moment marqué par son Dieu sauveur pour le recueillir dans les tabernacles éternels.

Il n'est peut-être pas de spectacle plus admirable, plus sublime sous le soleil, que celui de la vieillesse du chrétien. La foi chrétienne est belle, sans doute, et digne d'admiration à tous les âges de la vie. Elle

est belle chez le jeune enfant qui a consacré au Seigneur les prémices de sa vie, et qui, d'une voix encore mal assurée, bégaie sa prière enfantine au Sauveur qu'il a déjà appris à aimer. Elle est belle chez le jeune homme à l'imagination vive, aux passions ardentes, qui ne marche pas « comme son cœur le mène et selon le regard de ses yeux, » qui dompte violemment les convoitises de la chair, qui soutient contre ses passions un combat d'autant plus glorieux qu'il est ignoré. Elle est belle chez l'épouse fidèle qui accomplit en silence, sous le seul regard de Dieu, les devoirs à la fois obscurs et sublimes de la vie domestique, de cette vie toute de dévouement et d'abnégation. Mais combien cette beauté de la foi n'est-elle pas plus admirable encore et plus pure dans le zèle paisible du vieillard, ou de la femme chrétienne avancée en âge! Combien n'est-il pas admirable de voir la puissance de la foi triomphant des infirmités de la nature, opposant au déclin du corps la jeunesse immortelle de l'âme, et faisant éclore les fleurs du printemps sur le sol glacé de l'hiver! Ici nul prestige, nulle poésie ne vient s'interposer entre vous et l'objet de votre admiration. Quand vous admirez une personne qui, à l'aurore de la vie, renonce aux applaudissements du monde pour se consacrer au service du Seigneur, peut-être donnez-vous votre admiration et votre sympathie moins encore à la foi chrétienne qu'à la jeunesse et à la beauté. Mais

quand il s'agit d'une vieillesse consacrée à Dieu, cette illusion n'est plus possible. C'est ici une beauté toute morale, toute spirituelle, toute céleste. C'est la beauté pure de la foi et de l'amour divin : beauté indépendante de la matière, inaccessible aux outrages du temps, et qui pare éternellement dans le ciel les anges de Dieu et les rachetés de Jésus. Puissions-nous, mes bien-aimés frères, être enflammés d'amour pour cette beauté-là ! Puissions-nous marcher sur les traces de ces vieillards toujours jeunes par la foi, des Abraham, des Siméon, des saint Jean, et de cette bienheureuse Anne dont parle l'évangile, qui, âgée de quatre-vingt-quatre ans, servait Dieu nuit et jour en jeûnes et en prières, attendant la consolation d'Israël! Toi seul, ô notre Dieu! tu connais l'avenir que tu tiens en réserve pour nous. Peut-être nous laisseras-tu encore de longues années sur la terre: peut-être n'avons-nous plus que quelques jours à vivre. Mais si tu avais résolu, dans tes décrets impénétrables, de prolonger notre pèlerinage et de nous faire parvenir à la vieillesse, voici la grâce que nous te demandons du fond du cœur : « Que nous jouissions de la vieillesse des justes, et que notre fin soit semblable à la leur ! » Amen.

Octobre 1843.

L'ASSURANCE DU SALUT.

> Je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés ni les puissances, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur.
> (Rom. VIII. 37, 38.)

Possédez-vous cette bienheureuse assurance du salut qui dictait à l'apôtre ce cri de triomphe? Je ne crois pas me tromper en répondant pour vous négativement. Si j'adressais la question à chacun de vous tour à tour, il en est bien peu, sans doute, qui pussent répondre en sincérité : « Oui, je suis aussi assuré de mon salut que je le suis de mon existence. » Quelle est donc précisément votre pensée au sujet de votre

salut ? Il est impossible que votre esprit n'ait pas été, quelquefois du moins, traversé par cette question solennelle : Serai-je sauvé ? serai-je perdu ? Comment l'avez-vous résolue cette question ? Êtes-vous resté à cet égard dans une complète incertitude ? Les chances de salut et celles de perdition se balancent-elles exactement à vos yeux ; ou bien la balance penche-t-elle d'un côté, et de quel côté ? Je crois deviner votre réponse. Non, les chances ne vous paraissent pas des deux côtés absolument égales, autrement vous ne pourriez pas vivre tranquilles : à défaut de la certitude, les probabilités du moins vous semblent être en faveur de votre salut ; vous croyez, vous présumez, vous espérez, vaguement, il est vrai, sans trop pouvoir motiver cette espérance, mais enfin vous espérez que vous serez sauvés. Mon but n'est pas, dans ce moment, d'examiner la valeur et le fondement de cette espérance qui vous rassure au sujet de votre avenir ; il serait facile peut-être de la renverser ; mais je m'en tiens à ce fait, que c'est une simple espérance, non une assurance ; que votre salut ne repose à vos yeux que sur une probabilité, non sur une certitude ; et je veux chercher à vous montrer que vous auriez tort, dans l'intérêt de votre bonheur, de vous contenter d'une telle garantie de votre salut ; qu'à cet égard la simple probabilité est quelque chose d'incomplet, d'insuffisant, et qu'il vous faut absolument la certitude.

Je dis que cette vague espérance de salut ne suffit pas pour vous rendre heureux. La simple probabilité, si forte qu'on la suppose, laisse toujours subsister un élément de doute ; et ce doute, si faible qu'il soit, ne peut que troubler, qu'empoisonner la jouissance attachée à l'espérance. Le doute a toujours par lui-même, indépendamment de son objet, quelque chose de douloureux et d'angoissant ; à plus forte raison est-il pénible lorsqu'il porte sur nos intérêts personnels, et plus l'intérêt est pressant, plus le doute est insupportable. Même dans les choses indifférentes, dans les questions qui ne vous touchent pas personnellement, vous n'aimez pas l'incertitude : vous sentez que cet état répugne à votre nature, vous êtes impatients de lever le voile qui vous cache ce oui ou ce non dont votre esprit a besoin pour être tranquille. Si la question à résoudre a pour vous un intérêt personnel et sérieux, l'inquiétude attachée au doute devient un véritable tourment. Vous êtes dans le doute sur la réussite d'une spéculation à laquelle vous avez attaché votre fortune : suivant la tournure que prendront les affaires, elles doivent ou doubler vos capitaux, ou vous ruiner. Les probabilités sont bien en faveur de la réussite ; vous avez tout lieu de croire que vous n'allez pas réduire votre famille à la misère ; mais enfin la chose est possible ; et cette simple possibilité, fût-elle d'une chance contre cent, suffit pour troubler votre paix. Dans l'attente de la

décision heureuse ou fatale, on ne vous voit pas sourire; vous oubliez de manger, vos nuits sont sans sommeil, vous avez la fièvre, toutes vos facultés concentrées sur un seul point vous empêchent de jouir de rien. Faisons une supposition qui vous touche de plus près encore. Vous avez conspiré, avec beaucoup d'autres, contre le prince d'un puissant empire. La conspiration est découverte, les rebelles sont tous arrêtés et mis dans les fers. Le prince, qui est clément, a résolu de leur pardonner pour la plupart; mais un petit nombre d'entre eux, désignés par le sort, doivent servir d'avertissement par leur supplice à qui serait tenté de les imiter. A cet égard la sentence du roi est sans appel : jamais il n'est revenu sur sa parole. Les criminels sont là, dans la prison, attendant l'arrêt de ce hasard inflexible, qui d'un coup de dé va les rendre à leur famille ou les jeter à l'échafaud. Vous êtes un de ces hommes. Croyez-vous que vous vous tranquilliserez par cette pensée, qu'il y a une forte probabilité que votre nom ne sortira pas de l'urne fatale; pensez-vous qu'en attendant le moment décisif, vous irez jouissant de la vie, mangeant et dormant tranquille, riant, chantant, jouant avec vos compagnons de captivité et rêvant de longs projets pour l'avenir? ne sentez-vous pas que vous ne pourrez envisager sans frissonner le jour, l'heure, la minute marquée d'avance pour la décision de votre sort, et que cette pensée toujours

présente empoisonnera toutes les jouissances dont vous chercheriez à vous entourer? Eh bien! mes frères, supprimez ou changez quelques détails, attachez-vous à l'esprit de cette histoire imaginaire, et cette situation supposée est réellement la vôtre. Mais non, je me trompe : cette situation n'est pas la vôtre, car cette supposition imparfaite pâlit et s'efface à côté de la réalité. Ce n'est pas contre un prince de la terre que vous vous êtes révoltés : c'est contre le Roi des rois, le Saint des saints, « dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, » qui « n'est pas homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir, » qui dispose de toutes les puissances du ciel et de la terre pour exécuter sa volonté. Et ce n'est pas la mort de l'échafaud que vous avez encourue : c'est la condamnation éternelle. Tous les hommes sont pécheurs, c'est-à-dire en état de révolte contre Dieu. Le châtiment que mérite cette rébellion, c'est la condamnation éternelle, c'est un malheur sans terme et sans remède. Nous savons que Dieu fera grâce à un certain nombre d'entre les hommes; mais nous savons aussi qu'il en est un certain nombre à l'égard desquels s'accomplira, par leur faute, la sentence de condamnation : pour en douter, il faut fermer la bible, il faut renier la foi de nos pères, il faut renoncer au titre et à la profession de chrétiens. Vous croyez probable que vous ne faites point partie de ce nombre d'hommes qui seront condamnés : je n'exa-

mine pas si cette opinion repose sur un fondement solide; je vous accorde, si vous voulez, qu'elle soit fondée; je veux que toutes les probabilités soient en votre faveur, je veux que les chances favorables soient pour vous comme cent, comme mille, comme dix mille est à un, plus encore, peu m'importe; mais enfin vous n'êtes pas *sûrs* que vous ne serez pas finalement condamnés. Votre salut ou votre perdition dépend à vos yeux, jusqu'à un certain point, d'une espèce de hasard. Il est très-probable que les dés amèneront une combinaison qui vous fera gagner la partie à ce jeu de hasard, où vous exposez pour enjeu le sort éternel de votre âme; mais enfin, il pourrait se faire aussi qu'ils amenassent cette combinaison unique et fatale qui vous ferait perdre. Ce cas fatal sera certainement celui de plusieurs hommes, et même d'un grand nombre d'hommes, suivant les déclarations de Jésus-Christ : et vous n'êtes pas certain de n'être pas un de ces hommes-là. Il est probable que vous serez sauvé : mais peut-être, après tout, vous serez perdu. Il est probable que vous irez au ciel après votre mort : mais peut-être, après tout, l'enfer sera votre partage. Il est probable que vous jouirez de la société de Dieu et des anges pendant l'éternité : mais peut-être vous irez grossir le nombre des démons et des damnés. Il est probable que vous serez éternellement heureux : mais peut-être que vous marchez à un malheur sans terme et sans remède.

En présence d'une pareille alternative, si faible que vous supposiez l'élément d'incertitude, il est impossible que vous soyez en paix, impossible que vous soyez heureux. Dans le calcul de probabilités duquel dépend votre salut, il y a un élément qui est fait pour vous rassurer, cela est vrai : c'est le grand nombre des chances favorables ; mais cet élément de bonheur est plus que balancé par l'immensité du malheur attaché à la seule chance défavorable. Ce qui est suspendu à cette chance unique et fatale, à ce *peut-être*, songez-y bien, c'est un enfer, c'est un état de souffrance qui doit durer aux siècles des siècles. En présence d'une telle possibilité, je le répète, vous ne pouvez pas être heureux. Et aussi ne l'êtes-vous pas en effet. Vous avez l'air d'être heureux peut-être ; mais au fond vous êtes misérables. Vous croyez être heureux peut-être ; mais au fond vous êtes misérables. Peut-être vous jouissez de la vie, comme on dit : vous mangez, vous buvez, vous dormez tranquilles, vous riez, vous chantez, et quand vous vous rencontrez dans la rue ou dans vos maisons, vous vous adressez de mutuelles félicitations ; mais au fond vous êtes misérables, et ce sont des témoignages de compassion que vous devriez vous adresser. On n'est pas heureux quand on ne peut pas arrêter un regard calme, réfléchi, paisible, souriant sur les profondeurs de l'éternité ; quand on est obligé de se dire : « je ne sais pas si l'éternité ne sera point

pour moi un enfer ; » quand on est forcé d'oublier l'éternité pour pouvoir chanter, rire, jouir de la vie, manger et dormir tranquille. Le bonheur alors n'est qu'un étourdissement funeste et passager. Tel est votre bonheur. La pensée de l'éternité est un ver rongeur attaché à la racine de toutes vos jouissances ; et ce n'est qu'en détournant les yeux de cette pensée que vous pouvez les goûter. Tant que vous ne posséderez pas la certitude de votre salut, il n'y aura point pour vous de bonheur solide et réel.

Mais, à l'ouïe de cette assertion, que l'assurance du salut peut seule procurer à l'homme un vrai bonheur, bien des objections s'élèvent dans votre esprit. Et d'abord, dites-vous, cette assurance peut-elle réellement s'acquérir ? Est-elle légitime ? est-elle fondée ? et ceux qui pensent la posséder ne sont-ils pas sous l'empire d'une illusion pleine de charme, sans doute, mais sans fondement et sans valeur ? Je réponds : non-seulement cette assurance est possible, fondée, légitime à l'égard du vrai chrétien, mais elle est pour lui un devoir : douter de son salut serait faire injure à son père céleste ; ce serait faire mentir la Parole de Dieu et rendre vaine l'œuvre de Christ. Comment voulez-vous que le vrai chrétien doute de son salut, quand la Parole de Dieu est toute remplie des déclarations les plus formelles à cet égard ; quand le Saint-Esprit lui dit, par la plume de saint Paul :

« il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ; » quand le Sauveur lui fait entendre ces douces paroles : « je donne à mes brebis la vie éternelle; elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main; c'est ici la volonté du Père qui m'a envoyé, que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour; » quand ce tendre père lui-même lui crie : « une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fils de son sein ? mais quand cette mère l'aurait oublié, encore ne t'oublierai-je pas! » Comment voulez-vous qu'il doute de son salut, quand Dieu, pour mieux affermir son assurance, lui déclare que ce salut est un dessein résolu dès avant la fondation du monde et la naissance des siècles, arrêté de toute éternité dans le secret de sa volonté souveraine et immuable ! « Ceux que Dieu a préconnus, » nous dit l'apôtre, « il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Comment voulez-vous qu'il doute de son salut, le chrétien, quand le Dieu fort, de peur qu'il ne restât dans l'esprit de son enfant quelque prétexte à l'incertitude, ajoute à sa promesse le serment, et « ne pouvant jurer par un plus grand, jure par lui-même, afin, » dit l'apôtre, « que par ces deux choses qui sont immuables, et

dans lesquelles il est impossible que Dieu mente, nous ayons une ferme consolation, nous qui avons notre recours à retenir fortement l'espérance qui nous est proposée! » Comment voulez-vous qu'il doute encore, quand Dieu ne se contente pas de parler, de promettre, de prêter serment, mais qu'il agit : quand il accomplit son salut sous ses yeux, par un fait extérieur, visible, historique, patent, indubitable; quand il lui montre sur la croix la victime sans tache payant sa dette, souffrant son châtiment, mourant à sa place; quand de cette croix sanglante, de ces pieds et de ces mains déchirés, de cette tête innocente et voilée de la pâleur de la mort descend une voix qui lui crie : « autant il est vrai que cette croix est dressée, que ces mains et ces pieds sont déchirés, que cette tête innocente s'est courbée sous la main glacée de la mort, autant il est vrai que d'éternité en éternité il n'y a plus pour toi de condamnation! » Comment voulez-vous qu'il doute surtout dans un jour semblable à celui-ci, quand Jésus vient à lui comme tout de nouveau pour lui garantir qu'il est sauvé; quand il s'approche de cette table sacrée où tout lui parle de sa rédemption éternelle ; quand il tient dans sa main ce pain et ce vin où Jésus-Christ, plus solidement que sur le marbre et le bronze, a gravé en traits ineffaçables la charte de son salut! A l'ouïe de toutes ces promesses, en présence de tous ces faits, douter encore, ne serait-ce pas la plus cri-

minelle ingratitude, ne serait-ce pas faire injure à notre Dieu sauveur? Non, non, que l'enfant doute, s'il est possible, de sa mère, à l'instant même où elle le caresse et le presse entre ses bras : quant à nous, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas douter de toi, ô notre Père, toi le Dieu de notre salut!

Obligés de renoncer à cette première objection, que l'assurance du salut n'est pas fondée, vous vous rejetez sur une autre, et vous dites que cette assurance est dangereuse, qu'elle tend à exalter l'orgueil; que l'homme qui se croit assuré de son salut sera porté à mépriser ceux qui n'ont pas reçu la même faveur. Si telle était en effet votre pensée, que vous auriez mal compris le salut de l'évangile! Ce salut, par sa nature même, ne peut être admis dans un cœur qu'à la condition d'en détrôner l'orgueil pour toujours. Il n'est pas notre œuvre propre, il ne repose pas sur nos mérites et sur nos efforts : il est tout entier, du commencement à la fin, l'œuvre de la pure grâce de Dieu. La première condition de ce salut est que nous nous reconnaissions pécheurs, condamnés, perdus sans ressource, incapables par nous-mêmes d'aucun bien. « Lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, » écrit saint Paul, « Dieu vous a vivifiés ensemble avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés; » et pour mieux exclure de la pensée de ses lecteurs tout prétexte à se glorifier, il revient aussitôt après sur cette idée de

de la gratuité du salut, il la retourne et la répète sous toutes les formes possibles : « car vous êtes sauvés par grâce, par le moyen de la foi; cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie [1]. » Après que l'enfant prodigue eut été rétabli dans la faveur de son père, pensez-vous qu'il fût porté à se glorifier de cette faveur, des riches vêtements qui le couvraient et de la table somptueuse à laquelle il était assis? pensez-vous qu'il méprisât alors les anciens compagnons de son infortune, qu'il allât insulter à leurs vêtements déchirés et aux vils aliments que leur disputaient les pourceaux? Croyez-vous que le débiteur insolvable, après que son maître lui eut remis une dette de dix mille talents, fût tenté de s'enorgueillir de son bonheur; et ne sentez-vous pas, au contraire, que le souvenir de cette magnifique aumône devait être pour lui un constant motif d'humiliation? Et la pécheresse pénitente, quand elle eut trouvé le pardon aux pieds de Jésus arrosés de ses larmes; quand elle eut entendu dans son cœur cette douce voix : « ma fille, va en paix, tes péchés te sont pardonnés, » pensez-vous qu'elle se soit relevée fière et insultante, et que les autres Madeleines fussent dès-lors l'objet de ses mépris? Nous sommes cet enfant prodigue, nous sommes ce débiteur insolva-

[1] Ephés. II.

ble, nous sommes cette Madeleine pénitente, nous tous qui avons trouvé le salut dans la foi en Jésus-Christ! Si vous reconnaissez que la grâce qu'ils avaient reçue ne pouvait que les porter à l'humilité, comprenez aussi que cette même grâce ne saurait nous inspirer de l'orgueil.

Mais vous n'êtes pas satisfaits encore. Vous nous direz que l'assurance du salut, si elle n'inspire pas l'orgueil, doit du moins porter au relâchement; que celui-là péchera impunément et sans scrupule qui sait d'avance qu'il ne sera point condamné. Je réponds que, tout au contraire, l'assurance du salut est le seul état d'âme qui puisse nous porter d'une manière efficace à rompre avec le péché; et que le doute, à cet égard, est essentiellement fatal à la sanctification. En effet, la sanctification n'est autre chose que la pratique de la volonté divine. Pour pratiquer la volonté divine, il faut être dévoué à Dieu; pour lui être dévoué, il faut l'aimer; pour l'aimer, il faut avoir des motifs de le faire. Or, quel est l'homme qui a le plus de motifs d'aimer Dieu : celui qui sait, à n'en pas douter, que Dieu l'a retiré de la perdition et lui a donné la vie éternelle; ou celui qui ne sait pas si, après tout, Dieu ne le laissera point périr à jamais? celui qui est assuré que Dieu l'a aimé le premier jusqu'à livrer pour lui son Fils à la mort, ou celui qui doute de l'amour de Dieu à son égard? Comment voulez-vous travailler sans réserve à votre

sanctification, vous qui n'êtes pas sûrs du fruit de votre obéissance? comment vos efforts ne seraient-ils point paralysés par cette arrière-pensée : « je vais consacrer ma vie au service de Dieu, je ferai tous mes efforts pour lui obéir, je lutterai sans relâche contre mes passions les plus entraînantes, je crucifierai la chair et ses affections; mais je ne suis pas certain que tout cela me serve à quelque chose; je ne sais pas si, après tout cela, je ne serai point perdu éternellement? » La plus légère chance de cette nature doit nécessairement ralentir votre zèle et vos sacrifices. Quant à nous, au contraire, nous travaillons sans relâche et sans réserve, parce que nous travaillons sans incertitude, et que nous tenons d'avance entre nos mains le résultat de notre travail; nous aimons Dieu, parce que nous savons qu'il nous a aimés le premier; nous lui donnons vie pour vie, et dévouement pour dévouement.

Du reste, mes frères, nous parlons ici à la manière des hommes. Nous avons cru devoir entrer un moment dans l'esprit de votre objection pour y répondre; mais au fond, nous avions une meilleure réponse à faire : c'est que le salut chrétien n'est autre chose que la sanctification; c'est qu'il consiste autant dans le changement du cœur que dans le pardon des péchés. Être sauvé, selon la bible, c'est avoir le cœur changé, c'est avoir dit adieu au péché, c'est marcher dans la sanctification. Prétendre être assuré de son

salut et continuer à vivre dans le péché, ce n'est pas seulement une chose monstrueuse, c'est une chose absurde, c'est un non sens, une contradiction dans les termes; c'est prétendre vivre en demeurant dans la mort. Ecoutez saint Paul, répondant précisément à l'objection que nous combattons : « Que dirons-nous donc? pécherons-nous afin que la grâce abonde? Loin de nous cette pensée! Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrions-nous encore? Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été ensevelis avec lui en sa mort par le baptême, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la puissance glorieuse de son père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle [1]. »

Cessez donc, mes bien-aimés frères, de vous élever contre l'assurance du salut; reconnaissez que cette assurance est légitime, sainte et compatible avec l'humilité chrétienne. Nous n'avons rien dit du bonheur qu'une pareille assurance apporte à l'âme qui la possède : un tel bonheur peut mieux s'imaginer que se décrire. Essayez de vous représenter quelle paix profonde, ineffable, la certitude du salut doit répandre dans un cœur d'homme. Pouvoir mesurer d'un regard assuré et tranquille l'océan sans rivage

[1] Rom. VI.

ment de votre salut, à ce qui vous est personnel, à ce qui dépend de vos œuvres, de vos mérites, de vos efforts. Vous sentez vaguement que vos œuvres ne peuvent pas fournir une base solide à l'édifice de vos espérances, et vous n'osez pas compter sans réserve sur un salut qui dépend en partie de ces œuvres. Vous n'osez pas vous fier à un édifice bâti en partie sur le sable. Voulez-vous donc mettre votre salut à l'abri du doute et de l'incertitude? le moyen est facile: renversez sans hésiter cette base fragile et trompeuse qui n'a pu vous procurer une paix solide; détachez de vos propres mains ce sable mouvant que vous avez associé imprudemment au rocher des siècles; appuyez votre salut uniquement sur la bonté de Dieu, et il deviendra aussi assuré, aussi certain que cette bonté. Si vous ne pouvez pas douter de la bonté de Dieu, vous ne pourrez pas non plus douter de votre salut.

En d'autres termes, humiliez-vous dans la conviction de votre totale impuissance pour vous sauver: reconnaissez que, par vous-mêmes, vous n'êtes rien que pécheurs, et, comme tels, condamnés devant Dieu; que « toutes vos justices sont comme le linge le plus souillé, » suivant l'expression d'un prophète. Effacez jusqu'aux derniers vestiges de cet esprit de propre justice qui sait se déguiser sous tant de formes différentes, et qui est le plus dangereux ennemi de notre salut; tant qu'il en restera quelque parcelle

dans le rocher de votre espérance, vous ne pouvez pas avoir une paix solide.

A mesure que vous abaisserez vos propres mérites, vous verrez grandir d'autant la bonté de Dieu; vous sentirez combien c'était rapetisser cette bonté que de l'associer à vos œuvres dans le fondement de votre salut, et qu'elle n'est complète qu'autant qu'elle règne seule et sans partage. Vous reconnaîtrez que l'amour de Dieu pour l'homme pécheur dépasse toute mesure, toute intelligence, toute imagination. Vous comprendrez le but et la nature sublimes du sacrifice de Jésus-Christ: vous ne verrez plus dans cette mort une partie accessoire de l'œuvre du salut, un simple supplément à l'imperfection de nos mérites; vous n'y verrez pas seulement le meilleur des hommes et le plus grand des prophètes se dévouant pour le progrès de l'humanité : vous y verrez le Créateur lui-même se sacrifiant pour sa créature perdue, et achetant notre salut tout entier au prix de ses propres souffrances. Alors vous ne vous étonnerez plus que le chrétien puisse être certain de son salut : vous vous étonnerez bien plutôt qu'après avoir connu et cru de telles choses, le doute puisse encore trouver accès dans nos cœurs. Alors aussi vous pourrez célébrer dignement le souvenir de la mort de votre Sauveur; vous viendrez à la cène, non plus avec indifférence, comme à une cérémonie vaine et sans effet; vous n'y viendrez pas non plus avec

terreur, incertains si peut-être vous n'allez pas manger et boire votre condamnation ; mais vous y viendrez avec bonheur, avec amour, avec abandon, le cœur au large, comme des enfants du Père céleste et des frères de Jésus-Christ ; votre Sauveur lui-même sera présent à la table sacrée ; c'est de sa main que vous recevrez les gages de votre salut ; et avec toute l'Eglise des rachetés, vous entonnerez le triomphant cantique de saint Paul : « Qui accusera les élus de Dieu ? Dieu est celui qui les justifie. Qui les condamnera ? Christ est celui qui est mort, et qui de plus est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu, et qui même prie pour nous. Qui nous séparera de l'amour de Christ ? sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Au contraire, dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés ni les puissances, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur ! » Amen.

Décembre 1838.

JEAN-BAPTISTE ET LA REPENTANCE.

Jean baptisait dans le désert, et
prêchait le baptême de repentance.
(Marc I. 4).

Le caractère de Jean-Baptiste, soit qu'on le considère sous le rapport moral ou sous le point de vue poétique, est assurément un des plus beaux que nous présente l'histoire. Envoyé pour préparer les voies au Messie en prêchant le baptême de repentance, tout dans sa vie, dans son caractère, dans ses mœurs, jusque dans sa nourriture et son vêtement, répond admirablement à cette mission divine. Il naît, contre l'ordre de la nature, d'une mère stérile, en vertu de la promesse apportée du ciel par un ange à Zacharie son père; et dès ses premières années, cet enfant miraculeux fait présager ce qu'il doit être un jour. Il adopte par choix un genre de vie indépendant et

austère : consacré au Seigneur, il s'abstient du vin et des liqueurs fermentées, il s'éloigne des plaisirs ordinaires du jeune âge ; il grandit dans le silence et la méditation, et en attendant qu'il aille chercher la solitude du désert, il se forme comme un désert moral au milieu de la société souillée d'un peuple qui a oublié son Dieu. Bientôt il fuit le contact de ce peuple qui court à sa ruine ; il se réfugie dans une région sauvage et inhabitée, au-delà du Jourdain, il revêt le cilice de poil de chameau que portaient les anciens prophètes, il se nourrit des aliments grossiers que lui offre d'elle-même une nature sauvage, du miel qu'il trouve dans le creux des arbres, des sauterelles qu'apporte le vent du désert ; et toute sa personne devient ainsi le vivant symbole de cette repentance qu'il se prépare à prêcher. Enfin, la trentième année de Jésus-Christ, tout-à-coup une parole puissante retentit sur les rives solitaires du Jourdain : « Je suis la voix qui crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. Race de vipères, fuyez la colère à venir ! Repentez-vous et vous convertissez, car le royaume des cieux est proche ! »

Cette parole sévère qui appelle à la repentance ne meurt pas, dans le silence du désert, solitaire ni sans écho : tombée comme le tonnerre au milieu d'une société corrompue, elle a bientôt retenti jusqu'aux extrémités de la Judée ; des milliers de consciences lui répondent, secrètement préparées par le

Saint-Esprit ; le prédicateur de la repentance voit la Judée entière s'ébranler à sa voix ; un auditoire immense, fourni par toutes les classes de la nation, accourt et se presse docilement autour de lui : le péager cupide, le grossier soldat, le pharisien superbe, le sceptique sadducéen, la pécheresse dégradée viennent déposer à ses pieds leurs passions ou leur orgueil ; et tous d'une même voix lui demandent : « que ferons-nous pour faire les œuvres de la repentance ? » N'est-il pas vrai que l'humble fils de Zacharie nous apparaît alors plein de grandeur et de majesté ? cette foule pénitente qui l'environne, ne vaut-elle pas une cour de souverain ? et l'obscur vêtement qui le couvre n'efface-t-il pas la pourpre des rois ?

Toutefois, mes frères, ce n'est pas là qu'il faut chercher la véritable grandeur de Jean-Baptiste et son premier titre de gloire. Sa vraie grandeur consiste en ce qu'il a su se restreindre exactement dans les limites de sa mission. Combien ne lui était-il pas facile, dans une position comme celle que nous venons de décrire, de se laisser gagner au désir de faire une œuvre propre et indépendante, d'oublier qu'il n'était venu que pour préparer les voies à un autre ! Jean-Baptiste ne l'oublia pas un seul instant. Il savait que son ministère n'était qu'un ministère de préparation, qu'un autre devait recueillir où il aurait semé, et il se soumit, non-seulement avec résignation mais

avec joie, à ce rôle humble et secondaire. S'il appelle à lui des disciples, ce n'est que pour les conduire à celui qu'il leur désigne lui-même comme « le véritable agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » Quand il se voit abandonné des siens pour Jésus-Christ, loin de s'en affliger il s'en réjouit; et l'on se sent pénétré pour lui tout à la fois d'estime, d'amour et d'admiration quand on l'entend dire en présence de cette défection de ses disciples : « il faut qu'il croisse, et que je diminue. Celui qui possède l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, est ravi de joie d'entendre la voix de l'époux; et c'est là ma joie, qui est parfaite. » Il goûtait une joie pure et céleste en voyant l'œuvre du Sauveur prospérer par l'affaiblissement apparent de la sienne : cet affaiblissement à ses yeux était une victoire. Jean-Baptiste se montra toujours le même dans tout le cours de sa vie ; et c'est ce désintéressement parfait, cet oubli de toute vue personnelle, ce dévouement sans arrière-pensée à son devoir, qui lui attirèrent plus tard la haine d'Hérode, et la mort ignominieuse qu'il subit dans les ténèbres d'un cachot. Quand on considère toutes ces choses, cette abnégation si admirable, cette noblesse d'âme qui ne se dément jamais, cette gloire morale qui ne brille qu'avec plus d'éclat sous cette enveloppe humble et obscure, on ne s'étonne pas que le Sauveur ait pu dire de lui : « en vérité je vous le dis, entre tous ceux qui sont nés de

femme, il n'en a pas été suscité de plus grand que Jean-Baptiste ! »

Mon but, mes chers frères, en arrêtant quelques instants vos regards sur cette noble figure de Jean-Baptiste, n'a pas été seulement de vous faire admirer un des plus beaux caractères que nous présente l'histoire. Pour que cette admiration ne soit pas stérile, il est temps que nous fassions un retour sur nous-mêmes, que nous prêtions l'oreille à la prédication du précurseur pour l'appliquer à nos propres besoins. Tous en effet nous avons besoin de la prédication de repentance; et c'est à nous aussi bien qu'aux auditeurs immédiats de Jean-Baptiste que s'adresse cette exhortation solennelle : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est venu. » Je me propose d'examiner avec vous ce que doit être la repentance, non pas seulement la repentance telle que pouvait la connaître et la prêcher le précurseur, avec les lumières imparfaites qu'il possédait; mais la repentance telle que la connurent et la prêchèrent les apôtres de Jésus-Christ. Nous prendrons pour base les données de la prédication de Jean-Baptiste, et là où ces données seront insuffisantes, nous les compléterons par celles que nous fournit l'évangile.

Le premier acte de la repentance consiste à reconnaître ses péchés. Ceux qui accouraient à la prédica-

tion de Jean-Baptiste commençaient, nous est-il dit, par confesser leurs péchés. Chacun d'eux faisait de sa vie passée un examen consciencieux et sévère, pour rechercher en quoi il avait transgressé la loi de Dieu. Le péager confessait ses larcins ; la femme de mauvaise vie, ses désordres ; l'homme de guerre, ses exactions et ses violences ; le pharisien, son hypocrisie et son orgueil. Première leçon pour nous, mes bien-aimés frères. Nous aussi, la première chose que nous ayons à faire pour nous repentir est de nous reconnaître pécheurs, et de confesser sincèrement devant Dieu que nous avons transgressé sa loi. Si vous répondez que vous ne pouvez pas vous reconnaître pécheurs dans le même sens que les auditeurs de Jean-Baptiste ; que vous n'avez jamais ni attenté à la vie de votre prochain, ni porté la main sur sa propriété, ni vécu dans le désordre, ni commis aucune de ces fautes graves que le monde lui-même flétrit et condamne ; s'il en est réellement ainsi, il en résultera que vous n'êtes pas vicieux, mais non que vous ne soyez pas pécheurs. Car je vous demanderai alors si, n'ayant pas transgressé la lettre des commandements de la loi, vous ne les avez pas violés dans leur esprit ; si, par exemple, vous n'avez jamais donné accès dans votre cœur à des sentiments de haine ou de colère ; si vous n'avez jamais, je ne dis pas dérobé, mais seulement convoité le bien de votre prochain ; si vous n'avez jamais manqué aux lois de

la pureté, je ne dis pas en action, mais seulement en paroles ou en pensée; si vous n'avez jamais je ne dis pas calomnié, mais seulement médi ou menti. Que si, par une supposition impossible, vous étiez assez aveugles pour ne pas vous reconnaître coupables à ces divers égards; si vous osiez soutenir que vous n'avez jamais à aucun degré ni dans aucun sens violé un seul des commandements de la loi, il nous serait encore facile de vous convaincre de péché selon l'Ecriture. Car, selon l'Ecriture, il ne suffit pas de ne pas transgresser la loi de Dieu, il faut encore l'observer en vue de Dieu et pour sa gloire. Il faut que notre vie entière ait pour but de glorifier le Dieu qui nous l'a donnée : suivant cette parole d'un apôtre : « Soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » C'est là le seul but vraiment bon que puisse se proposer une créature intelligente et libre. C'est le but que se proposent les anges; c'est le but que se proposait Adam avant sa chute. Si donc nous vivons en vue de nous-mêmes ou des créatures au lieu de vivre en vue de Dieu; si c'est une autre affection que l'amour de Dieu qui est le mobile de nos actions, nous sommes par cela même pécheurs devant Dieu, et nos vertus mêmes, comme l'a dit un Père de l'église, ne sont que de brillants péchés. Examinez votre vie, mes chers frères, à la lumière de ce principe, et à moins de renier la foi que vous

professez à la divinité de la bible, il ne vous sera plus possible de vous faire illusion sur votre état de péché, et vous serez forcés de vous écrier avec David : « qui est-ce qui connaît ses fautes cachées ! » « mes iniquités m'ont atteint, et je ne les ai pu voir : elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête. »

Mais ce n'est pas assez pour se repentir à salut de connaître ses péchés. Cette connaissance, si exacte fût-elle, serait à jamais inutile si elle restait dans notre esprit à l'état de théorie, si elle n'ébranlait pas notre conscience, si elle ne nous amenait pas à redouter les conséquences fatales du péché. La seconde phase de la repentance est la crainte de la condamnation que le péché entraîne inévitablement à sa suite. La raison et la conscience nous disent qu'un Dieu juste et sage ne saurait laisser impunie la transgression de sa loi. L'Ecriture confirme à cet égard les enseignements de la raison, et nous apprend de plus que le châtiment réservé au péché par le souverain juge n'est rien de moins qu'une condamnation éternelle, une séparation sans retour d'avec l'unique source du bonheur, un état de souffrance qui ne doit jamais finir. Je ne m'arrêterai pas, mes frères, à discuter ici avec vous la réalité de l'enfer et des peines éternelles : ce sujet nous entraînerait trop loin. Il me suffit que la bible enseigne clairement les peines éternelles pour que je puisse les prendre comme un point accordé ; car c'est sur la bible qu'est fondé tout ce

que j'ai à vous dire au sujet de la repentance. Je suppose un homme qui croit à la bible, et qui la consulte avec une foi simple pour apprendre à connaître son véritable état devant Dieu. Cet homme donc, en même temps qu'il apprend par la bible qu'il est pécheur, apprend aussi que son état de péché entraîne une condamnation éternelle. Cette double découverte, qui n'est point pour lui une simple spéculation, mais une réalité historique et vivante, ne peut que le jeter dans la frayeur. Il voit s'évanouir la sécurité trompeuse où il a vécu jusqu'alors. Il tremble à la pensée du jugement suspendu sur sa tête, et dans son effroi il s'écrie comme les pécheurs qui accouraient à la voix de Jean-Baptiste : « Malheureux que je suis! que ferai-je pour fuir la colère à venir? »

Alors, pareille à cette arme de la fable antique qui servait elle-même à guérir les blessures qu'elle avait faites, cette même Parole de Dieu qui lui a fait connaître son danger, lui révèle aussi le moyen d'en sortir. Il apprend que le Dieu qu'il a offensé a pris pitié de sa misère, et qu'il a pourvu d'avance au moyen de l'en délivrer. Il apprend que pour pouvoir lui pardonner, ce Dieu, tout à la fois juste et bon, a voulu souffrir à sa place le châtiment mérité par lui; il apprend qu'il a un Sauveur qui s'est chargé de payer sa rançon, et qui a porté la peine de tous ses péchés dans les longues tortures du supplice de la croix ; il apprend que celui dont il a violé la loi n'est

plus seulement son juge mais son père, et que chacun de ses péchés s'est traduit en amères souffrances pour ce divin bienfaiteur. Dès-lors le regret que lui causait son péché a changé de nature, et une nouvelle phase de la repentance commence pour lui. Ce n'est plus seulement la crainte du châtiment, c'est la douleur de l'offense, c'est le regret d'avoir par ses péchés livré son Sauveur aux outrages et à la croix. Ce n'est plus la repentance de l'esclave qui tremble sous la verge de son maître, c'est la repentance de l'enfant qui pleure d'avoir affligé son père. Ce n'est plus cette frayeur de l'enfer, qui donne la main au désespoir, et qui ne peut à elle seule conduire au salut, puisque Judas l'éprouva et que les démons eux-mêmes la connaissent : c'est cette « repentance à salut dont on ne se repent jamais, » et qui tient plus de l'amour que du remords ; c'est Pierre fondant en larmes amères sur un regard du maître qu'il a trahi, c'est Madeleine arrosant de ses pleurs les pieds du Sauveur qu'elle a beaucoup aimé parce qu'il lui a été beaucoup pardonné. Celui qui se repent de cette manière gémit moins encore sur les suites du péché que sur le péché lui-même ; il déteste plus que la mort ce péché qui a crucifié Jésus-Christ, et son premier désir est désormais de consacrer sa vie au service de ce Dieu sauveur.

C'est ainsi qu'il est conduit naturellement au quatrième et dernier acte de la repentance, qui consiste

à renoncer au péché pour vivre d'une vie nouvelle et sainte. La douleur du péché serait inutile et sans valeur devant Dieu si elle n'avait pour effet de nous faire renoncer au péché. La sanctification, voilà le grand but de l'évangile, voilà la repentance à laquelle Dieu prend plaisir. « Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, » nous fait-il dire par la voix de son prophète, « que l'homme afflige son âme un jour? est-ce en courbant sa tête comme le jonc, et en étendant le sac et la cendre? appelleras-tu cela un jeûne agréable à l'Eternel? N'est-ce pas plutôt ici le jeûne que j'ai choisi, que tu dénoues les liens de la méchanceté, et que tu laisses aller libres ceux qui sont opprimés? n'est-ce pas que tu partages ton pain à celui qui a faim, et que tu fasses venir en ta maison les affligés qui sont errants; quand tu vois un homme nu, que tu le couvres, et que tu ne te caches point de ta propre chair [1]? » La prédication de Jean-Baptiste nous enseigne la même vérité. « Faites donc des fruits convenables à la repentance, » dit-il à ceux qui viennent lui demander le baptême; « car la hache est déjà mise à la racine des arbres : tout arbre qui ne porte pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu. » Et quand la foule qui l'entoure lui demande : que ferons-nous donc? il répond : « Que celui qui a deux robes en donne une à celui qui n'en

[1] Esaïe LVIII.

a point; et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. » Aux péagers, qui lui adressent la même question, il répond : « n'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné. » Aux gens de guerre : « n'usez point de concussion ni de fraude contre personne, et contentez-vous de votre paie. » C'est ainsi que la repentance évangélique doit inévitablement se résoudre en fruits de charité et de sanctification. Et ne pensez pas que la réforme dont il s'agit regarde seulement les hommes criminels ou vicieux : elle n'est pas relative seulement aux péchés grossiers, aux actes extérieurs et visibles : elle atteint jusqu'aux profondeurs les plus cachées de notre cœur, et ce qu'elle veut renouveler n'est rien de moins que le principe même de notre vie morale. Il ne s'agit pas seulement de renoncer à la haine, à l'avarice, à la médisance, à l'impureté : il s'agit d'apprendre à faire toutes choses, selon le précepte de l'apôtre que nous avons déjà cité, non plus en vue de nous-mêmes ou des créatures, mais en vue de Dieu et pour sa gloire; il faut que l'amour de Dieu remplace tout autre amour, comme règle et mobile de notre vie entière. Pour que cela ait réellement lieu, il est trop évident que tous les hommes, sans en excepter un seul, ont besoin d'un changement radical. « Quiconque est en Jésus-Christ, » dit saint Paul, « devient une nouvelle créature : les choses vieilles sont passées, et toutes choses sont devenues nouvelles » pour lui.

Voilà, mes bien-aimés frères, ce qu'est la véritable repentance, la repentance dont nous avons tous besoin et qui peut seule nous conduire à la vie éternelle. Cette repentance l'avez-vous éprouvée? connaissez-vous par expérience ces différentes phases de la conversion que nous avons cherché à décrire? Je ne demande pas si elles se sont succédées pour vous dans cet ordre méthodique et régulier que nous avons dû mettre à les exposer : la sagesse de Dieu est « infiniment diverse, » nous dit un apôtre, et son œuvre ne suit pas toujours exactement la même marche dans le cœur de l'homme. Je ne demande pas non plus si elles se sont toutes présentées à votre cœur dans tout leur développement et à leur plus haut degré d'énergie : cela n'est pas nécessaire pour que la repentance soit véritable et salutaire. Mais du moins les avez-vous connues à quelque degré ces expériences de la vie nouvelle? Avez-vous reconnu et confessé sincèrement, devant la sainte majesté de Dieu, que vous êtes « de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, incapables par vous-mêmes d'aucun bien, et qui trangressez tous les jours et en plusieurs manières ses saints commandements? » Avez-vous compris et croyez-vous réellement que ces péchés « ont attiré sur vous, par le juste jugement de Dieu, la condamnation et la mort éternelle; » et avez-vous, jusqu'à un certain point du moins, tremblé à la pensée de cet enfer qui était naturellement

votre partage ? Pouvez-vous dire que vous éprouvez aucun « une vive douleur, » du moins une douleur sincère d'avoir offensé le Dieu qui vous a aimés, et détestez-vous ces péchés qui ont crucifié votre Sauveur ? Enfin avez-vous renoncé du fond du cœur à ces péchés, et sans être parvenus à une sanctification parfaite, qui n'est le partage d'aucun fils d'Adam, avez-vous du moins le principe de la sanctification ? le mobile central de votre vie a-t-il changé, et votre premier désir est-il désormais de faire la volonté de Dieu ? — S'il en est ainsi, mes chers frères, si vous pouvez vous reconnaître aux différents traits que nous venons d'énumérer, alors réjouissez-vous, car vos noms sont écrits dans les cieux ! Si faibles, si pauvres, si pécheurs que vous puissiez vous trouver encore, si débile et si imparfaite que puisse être encore la vie nouvelle et sainte qui a commencé pour vous, prenez courage et réjouissez-vous ; car, je vous le dis en vérité, vous êtes enfants du père céleste et rachetés de Jésus-Christ ; c'est Dieu lui-même qui a commencé dans votre cœur l'œuvre de la régénération, et cette œuvre il a promis de ne la point laisser imparfaite ; il vous soutiendra par son Saint-Esprit, il vous fera croître de jour en jour dans sa grâce, il brisera le péché sous vos pieds, et il vous introduira enfin dans la sainte félicité du ciel.

Quant à vous, chers frères, qui n'avez pas encore connu par expérience la repentance chrétienne, mais

qui désirez sincèrement l'éprouver, nous avons aussi une parole d'encouragement à vous adresser de la part du Seigneur. Ce désir que vous sentez de la repentance est déjà dans votre cœur un fruit de la grâce de Dieu ; et s'il a fait naître en vous ce désir, c'est qu'il est disposé à le satisfaire. Par vous-mêmes, il est vrai, vous ne pouvez pas vous donner la repentance, et vous feriez de vains efforts pour la produire dans votre cœur ; Dieu seul peut l'y créer par son Saint-Esprit, suivant cette parole des apôtres au livre des Actes : « Dieu a donc donné aussi aux Gentils la repentance pour avoir la vie. » Mais si c'est Dieu seul qui donne la repentance, il est toujours disposé à la donner à quiconque la lui demande ; et c'est ici surtout que trouvent leur application les promesses de Jésus-Christ : « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et l'on vous ouvrira. Si vous qui êtes mauvais savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ! » Allez donc, mes frères, allez avec confiance au trône de grâce de votre père céleste, exposez-lui tous vos besoins, demandez-lui de vous accorder la conviction du péché, la contrition, le changement du cœur, et vous ne tarderez pas à éprouver la vérité de ses promesses : vous passerez du désir de la repentance à la repentance, et de la repentance à cette paix de Dieu que rien ne peut exprimer.

Mais les deux classes de personnes auxquelles nous venons de nous adresser, celles qui ont déjà connu la repentance et celles qui désirent l'éprouver, auraient-elles épuisé cet auditoire ? Hélas ! nous voudrions pouvoir le penser. Nous voudrions pouvoir borner ici nos exhortations, avec la conviction qu'il n'est personne parmi vous qui n'ait pu se les appliquer. Mais une telle supposition serait démentie par l'expérience que nous avons chaque jour sous les yeux. Non, mes frères, vous n'avez pas tous ou éprouvé ou désiré la repentance : il en est parmi vous — et plût à Dieu ne fussent-ils pas le plus grand nombre ! — pour qui les expériences dont nous avons parlé sont des choses absolument étrangères et indifférentes. Il en est qui viennent ici dans un tout autre but que celui de leur salut, et que nos prédications cessent d'intéresser dès qu'elles touchent aux intérêts de l'éternité. Que vous dirons-nous, chers frères, à vous qui vous reconnaissez à ces traits ? que pourrions-nous dire qui ne vous ait été dit mille fois déjà, et toujours inutilement ! Il y a si longtemps que les avertissements de vos pasteurs tombent du haut de cette chaire sans qu'ils aient pu troubler votre sommeil de mort ! Vainement ils font retentir tour à tour à vos oreilles, et les menaces redoutables de la loi, et les doux accents de l'évangile de grâce : ni les unes ne peuvent ébranler votre conscience, ni les autres toucher votre cœur. Vous opposez à toutes leurs pa-

roles une force d'inertie dont rien ne peut triompher, une molle indifférence plus décourageante mille fois que ne serait une opposition déclarée. Mais ceux que Dieu a établis pour veiller sur les âmes de cette église ne se laisseront pas décourager pour cela. Tant qu'il leur sera donné de monter les degrés de cette chaire, ils ne cesseront pas d'élever la voix au milieu de votre indifférence, et de vous exhorter à salut, que vous les écoutiez ou que vous ne les écoutiez pas. Ils ne se lasseront pas de vous répéter que vous êtes perdus et condamnés devant Dieu par vos péchés ; qu'il n'y a de salut pour vous que dans la repentance, et par la foi en Jésus-Christ. Leur voix sera ainsi jusqu'à la fin une protestation vivante et perpétuelle contre votre incrédulité ; et au dernier jour, quel que doive être votre sort, du moins vous ne pourrez pas leur reprocher de ne vous avoir pas avertis. Aujourd'hui, mes bien-aimés frères, nous venons, en terminant, vous répéter encore une fois le même avertissement. Nous venons vous dire avec Jean-Baptiste : « si vous ne vous repentez, si vous demeurez dans votre état actuel, vous périrez éternellement. Fuyez, fuyez la colère à venir. Le temps est court, déjà la hache a touché la racine des arbres : tout arbre stérile va être coupé et jeté au feu. » Encore un peu de temps, et celui qui est venu du ciel une première fois pour sauver le monde, en descendra une seconde fois pour le juger. Semblable à un mois-

sonneur, « il purifiera entièrement son aire, » qui est l'église : « il séparera la paille d'avec le froment, et il assemblera le froment dans son grenier ; mais il brûlera la paille au feu qui ne s'éteint point. » C'est-à-dire, il fera parmi les hommes qui portent le nom de chrétiens la séparation entre ceux qui se seront repentis et ceux qui ne se seront pas repentis : il introduira les uns dans la félicité éternelle, et rejettera les autres dans l'enfer. Voilà, mes chers frères, la vérité. Vous pouvez, si vous le voulez, vous étourdir sur ces choses et n'y point penser : mais elles n'en sont pas moins des réalités. Dédaignez, si vous le voulez, nos avertissements et ceux de la Parole sainte ; dormez dans une molle et trompeuse sécurité ; oubliez la vie à venir et le soin de votre salut ; réservez toute votre sollicitude pour assurer votre prospérité dans la vie présente ; « marchez comme votre cœur vous mène, et selon le regard de vos yeux ; mais sachez que pour toutes ces choses Dieu vous amènera en jugement !... » Mais qu'avons-nous dit ? sera-ce avec des paroles sévères et menaçantes que nous vous renverrons dans vos maisons ? Non, mes frères, nous n'en aurions pas le courage ; et « nous espérons de meilleures choses à votre égard, quoique nous parlions ainsi. » Nous espérons que la grâce de Dieu triomphera de votre indifférence, et que vous ne serez pas sourds jusqu'à la fin à la prédication du salut. Nous espérons que le jour viendra enfin — et puisse-t-il être bientôt !

— où vos yeux s'ouvriront sur votre véritable état devant Dieu, et où, touchés de componction comme les auditeurs de Jean-Baptiste, vous irez comme eux à « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde! » Amen.

Novembre 1840.

LES

MIRACLES IMPUISSANTS

A PRODUIRE LA FOI.

> Et le riche dit : Je te prie, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père ; car j'ai cinq frères ; afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Abraham lui répondit : ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Le riche dit : non, père Abraham, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils se convertiront. Et Abraham lui dit : s'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.
>
> (Luc XVI. 27-31).

La plupart d'entre vous partagent probablement l'erreur du riche de la parabole au sujet de l'efficacité des miracles. Pour justifier vis-à-vis de vous-mêmes votre incrédulité à l'égard de la bible, vous avez

probablement eu recours plus d'une fois à ce raisonnement : « je ne crois pas réellement que la bible soit la Parole de Dieu, cela est vrai ; mais c'est que je n'ai pas de preuve assez éclatante de la divinité de la bible. Si, comme aux Juifs qui vivaient du temps de Jésus-Christ, la vérité de l'évangile m'était attestée par des miracles, alors je n'hésiterais pas à me convertir. Donnez-moi un miracle, un seul miracle, et la foi chrétienne n'aura pas de disciple mieux affermi que moi. » C'est là, mes frères, une illusion qui, pour être commune et naturelle, n'en est pas moins une erreur. C'est cette erreur que je me propose de combattre aujourd'hui dans vos esprits ; c'est cette illusion de votre incrédulité que je veux chercher à dissiper. Non, il n'est pas vrai qu'il manque quelque chose aux preuves que vous avez de la vérité de l'évangile : vous ne pouvez raisonnablement désirer rien de plus ; et si ce que vous avez ne suffit pas pour vous convertir, la vue d'un miracle serait inutile. Je le répète, si vous ne vous convertissez pas à la simple lecture de la bible, vous ne vous convertiriez pas non plus quand vous seriez témoin d'un miracle, quand un mort sortirait de son tombeau sous vos yeux.

Vous demandez un miracle, mon frère, comme condition de votre foi ? Eh bien ! soit : je vous l'accorde ce miracle ; je vais supposer qu'il s'accomplisse

en effet sous vos yeux. Je vous l'accorde même aussi frappant, aussi éclatant, aussi extraordinaire que possible : ce sera la résurrection d'un mort, la résurrection de l'être le plus digne de votre affection et de votre confiance, la résurrection de votre père.

Pressé du besoin de ranimer des souvenirs mêlés de tristesse et de douceur, vous étiez entré dans le champ de mort où reposent les restes inanimés de votre père ; vous vous étiez approché de sa tombe, et, les regards fixés sur le marbre qui la recouvre, vous rêviez aux jours d'autrefois. Tout-à-coup, poussé par une invisible main, ce pesant couvercle de pierre se soulève ; la tombe s'ouvre, et celui dont vous pleuriez la perte paraît à vos yeux. C'est bien lui, vous n'en pouvez douter, c'est bien cette tête vénérable et chérie que vous avez longtemps entourée de soins empressés et affectueux. Son visage est rayonnant d'un céleste et bienveillant sourire ; ses lèvres s'agitent, sa bouche s'ouvre, et, à votre inexprimable ravissement, une voix bien connue et bien-aimée vous adresse des paroles semblables à celles-ci : « mon fils, ma fille, Dieu a lu dans ton cœur ton désir, et il m'a envoyé pour le satisfaire. Tu demandais un miracle pour attester la vérité de l'évangile : c'est pour attester la vérité de l'évangile que je parais devant toi. Oui, l'évangile est la vérité. La vie éternelle est une réalité, le ciel et l'enfer sont des réalités. Jésus est véritablement le Fils de Dieu ; vérita-

blement il a pris sur lui les péchés des hommes, et il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui leur ait été donné par lequel ils puissent être sauvés. » Ainsi parle votre père, et en achevant ces mots il se replonge dans les ténèbres du sépulcre, la pierre se referme, tout rentre dans le silence et le repos.

Je n'essaierai pas de dépeindre les sentiments qu'une pareille apparition laisserait dans votre esprit. Sans doute ému, bouleversé jusqu'au fond de l'âme, vous tomberiez à genoux devant le Seigneur, vous demanderiez grâce pour votre incrédulité passée, vous lui promettriez pour l'avenir une fidélité inviolable ; et dans ce premier moment d'enthousiasme et d'entraînement, vous vous croiriez converti sincèrement et sans retour.

Mais le moment de l'enthousiasme passera, et viendra celui de la réflexion. Vous en viendrez à envisager avec une raison calme et froide ce qui vous est arrivé, à en mesurer toutes les conséquences. Vous reconnaîtrez alors, non sans quelque effroi, que ces conséquences sont d'une immense portée, et que ce fait isolé, qui s'est accompli en quelques minutes, doit influer sur votre vie entière. Vous vous apercevrez que, si vous acceptez ce miracle, il faut être chrétien, non plus de nom seulement, mais de fait, c'est-à-dire qu'il faut renoncer à vous-même, réformer votre vie, quitter des occupations que vous aimez et en adopter que vous n'aimez pas, comprimer

des passions longtemps caressées dans votre cœur, entrer en un mot dans une voie toute nouvelle, semée d'humiliations et d'épreuves. En présence d'une pareille perspective, vous sentez chanceler votre foi dans la réalité du miracle. Vous sentez que vous ne pouvez pas accepter à la légère ce fait surnaturel : qu'il faut le soumettre à un examen attentif, peser, discuter avec un soin minutieux les preuves qui en établissent la réalité ; et plus le fait entraîne de graves conséquences, plus aussi il est extraordinaire, plus vous serez difficile en fait de preuves.

Il faudra d'abord vous assurer que vous n'avez pas été le jouet d'une illusion produite par votre imagination exaltée; que votre esprit était calme et rassis, que les organes de vos sens étaient dans leur état normal ; en un mot, que vous avez bien réellement vu et entendu ce que vous avez cru voir et entendre. Bien des faits que nous pourrions citer prouvent qu'un tel examen est nécessaire avant qu'on puisse prononcer la réalité d'un miracle. Cette première question à résoudre vous ouvre une première source d'incertitude.

Après vous être satisfait sur ce point, il faudra examiner s'il n'est pas possible que vous ayez été la dupe d'une imposture, d'une fraude pieuse : si le fait qui vous a paru miraculeux ne peut pas s'expliquer par des causes naturelles, par telle combi-

naison habile, destinée à vous fasciner les yeux. Cela n'est pas probable, je le veux bien, mais enfin cela est possible : l'histoire est là pour le prouver. Du moment que cela est possible, vous ne pouvez vous dispenser, dans une circonstance aussi grave, d'un nouvel examen à cet égard, qui vous ouvre une seconde source d'incertitude.

Quand vous aurez acquis la preuve que c'est bien réellement un fait surnaturel que vous avez eu sous les yeux, il vous restera encore à déterminer par quelle puissance ce fait surnaturel s'est accompli, et si c'est bien à la puissance de Dieu qu'il faut l'attribuer. Un miracle prouve-t-il nécessairement l'intervention divine? ou bien ne pourrait-il pas s'expliquer par une puissance étrangère, inférieure à Dieu, quoique supérieure à l'humanité? Ne se pourrait-il pas qu'il y eût des miracles de mensonge et destinés à nous tromper? et le fait dont vous avez été témoin ne serait-il peut-être pas un miracle de ce genre? Ici encore il ne s'agit pas de savoir si la chose est probable, il suffit qu'elle ne soit pas impossible pour nécessiter un examen de votre part : tant que vous n'aurez pas acquis à cet égard une certitude parfaite, vous ne pouvez avoir aucune confiance au miracle. Troisième question à résoudre : troisième source d'incertitude.

Ce n'est qu'après ce triple examen que vous devrez quelque créance au prodige qui a frappé vos

yeux. Il vous faut des preuves qui attestent la réalité du miracle, tout comme il en faut qui attestent la vérité de la bible. Dans un cas comme dans l'autre, il faut vous livrer à un examen qui exige du temps, de l'attention, de l'étude, des connaissances. Et s'il fallait décider lequel des deux examens est le plus délicat et le plus difficile, de la bible ou du miracle, l'avantage ne serait peut-être pas en faveur du dernier. Dans le premier cas, votre travail porte sur un livre, c'est-à-dire sur un objet visible, palpable, qui reste entre vos mains, que vous pouvez examiner à loisir et qui ne change pas : dans le second, vous opérez sur un fait sans analogie dans la nature, insaisissable, déjà disparu dans le passé comme les images fantastiques d'un rêve; la mémoire seule peut le replacer sous vos yeux, et l'œuvre de la mémoire est d'autant plus difficile que le fait est plus extraordinaire. N'est-il pas bien plus simple et plus facile d'apprécier ces preuves si populaires, si frappantes, sur lesquelles repose la vérité de la bible? et à cet égard déjà ne pouvons-nous pas vous dire avec notre texte : si vous ne croyez pas les écrits de Moïse et des prophètes, de Jésus-Christ et des apôtres, vous ne seriez pas non plus persuadé quand même quelqu'un des morts ressusciterait?

Je veux supposer, toutefois, que vous ayez résolu ce premier point d'une manière satisfaisante : je

vous accorde, qu'après avoir examiné avec une attention suffisante le fait extraordinaire dont vous avez été témoin, vous vous êtes assuré que c'est bien réellement un miracle, et un miracle de Dieu, tellement qu'il ne reste plus à cet égard dans votre esprit le plus léger doute : — même alors, mon cher frère, ce miracle ne vous donnera pas la foi qui sauve; il ne vous convertira pas.

En effet, dans la conversion, il y a deux choses : la conviction de l'esprit et le changement du cœur. Il ne suffit pas, pour être sauvé, d'admettre théoriquement les vérités qui sont l'objet de la foi : à ce compte les démons eux-mêmes seraient en état de salut, car ils croient les vérités religieuses aussi fermement qu'aucun fidèle; mais ces vérités, au lieu de les rendre heureux comme les fidèles, les écrasent de leur terrible évidence. Pour qu'elles deviennent salutaires, il faut qu'elles pénètrent dans la conscience, qu'elles touchent et changent le cœur. Vous avez la conviction de l'esprit — le miracle a suffi pour cela — mais pourquoi auriez-vous le changement du cœur? pourquoi la vue du miracle aurait-elle une puissance morale que n'ont pas eue les paroles de l'évangile? Quel rapport y a-t-il entre ce fait surnaturel et les passions dont vous avez à triompher? Vous êtes livré à l'amour de l'argent : pensez-vous que la résurrection d'un mort arrachera par enchantement l'avarice de votre cœur? Vous êtes esclave

de la sensualité : croyez-vous que la vue d'un miracle vous rendra tout-à-coup tempérant et pur? Vous êtes dévoré d'ambition et d'orgueil : est-ce que le renversement momentané d'une des lois de la nature mettra dans votre cœur l'humilité? Est-ce que le renversement des lois de la nature vous donnera sans effort la charité, le renoncement à vous-même, le détachement du monde, le dévouement au service de Dieu, toutes les vertus chrétiennes? Rien n'autorise une pareille conclusion, tout la repousse au contraire. Non, non : plutôt que de renoncer à vous-même et à vos passions, vous mettriez en doute la réalité du miracle, même après qu'elle vous a été démontrée ; vous nieriez le fait contre l'évidence même; vous auriez recours aux suppositions les plus absurdes, pour vous débarrasser de ses conséquences. Quelqu'un a dit que, si la vérité mathématique la mieux établie devait entraîner des conséquences morales, il se trouverait des hommes pour la contester. Que si absolument vous ne pouviez pas nier la réalité du miracle, vous consentiriez à être inconséquent, plutôt que de changer votre cœur. Je le répète, si la bible seule ne vous convertit pas, vous ne vous convertiriez pas non plus, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.

Et ici, mes frères, j'aurais pu me dispenser du raisonnement pour établir cette assertion : je puis

en appeler à un genre d'arguments plus décisifs, à l'expérience, à des faits. Je puis vous citer des faits qui prouvent que des miracles réels, démontrés, admis sans contestation par ceux qui en furent les témoins, ont été impuissants pour les convertir.

Qui a vu plus de miracles que le peuple juif? C'est au milieu des Juifs que le Seigneur a vécu ; il a traversé leurs contrées, semant partout sur sa route les bienfaits et les miracles ; sous leurs yeux, il a rendu la santé aux lépreux, aux paralytiques l'usage de leurs membres, la parole aux muets, la vue aux aveugles, la vie aux morts; ces miracles étaient publics, éclatants, incontestables, avoués de tous; les Juifs, loin d'en nier la réalité, ont cru reconnaître à ces signes le Messie promis, et dans leur enthousiasme charnel, ils ont voulu proclamer roi Jésus de Nazareth; mais quand, au lieu du libérateur temporel et glorieux qu'ils attendaient, ils n'ont trouvé qu'un Messie pauvre, abaissé, ennemi de la gloire humaine, qui n'avait d'autre éclat que la sainteté, qu'on ne pouvait suivre qu'à travers le renoncement, l'humilité et la sanctification, — alors ils ont bouché leurs oreilles à cette grande voix des miracles qui proclamait si haut la divinité de Jésus, et leur « Hosanna au fils de David » s'est changé en un long cri de rage : « qu'il soit crucifié ! » et dans la balance de leurs affections un vil criminel, un meurtrier, un

Barrabas, l'a emporté sur le saint et le juste, sur celui dont toute la vie fut une longue suite de miracles.

Qui a vu plus de miracles que les pharisiens? C'était sous leurs yeux aussi que s'opéraient ces guérisons surnaturelles, ces délivrances des possédés, ce rappel à la vie d'un homme enseveli depuis quatre jours. De tous ces miracles, jamais ils n'essayèrent d'en contester un seul; et dans leurs conseils sanguinaires, ils reconnaissent eux-mêmes naïvement « qu'ils ne pouvaient pas les nier. » Pourquoi donc la vue de ces miracles ne les a-t-elle pas convertis? pourquoi donc, plutôt que de reconnaître à ce signe et d'adorer en Jésus le Messie promis, ont-ils eu recours à cet épouvantable blasphème : « il chasse les démons par le prince des démons? » pourquoi la résurrection même du Sauveur, en mettant le dernier sceau à sa mission divine, n'a-t-elle fait que les endurcir dans leur incrédulité?... C'est que celui qui opérait les miracles leur disait : « Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, mais qui au-dedans êtes pleins de rapine et de concussions! » C'est que, pour le reconnaître comme Messie, il aurait fallu se reconnaître eux-mêmes comme pécheurs, il aurait fallu déposer leur orgueil et leur avarice, renoncer à l'éclat usurpé dont les entourait une vertu de parade: c'est qu'il aurait fallu s'humilier, eux maîtres de la

nation et docteurs de la loi, s'humilier devant l'humble fils de Marie. Tant il est vrai que la conviction de l'esprit ne peut rien contre l'incrédulité du cœur! tant il est vrai que, si la Parole de Dieu ne suffit pas pour changer les cœurs, ils ne seront pas changés non plus, quand bien même un mort ressusciterait!

Mais pourquoi prendre nos exemples loin de nous, quand je puis en trouver sans sortir de cette assemblée? Vous-mêmes vous êtes une preuve de la vérité de cette assertion, vous tous qui n'avez pas encore accepté l'évangile sincèrement et sans réserve, vous tous qui doutez encore, tout haut ou secrètement, de sa divinité. Vous aussi vous avez sous les yeux un miracle, un miracle permanent, éclatant, que vous ne pouvez nier, que vous ne songez pas à nier : c'est l'établissement de cet évangile dans le monde et les effets qu'il y a produits. Qu'une religion sortie du milieu d'un peuple obscur et méprisé, inventée par un charpentier de Galilée, prêchée par quelques douaniers de Jérusalem et quelques pêcheurs du lac de Génésareth, se soit répandue dans le monde, victorieuse de mille obstacles dont un seul semblait devoir suffire pour la renverser; qu'elle ait triomphé des préjugés opiniâtres du peuple juif, de la corruption et de l'idolâtrie païennes, de la sagesse des philosophes, des persécutions des empereurs; que, tou-

jours combattue, elle ait toujours été victorieuse; que deux siècles de lutte lui aient suffi pour s'asseoir sur le trône romain, quelques siècles encore, pour voir à ses pieds l'Europe entière; que cette religion ait fait circuler une vie nouvelle dans un monde usé et décrépit; que partout où elle s'est établie, cette religion du charpentier et des pêcheurs! elle ait apporté avec elle tous les bienfaits de la civilisation, l'adoucissement des mœurs, le progrès des lumières, la reconnaissance de la dignité de l'homme, la réhabilitation de la femme, l'abolition de l'esclavage; que, sans une seule exception depuis dix-huit siècles, tous ceux qui la reçoivent dans leur cœur éprouvent un changement moral si profond qu'on peut à bon droit l'appeler une nouvelle naissance; que, dans toute âme d'homme où elle s'établit véritablement, elle mette la pureté à la place de la souillure, l'humilité au lieu de l'orgueil, au lieu de l'égoïsme la charité; qu'une telle religion ait eu une telle origine et de tels résultats, quand toutes les œuvres des penseurs et des philosophes sont mortes avec eux impuissantes et stériles, certes, s'il y a jamais eu des miracles dans le monde, un pareil fait est le plus grand des miracles! Et pourtant vous ne le niez pas ce fait, vous ne songez pas à le contester, ô vous qui demandez un miracle pour vous convertir! le voilà sous vos yeux ce miracle, c'est la résurrection d'un monde! c'est tout un monde vivifié et renouvelé à

la voix du charpentier de Nazareth! Croyez donc à cette voix divine..... ou reconnaissez avec notre texte que, si vous n'êtes pas persuadés par la bible seule, vous ne seriez pas non plus persuadés, quand bien même un mort ressusciterait!

Mais ce miracle n'est pas le seul que vous ayez tous les jours sous les yeux : il en est d'autres qui sont, je ne dis pas plus éclatants, mais plus évidents encore et plus incontestables : je veux parler des prophéties.

Est-ce un miracle qu'un homme soit désigné par son nom deux cents ans avant sa naissance? Le quarante-quatrième chapitre d'Esaïe contient ce miracle-là. Cyrus y est nommé comme le prince qui devait mettre un terme à la captivité d'Israël, captivité que rien n'annonçait encore à l'époque où écrivait le prophète.

Est-ce un miracle que de faire, par anticipation, l'histoire abrégée de quatre grandes monarchies, de les montrer des siècles à l'avance dans l'ordre exact de leur succession, et chacune avec le caractère qui lui est propre? Le septième chapitre de Daniel contient ce miracle-là. Le prophète y esquisse à grands traits le caractère et la destinée des quatre principaux empires qui devaient remplir l'histoire ancienne: l'empire assyrien, le persan, le macédonien et le romain. Chacune de ces monarchies et représentée par un animal symbolique, dont la forme et les attri-

buts répondent admirablement aux traits qui caractérisent la monarchie et à son histoire. Le caractère despotique, grandiose et pompeux de la domination assyrienne; la vaste puissance des Perses, et la cruauté froide qui fut toujours l'apanage de leurs monarques; la rapidité, l'éclat, l'étendue et le peu de stabilité des conquêtes d'Alexandre; la double sujétion, temporelle et spirituelle, que Rome devait faire peser sur le monde, tout cela est décrit d'avance, en quelques mots, avec une précision frappante, bien qu'en termes figurés.

Est-ce un miracle que d'écrire à l'avance l'histoire d'un peuple dont la destinée est unique et extraordinaire, de deviner cette histoire dans ses détails les plus originaux à une distance de deux mille ans? Les livres de Moïse contiennent ce miracle-là; telle est l'histoire anticipée que la prophétie a tracée du peuple juif. Nous y apprenons comment les Juifs, après avoir refusé d'obéir à Dieu, seront rejetés de lui à leur tour; comment le châtiment et la destruction fondront sur leur ville rebelle. « L'Eternel fera lever contre eux, du bout de la terre, une nation vengeresse, » dans laquelle on ne saurait méconnaître les Romains : une nation « qui volera comme vole l'aigle » qu'elle porte sur ses enseignes; « dont ils n'entendront point la langue; qui n'aura point d'égard pour le vieillard et nulle pitié de l'enfant. Elle mangera les fruits de leur bétail et les fruits de

leur terre, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à l'extrémité. Dans le siége et dans la détresse dont cette nation les pressera, ils seront réduits à se nourrir de la chair de leurs fils et de leurs filles; et le frère et la sœur, la femme et le mari se disputeront ces exécrables aliments : » traits prophétiques dont les historiens nous ont conservé l'accomplissement littéral. Puis les Juifs doivent être dispersés sur toute la surface de la terre, et pourtant conserver à jamais leur nationalité : l'Eternel « les fera errer parmi toutes les nations, comme on fait promener le grain dans le crible; » ils seront « sans rois, sans autel et sans sacrifices, attendant le salut et ne le trouvant point; » ils deviendront le rebut de la terre, « un objet d'étonnement, d'invectives et de raillerie parmi tous les peuples; les étrangers monteront au-dessus d'eux bien haut, et ils descendront bien bas; ils ne feront autre chose que de souffrir des injustices et des concussions tous les jours [1]. » Il est inutile de vous faire observer que tous ces détails se sont exactement accomplis depuis dix-huit siècles, et qu'ils s'accomplissent encore tous les jours.

Est-ce un miracle que d'écrire à l'avance, trait pour trait et pendant une longue suite de siècles, la biographie d'un homme dans ses détails les plus

[1] Deut. XXVIII; Jér. XXXI. 35, 36; Amos, IX. 9; Osée, III. 4; Esaïe LIX. 9.

minutieux : biographie tellement complète, qu'elle remonte plus haut que la naissance de son héros, et qu'elle se poursuit après sa mort? l'Ancien-Testament tout entier contient ce miracle-là : telle est l'histoire que la plume prophétique a tracée du Messie qui devait venir.

Nous ne vous citerons pas ici tout au long tant d'oracles clairs et précis que vous devez connaître; mais suivez-nous un instant dans la simple énumération des circonstances de la vie de Jésus qui sont mentionnées dans les prophéties; et rappelez-vous que chacun des traits qui vont suivre pourrait être appuyé d'une citation de l'Ancien-Testament.

D'abord, l'époque de la venue du Messie est annoncée à plusieurs reprises; Daniel entre autres la fixe par le nombre précis d'années qui doit s'écouler entre cette venue et le retour de la captivité. Il est également annoncé : que le Messie aura un précurseur; qu'il naîtra enfant; qu'il naîtra d'une vierge; dans la ville de Bethléhem; de la famille de Juda; de la postérité de David; que sa naissance serait indiquée par une étoile; qu'il ferait un séjour momentané en Egypte [1].

Quant à son ministère, les prophètes nous apprennent qu'il paraîtrait principalement à Jérusalem; qu'il

[1] Dan. IX. 25, 26; Esaïe XL. 3; Mal. III. 1; Esaïe IX. 5; VII. 14; Mich. V. 2; Gen. XLIX. 10; 2 Sam. VII. 12-14 avec Héb. I. 5; Nomb. XXIV. 17; Osée XI. 1 avec Matth. II. 15.

parcourrait la Galilée; qu'il annoncerait l'évangile aux petits et aux débonnaires; qu'il rendrait la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, aux boiteux l'usage de leurs jambes; qu'il serait la victime de propitiation pour les péchés du monde; le conducteur des Gentils; la pierre fondamentale et précieuse; une pierre d'achoppement et de scandale aux deux maisons d'Israël; que ceux qui bâtissaient rejetteraient cette pierre, mais que Dieu en ferait la maîtresse pierre de l'angle [1].

Quant aux détails de sa réjection, il doit être mé connu de son peuple, trahi par celui qui mangeait à sa table; vendu trente pièces d'argent; frappé, souffleté, injurié, craché au visage; il doit se laisser mener au supplice sans ouvrir la bouche contre ses bourreaux; être mis au rang des malfaiteurs; avoir les pieds et les mains percés; être abreuvé de fiel et de vinaigre; on l'insultera jusque sur la croix; ses habits seront partagés, et sa robe jetée au sort; ses os ne seront pas rompus comme ceux des criminels ordinaires mis en croix; il sera mis dans le sépulcre d'un riche; il ne sera pas laissé au sépulcre, et en sortira sans avoir senti la corruption; ce sera le troisième jour; il montera au ciel, pour s'asseoir à la

[1] Mal. III. 1; Agg. II. 7; Esaïe VIII. 23; IX. 1 avec Matth. IV. 15, 16; Esaïe LXI. 1; XXXV. 5, 6; LIII. 5; LV. 4, 5; XXVIII. 16; VIII. 14; Ps. CXVIII. 22.

droite de Dieu, d'où il enverra aux hommes des dons, c'est-à-dire son Saint-Esprit[1].

Telles sont, pour nous borner aux traits principaux, les histoires anticipées que la prophétie nous trace des nations païennes, du peuple juif, et de Jésus-Christ. Et quel est le peuple qui nous est garant de l'intégrité des prophéties? quels sont les hommes qui en furent les dépositaires et les gardiens? Ce sont les Juifs, c'est-à-dire le peuple même qu'elles condamnent, le peuple qui était le plus intéressé à les faire disparaître, ce peuple qui était si jaloux de l'intégrité de ses livres sacrés, qu'il en a compté tous les mots et même les lettres, pour les mieux assurer contre toute altération; en sorte qu'il est matériellement impossible qu'une seule prophétie ait été fabriquée après l'évènement, ni même altérée d'un seul iota.

En voilà des miracles encore une fois, ô vous qui dites : donnez-moi un miracle, un seul miracle, et je me convertirai! Pourquoi donc ne vous convertissez-vous pas? pourquoi cette lumière éclatante et miraculeuse qui vous environne ne vous renverse-t-elle pas aux pieds de Jésus-Christ, comme Saul de Tarse sur le chemin de Damas? Ah! c'est qu'il faut

[1] Esaïe LIII. 2, 3; Ps. XLI. 10; Zach. XI. 12; Esaïe L. 6; LIII. 7, 12; Ps. XXII. 17; LXIX. 22; XXII. 8, 9, 19; Exode XII. 46; Ps. XXXIV. 21, avec Jean XIX. 36; Esaïe LIII. 9; Ps. XVI. 10; Osée VI. 2; Ps. LXVIII. 19; CX. 1; LXVIII. 19, avec Eph. IV. 8.

autre chose que des miracles pour changer le cœur de l'homme! c'est que, si la voix de Dieu dans l'évangile ne suffit pas pour le convaincre, il ne sera pas non plus persuadé quand les lois de la nature seraient renversées, quand bien même un mort ressusciterait!

Cessez donc, mes chers frères, de rejeter la faute de votre incrédulité sur les circonstances extérieures, et cherchez cette cause en vous-mêmes, dans les dispositions de votre cœur. Cessez de demander des miracles, et prenez la bible. Là est votre salut, et nulle part ailleurs. Plus heureux que le peuple juif, vous n'avez pas seulement Moïse et les prophètes, vous avez Jésus-Christ et les apôtres; vous avez l'évangile. Mettez-vous à genoux devant l'évangile comme devant la Parole de Dieu; lisez-le dans un esprit droit et sincère, avec un cœur de Nathanaël; lisez-le en priant Dieu de vous donner la foi. Ne vous embarrassez pas d'être inconséquent; ne dites pas : « je n'ai pas la foi, donc je ne puis pas prier. » L'essentiel n'est pas que vous soyez conséquent, c'est que vous soyez sauvé. Soyez inconséquent comme ce père qui demandait au Sauveur la guérison de son enfant, et qui s'écriait dans son angoisse : « je crois, Seigneur, assiste-moi dans mon incrédulité! » Soyez inconséquent comme les apôtres, qui priaient pour demander de savoir prier; soyez inconséquent comme saint Paul, qui « travaillait à son salut avec crainte

et tremblement, » parce que « Dieu produisait en lui et la volonté et l'exécution selon son bon plaisir. » Vous de même travaillez avec ardeur à un salut que vous ne pouvez pas vous donner vous-même; priez pour pouvoir prier; croyez pour avoir la foi; croyez sans miracles; et pour récompenser votre foi, Dieu vous fera trouver dans sa Parole un nouveau miracle, un miracle vraiment efficace, qui n'est pas seulement un prodige fait pour étonner l'esprit et convaincre l'intelligence, mais un mobile tout-puissant pour remuer le cœur; car c'est un miracle d'amour. Ce miracle, c'est le Créateur se sacrifiant pour sa créature, c'est le Saint des saints prenant sur lui le châtiment des pécheurs, c'est Dieu sauvant l'homme au prix de ses propres souffrances. Ce miracle, c'est la réconciliation de la plus inflexible justice avec la miséricorde la plus tendre, de la haine pour le péché avec l'amour pour le pécheur, du châtiment de l'un avec le salut de l'autre, du ciel offensé avec la terre coupable; c'est une nouvelle échelle de Jacob dressée de la terre au ciel, et par laquelle Dieu lui-même descend jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui. Ce miracle, c'est un instrument de supplice transformé en instrument de salut, et un bois infâme en trône de gloire; c'est un homme qui, du haut de la croix où il est cloué comme un malfaiteur, triomphe en mourant de la mort et de l'enfer; c'est un gouverneur inique, des prêtres impies, une populace

inconstante et sanguinaire, qui, en voulant n'obéir qu'à leurs passions, en commettant le plus horrible crime qui fût jamais, accomplissent à leur insu, dociles instruments, les desseins de la sagesse éternelle pour le salut du monde. O profondeur de cette sagesse et de l'amour de mon Dieu ! « les Juifs incrédules demandent des miracles, et les Grecs orgueilleux cherchent la sagesse; mais pour nous, nous prêchons Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs et folie aux Grecs; Christ, qui pour tous ceux qui sont sauvés, tant Juifs que Grecs, savants ou ignorants, riches ou pauvres, est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu; Christ, qui suffit à tous nos besoins, « qui nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption ! » Oui, mes bien aimés frères, Christ crucifié, voilà le miracle qu'il vous faut; voilà celui qui peut vraiment convertir et vraiment sauver; voilà celui que nous laissons devant vos yeux et dans votre cœur, en priant Dieu que vous en éprouviez tous la bienheureuse efficace ! Amen.

Février 1839.

LE TEMPS FAVORABLE.

Dieu dit : « je t'ai exaucé dans le temps favorable, je t'ai secouru au jour du salut. » Voici maintenant ce temps favorable; voici maintenant ce jour du salut !

(2 Cor. VI. 2.)

Parmi les hommes qui ne possèdent pas encore une foi vivante à l'évangile, rien n'est plus ordinaire que de rejeter sur les circonstances extérieures la faute de leur incrédulité, au lieu de chercher cette faute dans les dispositions de leurs cœurs. Tantôt on allègue pour se justifier sa position sociale : si cette position était différente, pense-t-on, la conversion serait plus facile. Le pauvre se dit qu'il serait placé plus favorablement pour son salut s'il jouissait des biens de la fortune, si son temps et ses pensées n'étaient pas absorbés par un travail pénible et con-

tinuel. Le riche, au contraire, excuse son incrédulité par les tentations attachées aux richesses ; il se figure que, placé plus bas sur l'échelle sociale, il serait plus détaché de ce monde, mieux disposé à s'occuper de Dieu et de son salut. Et ainsi de toutes les professions, de toutes les positions sociales. Il semble à chacun que sa position est exceptionnelle et défavorable, et que dans toute autre il lui serait plus facile d'être chrétien selon la bible. Un jour peut-être nous combattrons du haut de cette chaire cette première illusion de l'incrédulité.

Tantôt on rejette la faute de son incrédulité sur ce qu'on n'a pas de preuves suffisantes de la vérité de l'évangile ; on voudrait des preuves plus éclatantes, des preuves miraculeuses : on se figure que si l'on était témoin d'un miracle, on n'hésiterait plus à se convertir. C'est contre cette seconde illusion de l'incrédulité qu'était dirigé notre dernier discours.

Souvent enfin on croit trouver une excuse valable dans les circonstances du temps où l'on est placé ; on imagine dans le passé, ou l'on espère dans l'avenir, un moment plus favorable à la conversion ; on se dit : « si j'avais vécu à telle époque, j'aurais été mieux placé pour accepter l'évangile ; » ou bien : quand je serai parvenu à tel âge, ma conversion sera plus facile. » C'est cette troisième illusion de votre incrédulité, mes chers frères, que nous nous proposons de combattre aujourd'hui. Nous nous adres-

sons à vous, qui que vous soyez, qui n'avez pas encore éprouvé ce changement profond que l'Ecriture appelle nouvelle naissance ou conversion, et sans lequel nul ne peut voir le royaume des cieux. Nous chercherons à vous montrer que de tous les moments que vous pourriez imaginer, soit dans le passé, soit dans l'avenir, le moment actuel est pour vous le plus favorable à la conversion; ou, pour parler avec notre texte, que c'est à présent le temps favorable, que c'est aujourd'hui le jour du salut.

Je trouve une première preuve de cette vérité dans la manière dont vous comptez les années. Vous les comptez par ans de grâce. Avez-vous jamais réfléchi à l'origine de cette dénomination? Les années n'ont pas toujours été des ans de grâce. Il y a soixante siècles que ce globe a commencé d'être habité par les hommes; sur ce long espace de temps, quarante siècles se sont écoulés avant la révélation chrétienne. Durant quarante siècles toutes les nations, à l'exception d'une seule, sont restées plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Durant quarante siècles, la connaissance du vrai Dieu s'est concentrée chez un petit peuple ignoré; et chez ce peuple même, combien cette connaissance était imparfaite et obscure! Après quatre mille ans enfin cet état de choses a cessé. Le Fils de Dieu est descendu sur la terre, il est venu révéler clairement cet évangile enveloppé jusqu'alors

des ombres de la loi, couvert du voile des prophéties et des symboles; il est venu annoncer un salut gratuit et universel, appeler à la vie éternelle tous les hommes sans exception, les païens comme les juifs, « ceux qui étaient loin comme ceux qui étaient près; » il leur a dit à tous : « Dieu vous donne la vie éternelle, et cette vie est en moi. » Depuis lors l'économie de la grâce a succédé à celle de la loi, la lumière aux ténèbres, le salut à la condamnation; et les années qui datent de cet heureux temps se comptent par années de grâce. C'est dans ces années de grâce que vous vous trouvez. Dieu a voulu que vous naquissiez non avant Jésus-Christ mais après Jésus-Christ, non sous l'économie judaïque ou païenne, mais sous l'économie chrétienne; non sous l'alliance de condamnation, mais sous l'alliance de salut. « En vérité, en vérité, » pouvons-nous vous dire avec le Seigneur, « plusieurs prophètes et plusieurs justes ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. » N'est-ce pas là une première preuve de la vérité de notre texte : n'est-ce pas là une première voix qui vous crie : « voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut! »

Il y a plus. L'économie chrétienne embrasse une longue suite d'années. Dans cet espace de temps il s'est trouvé diverses époques plus ou moins obscures ou lumineuses, plus ou moins favorables à la con-

version et au salut ; et l'époque la plus favorable est celle où Dieu vous a placés. En effet, la pureté du christianisme prêché par Jésus-Christ et les apôtres ne tarda pas à s'altérer. Bientôt on en vint à substituer l'autorité de l'homme à celle de Dieu, les mérites de l'homme à ceux de Christ, la pompe des cérémonies au culte en esprit et en vérité, le chapelet à la prière, les macérations à la sanctification. Le paganisme et l'idolâtrie firent invasion dans l'église de Jésus-Christ. Il ne fut plus nécessaire d'avoir le cœur changé pour entrer au ciel : on se crut assuré de son salut quand on avait trempé ses mains dans le sang des infidèles, ou qu'on avait entrepris quelque lointain pélerinage pour aller brûler un encens idolâtre devant une poupée de bois doré. La bible fut scellée et mise à l'écart comme un livre obscur et dangereux. Cet état de choses dura plusieurs siècles, mais il ne devait pas durer toujours. Il y a trois siècles, Dieu suscita des hommes puissants par la foi, qui ramenèrent le christianisme à la pureté des premiers temps. Ils remirent la bible en honneur, ils montrèrent la vanité de ces œuvres extérieures par lesquelles les hommes prétendaient mériter la vie éternelle, ils prêchèrent tout de nouveau le salut par grâce, et des peuples entiers se convertirent à leur voix. Une immense réforme s'opéra dans l'église, et partout où cette réforme a pénétré, la lumière du salut a succédé une seconde fois aux ténèbres d'un christianisme dé-

généré, qui égarait et perdait les âmes. C'est après cette réforme que vous êtes venus, c'est au sein de sa lumière que Dieu vous a fait naître. Dès votre enfance vous avez eu la bible entre les mains, on vous a enseigné à prier d'une manière intelligible et raisonnable, le salut vous a été prêché dans une langue que vous comprenez. A cet égard encore vous êtes placés plus favorablement qu'un grand nombre des générations qui vous ont précédés, et la lumière de la réformation est une nouvelle voix qui vous crie : « voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut ! »

Ce n'est pas tout encore. A mesure que nous avançons dans cet examen, à mesure que nous resserrons le champ qu'il embrasse, nous trouvons des preuves plus frappantes de la justesse avec laquelle s'applique la déclaration de l'apôtre à l'époque où vous êtes placés. La réforme elle-même a eu sa phase de dégénération et d'obscurcissement. On a fait abus de la liberté d'examen prêchée par les réformateurs : cette liberté est devenue licence, elle a été employée contre les vérités fondamentales de l'évangile pour les renverser. Le rationalisme, c'est-à-dire l'incrédulité déguisée en foi chrétienne, a envahi l'église réformée. On a eu honte des pieuses coutumes de nos pères : la vieille bible de famille a été laissée dans la poussière, le culte domestique a cessé d'être en honneur ; on n'a plus pensé à bénir Dieu en famille en com-

mençant les repas; le négociant a oublié d'ouvrir ses livres de compte par cette formule biblique : « notre aide soit au nom de Dieu ; » le prédicateur a pris l'habitude de ne plus parler dans la chaire chrétienne de la croix de Christ. Un christianisme sans mystères, mais aussi sans couleur, sans chaleur, sans vie et sans amour, un christianisme sans évangile, en un mot, a remplacé la piété vivante et dévouée de nos pères; le salut par grâce a été voilé encore une fois sous les prétendus mérites de l'homme. Mais, Dieu soit loué! ces tristes temps sont passés désormais, et nous saluons l'aurore d'un jour meilleur. Depuis quelques années, comme aux jours de Luther et de Calvin, l'Esprit souffle de nouveau sur les ossements desséchés, et il s'opère une réforme dans la réforme. En Angleterre, en Allemagne, en France, dans l'Europe entière, un vaste réveil religieux a commencé et va croissant de jour en jour. Une nouvelle génération de chrétiens se lève, chrétiens deux fois réformés, qui ramènent les beaux temps des réformateurs, qui ont relevé la bannière et la doctrine de la réformation, le salut par grâce. Partout se forment et chaque jour se multiplient des associations destinées à répandre, de toutes les manières et sous toutes les formes, la connaissance de Jésus-Christ ; non contentes d'évangéliser notre Europe, elles envoient des prédicateurs de la bonne nouvelle dans toutes les contrées du monde, depuis les glaces du Groenland jusque sous

les feux des tropiques ; et déjà commence à s'accomplir cette prophétie de l'exilé de Patmos : « Je vis un ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple. » Vous vous trouvez, mes frères, au milieu de ce réveil religieux ; ce magnifique mouvement créé par l'esprit di vin vous environne, il vous appelle, il vous presse d'y prendre part ; et, d'une voix plus forte encore que les précédentes, il vous crie : « voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut ! »

Nous n'avons pas tout dit encore. Longtemps peut-être l'église de votre ville est restée étrangère à ce mouvement. Vous en aviez entendu parler, sans doute, mais préoccupés par d'autres pensées, vous laissiez de côté celle du réveil religieux, comme une chose indifférente et sans conséquence. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Déjà le réveil religieux, dans sa marche rapide et saintement envahissante, s'est étendu jusqu'à cette extrémité de la France. Déjà vous en pouvez parler comme d'une chose dont vous êtes vous-mêmes témoins, à laquelle vous-mêmes avez pris part. Vos pasteurs, du haut de cette chaire, ont proclamé tour à tour d'un commun accord, bien qu'avec des voix différentes, une seule et même doctrine, la doctrine qui résumait toute la théologie de saint Paul, Jésus-Christ mort pour nos péchés. Plu-

sieurs d'entre vous — et, Dieu soit loué! leur nombre va croissant d'année en année — ne sont pas restés indifférents à ces appels. Ils ont secoué la poussière de ces vieux livres où se nourrissait la piété de leurs pères, ils ont comparé l'évangile qu'ils renferment avec l'évangile que nous prêchons, et ils ont reconnu que cette doctrine prétendue nouvelle n'est autre chose que la vieille doctrine de notre bonne et chère église réformée, la doctrine que vos pères ont défendue au prix de leur vie, la doctrine pour laquelle ils ont versé leur sang sur les champs de bataille de vos contrées et dans les tortures de l'inquisition. A cette découverte, leur cœur a tressailli de joie, comme lorqu'on retrouve un ami longtemps perdu. Ils ont senti que c'était bien là l'évangile de Jésus-Christ, l'évangile tel qu'il le faut à l'homme pécheur et malheureux; eux aussi ont donné accès dans leur cœur à cet évangile, ils y ont trouvé le pardon, la paix, le salut, la sainteté, le bonheur; le Saint-Esprit a rendu témoignage à leur esprit qu'ils sont enfants de Dieu, et ils peuvent nous dire aujourd'hui, comme à la Samaritaine les habitants de Sichem : « Ce n'est plus à cause de votre parole que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes parler à notre cœur, et nous savons que celui-ci est véritablement le Christ, le Sauveur du monde. Les personnes dont je parle sont au milieu de vous; elles m'écoutent en ce moment; leur conscience

rend témoignage à mes paroles ; et leur exemple est encore une voix qui vous crie : « voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut ! »

C'est ainsi que, plus nous retrécissons le champ qu'embrasse notre examen, plus nous approchons du moment actuel, plus il devient évident que, dans toute la série des époques disparues dans le passé, vous n'en pourriez imaginer une plus favorable à votre salut que l'époque actuelle, j'ai presque dit que le jour même qui nous éclaire. Il semble que Dieu ait disposé toutes les circonstances de votre vie et du monde, pour que vous entendissiez l'appel qu'il devait vous adresser, précisément à l'époque où cet appel serait plus pressant et votre obéissance plus facile.

Mais peut-être, tout en admettant que cette assertion est vraie à l'égard du passé, vous refuserez de nous l'accorder relativement à l'avenir. Peut-être vous vous tranquillisez sur votre état présent d'incrédulité, parce que vous nourrissez l'espoir qu'un moment viendra plus tard où la conversion vous sera plus facile. C'est cet espoir trompeur et dangereux qu'il nous reste à renverser.

Que de choses n'y aurait-il pas à dire sur ce qu'il y a de chimérique et d'insensé dans une conversion dont l'espoir se fonde sur l'avenir ! Mais il faut nous

borner à quelques mots. Vous pensez vous convertir dans l'avenir; mais qui vous assure qu'il y aura pour vous un avenir? qui vous dit qu'une mort subite, une maladie imprévue et rapide ne viendra pas vous enlever cet avenir auquel est suspendu votre sort éternel? pourquoi ne vous arriverait-il pas ce qui arrive à tant d'autres? pourquoi le fléau destructeur qui a plus d'une fois visité votre ville, ou tel autre fléau semblable, ne viendrait-il pas encore décimer cette église? pourquoi une de ces grandes catastrophes de la nature qui, chaque année quelque part dans le monde, précipitent sans préparation un grand nombre d'hommes dans l'éternité, pourquoi n'aurait-elle pas lieu dans ce pays, dans cette ville? pourquoi pas dans quelques jours? pourquoi pas demain? pourquoi pas dans quelques heures?.... L'avenir n'est pas à vous, demain n'est pas à vous, ce soir n'est pas à vous : ce qui est à vous c'est aujourd'hui, c'est le jour qui nous éclaire, c'est cette heure qui nous rassemble, c'est cet instant qui s'évanouit! C'est donc aujourd'hui le jour favorable, c'est donc à présent le temps du salut.

Mais je veux que vous puissiez compter sur l'avenir : pourquoi votre conversion serait-elle plus facile dans un an, dans un mois, dans un jour qu'elle ne l'est aujourd'hui? Serait-ce parce qu'alors les habitudes contraires à la piété auront jeté de plus profondes racines dans votre cœur, et que vous aurez plus de

peine à les arracher? Ne savez-vous pas qu'une habitude quelconque se fortifie à mesure qu'on y persévère, et qu'à mesure que vous avancez dans la vie, les obstacles à la conversion, qui sont vos penchants naturels, augmentent de jour en jour, sans que les motifs de vous convertir augmentent parallèlement? A cette époque de l'avenir où vous rêvez une conversion, rien n'aura changé du côté des motifs qui la sollicitent : l'évangile n'aura pas de meilleures promesses ni de plus pressants appels; le ciel n'aura pas de nouveaux attraits ni l'enfer plus de terreurs. Mais, de votre côté, quelque chose aura changé : les habitudes contraires à la piété seront plus fortes et plus nombreuses, et il sera devenu plus difficile d'y renoncer. Si donc aujourd'hui ces motifs ne peuvent pas triompher de ces obstacles, comment triompheraient-ils alors d'obstacles plus considérables? Si vous ne vous convertissez pas aujourd'hui, il n'y a pas de raison pour que vous le fassiez jamais. Aujourd'hui, ou jamais! C'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut.

Mais je veux aller plus loin encore et vous accorder l'impossible. Je veux supposer que vous avez échappé à l'influence inévitable des habitudes, et que vous ne trouviez pas en vous-mêmes, dans l'avenir, plus d'obstacles à vaincre pour vous convertir que vous n'en éprouvez aujourd'hui : pourquoi encore votre conversion serait-elle alors plus facile? Serait-

ce parce qu'alors, par vos longs dédains, vous aurez lassé la grâce de Dieu et mis un terme à sa patience? Ne savez-vous pas que, sans la grâce de Dieu, vous ne pouvez rien? que, sans elle, tous vos projets de conversion et de salut seraient inutiles? et ne savez-vous pas que la patience de Dieu a des bornes : qu'il y a « un temps où il se trouve, » et un temps aussi où on le cherche en vain [1] ? Voulez-vous le provoquer à jalousie comme les Juifs, et comme eux laisser passer « le jour qui vous est donné, » jusqu'à ce que « les choses qui appartiennent à votre paix soient cachées devant vos yeux » pour toujours? Ce jour qui vous est donné, c'est aujourd'hui; c'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut.

Aujourd'hui! voilà le temps du Seigneur, voilà le mot d'ordre de la bible entière. La bible entière est écrite en vue du moment présent : toutes ses promesses, toutes ses exhortations, tous ses appels sont pour aujourd hui; il n'en est pas un pour l'avenir, pas un pour demain. « Aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, » dit le Saint-Esprit par la plume du psalmiste, « n'endurcissez point votre cœur. » Et ailleurs : « cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près. » Ailleurs encore : « exhortez-vous les uns les autres,

[1] Ps. XXXII. 6 : Prov. I. 23-28.

pendant qu'il est dit *aujourd'hui*, de peur que quelqu'un de vous ne s'endurcisse par la séduction du péché. » Mais il n'est jamais dit : convertissez-vous demain ; soyez saints demain ; croyez demain à l'évangile. » Toutes les conversions dont la bible nous parle ont eu lieu le jour même de l'appel ; il n'est pas un seul exemple qui puisse encourager ceux qui comptent sur l'avenir à cet égard. C'est à l'heure même où il entend pour la première fois la voix du Seigneur sur le chemin de Damas, que Saul se donne à lui sans réserve, qu'il sacrifie sans hésiter la gloire mondaine qui l'attendait dans le judaïsme, l'estime et l'affection de ses compatriotes, et que, de persécuteur acharné devenu tout-à-coup disciple fidèle, il s'écrie : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » Quand le geôlier de Philippes entend pour la première fois la parole de l'évangile : — « crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, » — il reçoit aussitôt cette parole dans son cœur, et à l'heure même, au milieu de la nuit, sans attendre le lever de l'aurore, il devient membre de l'église chrétienne, et toute sa famille avec lui. Ce fut dans un même jour, dans une même heure peut-être, que la marchande de pourpre de Thyatire, la bienheureuse Lydie, écouta la prédication de Paul, qu'elle reçut cette prédication dans un cœur ouvert par le Saint-Esprit, qu'elle fut baptisée, et qu'elle pratiqua les œuvres chrétiennes en contraignant les apôtres d'accepter l'hospitalité

dans sa maison. Il serait facile de multiplier ces exemples. Mais les exemples de conversions ajournées, où sont-ils? Je vois bien un Félix qui, lorsque Paul lui parle « de la justice, de la tempérance et du jugement à venir, » l'interrompt tout effrayé et s'écrie : « pour le présent, va-t-en; quand j'aurai du loisir, je te rappellerai; » je vois bien un Agrippa, ébranlé à demi par la parole pressante de l'apôtre, s'arrêtant sur le bord de l'évangile sans vouloir y entrer encore, et disant : « tu me persuades presque d'être chrétien; » je vois bien un Pilate qui demande négligemment au Sauveur : « qu'est-ce que la vérité? » et qui, sans attendre une réponse qu'il redoute peut-être, retourne à ses affaires, ajournant à un moment plus propice le soin de résoudre cette question : mais ce Pilate n'a jamais trouvé la vérité; mais cet Agrippa n'est jamais devenu tout-à-fait chrétien; mais ce Félix n'a jamais rappelé Paul pour lui entendre parler encore de l'évangile; mais tous ces hommes qui ont ajourné leur salut et leur conversion sont morts sans conversion et sans salut.

C'est donc à présent, mes bien-aimés frères, c'est aujourd'hui même qu'il faut vous occuper de ces choses, si votre salut vous est cher. Si vous ne pouvez pas vous rendre le témoignage que vous soyez déjà nés de nouveau, si vous n'avez pas encore obtenu par la foi la pleine assurance de votre salut,

— ah! nous vous en supplions, ne renvoyez pas plus longtemps ce qu'il faut bien faire une fois, si vous voulez mourir tranquilles : après que vous serez rentrés dans votre maison, allez chercher le secret et le silence de votre cabinet; fermez-en la porte, suivant la parole de Jésus-Christ; pliez les genoux devant le Seigneur, et demandez-lui avec sincérité un cœur nouveau, une foi vivante, une foi qui vous procure une paix solide et inébranlable. Ne vous contentez pas d'une vague espérance de salut, d'une paix chancelante, d'un demi-christianisme; ne vous contentez pas d'arriver à la porte de l'évangile et d'entrevoir sans y toucher les trésors de félicité qu'il renferme : rappelez-vous qu'on peut être presque chrétien et cependant perdu pour l'éternité. N'ayez point de repos que vous ne puissiez dire du fond d'un cœur tranquille, avec un esprit calme et réfléchi, sans trouble comme sans exaltation : « Je sais que Dieu m'a donné en Jésus-Christ la vie éternelle, et que rien ne pourra me la ravir. Je sais qu'il m'a aimé pour l'éternité, et que rien, absolument rien, ne pourra me séparer de son amour. » Vous pouvez tous, mes frères, arriver à tenir un pareil langage. Vous le pouvez, quel que soit votre âge, quelle que soit votre position sociale, quelle qu'ait été jusqu'à présent votre vie. Vous le pouvez aujourd'hui même, et aujourd'hui mieux que jamais. Quel que soit votre âge, c'est maintenant ou jamais qu'est pour vous le

temps favorable, c'est aujourd'hui ou jamais qu'est pour vous le jour du salut.

Vieillards vénérables de cette assemblée, qui n'avez pas encore goûté la paix de Christ, voici le temps où Dieu vous appelle, voici le jour où il veut vous sauver. Voyez, vos cheveux blanchis, vos genoux qui chancellent, vos mains déjà tremblantes, tout vous avertit qu'il n'y a pour vous plus d'avenir sur la terre. Ouvrez-vous un autre avenir, un avenir éternellement heureux dans le ciel. Remettez volontairement, dès aujourd'hui, le dépôt de votre âme entre les mains de Jésus-Christ sauveur; n'attendez pas que la mort vous arrache violemment ce dépôt, et vous force de le remettre à Jésus-Christ juge du monde.

Hommes faits! voici le temps où Dieu vous appelle, voici le jour où il veut vous sauver. Prenez garde, les préoccupations de cette vie, le soin de vos affaires temporelles consument tout votre temps, absorbent toutes vos pensées; n'attendez pas que votre âme se soit tellement concentrée dans les intérêts matériels qu'elle ne puisse plus s'en détacher. Il est temps de vous amasser un autre trésor, un trésor dans le ciel, ce trésor qui n'a rien à craindre des voleurs, et que les vers ni la rouille ne peuvent pas consumer.

Jeunes gens! voici le temps où Dieu vous appelle, voici le jour où il veut vous sauver. Aujourd'hui, la

grâce de Dieu vous prévient : elle frappe à votre porte, elle vous attire, elle vous offre la conversion et le salut. Aujourd'hui, tout est à vous : toutes les promesses de la bible vous appartiennent, tous les trésors de la vie éternelle sont entre vos mains. N'attendez pas un avenir pour lequel il ne vous est rien promis. N'attendez pas que cette grâce qui frappe à la porte de vos cœurs se retire lassée de vos dédains, et que viennent ces « jours mauvais » dont parle l'Ecriture, « où vous diriez : je n'y prends plus de plaisir. »

Vous tous, bien-aimés frères, qui célébrez en ce jour [1] le double souvenir de la naissance et de la mort du Sauveur, voici le temps où Dieu vous appelle, voici le jour où il veut vous sauver. Quand nous avons énuméré les circonstances qui signalent l'époque actuelle comme la plus favorable à votre conversion et à votre salut, nous en avons oublié une : c'est le moment de l'année où nous nous trouvons. S'il est vrai qu'il y a dans le courant de chaque année des époques d'une solennité particulière, qui appuient d'elles-mêmes, par les pensées qui s'y rattachent, les appels du ministre de l'évangile, il serait impossible de signaler, dans l'année entière, un moment qui réunît plus de conditions favorables sous ce rapport que celui où nous nous trouvons. C'est le mo-

[1] Prêché un jour de Noël.

ment où l'année va finir : le moment où le temps, en plantant un jalon sur la route où il nous entraîne avec lui vers l'éternité, nous prêche avec une muette éloquence la rapidité de sa fuite, la brièveté de notre vie, la certitude et la proximité de notre mort; où il nous crie d'une voix plus puissante que celle de l'homme : « Habitants de la terre, il faut mourir, et après la mort suit le jugement : êtes-vous prêts ? » Si la solennité d'un pareil moment ne suffit pas pour vous faire penser sérieusement à votre salut, de quelle autre époque pourriez-vous attendre un appel plus pressant et plus sérieux ? — C'est le moment où vous célébrez la fête de la naissance du Sauveur ; où vous vous approchez avec les mages, les bergers et les anges, de cette crèche obscure dont le roi de gloire a fait choix pour son berceau : annonçant ainsi, dès son entrée dans la vie, qu'il « ne venait pas pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. » Si le souvenir d'une si profonde humiliation, d'un si étonnant amour, ne suffit pas pour toucher vos cœurs, quel autre souvenir, quelle autre solennité chrétienne sera capable de les toucher ? — C'est le moment où vous célébrez la mémoire de la mort de votre Sauveur ; où Jésus-Christ va être comme crucifié de nouveau devant vos yeux ; où vous allez prendre et manger ce pain de vie, aliment spirituel de l'âme qui le reçoit, symbole et gage du corps qui a été rompu pour nos péchés;

où vous allez tremper vos lèvres dans cette coupe de la nouvelle alliance, toute remplie de l'amour de notre Dieu Sauveur, de cet amour immense, incompréhensible, qui se mesure au sang versé pour notre salut. Si de tels objets et de tels souvenirs, si la table de Christ, si la croix de Christ, si la chair et le sang de Christ, si tout cela n'a rien qui puisse vous ébranler à salut, où trouver des objets et des souvenirs qui puissent triompher de la dureté de vos cœurs? Non, non, c'est vainement que vous attendriez des appels plus pressants, un moment plus favorable : c'est à présent ou jamais qu'est pour vous le temps favorable; c'est aujourd'hui ou jamais qu'est le jour de votre salut!

Ecoutez donc, mes bien-aimés frères, écoutez ces appels qui sortent de toutes parts de l'époque où nous nous trouvons. Ecoutez cette voix d'avertissement que vous fait entendre l'année qui s'enfuit, et cette voix d'amour qui s'élève de la crèche de Bethléem, et cette autre voix plus tendre encore qui descend de la croix de Golgotha. Allez à ce Jésus que toutes ces voix vous désignent, à ce Jésus qui est à lui seul tout l'évangile, et qui vous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai! » Oui, mes chers frères, quels que soient les fardeaux sous lesquels vous puissiez gémir dans cette vallée de larmes, Jésus vous en soulagera. Il vous soulagera du fardeau des épreuves de la vie,

en vous apprenant à voir, dans ces épreuves, les salutaires dispensations de l'amour d'un père; en vous faisant sentir, par une bienheureuse expérience, que « toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. » Il vous déchargera du fardeau de la condamnation, en vous apprenant qu'il a pris sur lui cette condamnation, qu'il a été « navré pour vos forfaits et froissé pour vos iniquités, » et que le pardon éternel du souverain juge vous est acquis au prix de son sang. Il vous déchargera du fardeau de la souillure et du péché, en vous donnant, par son Saint-Esprit, un cœur nouveau dont l'amour de Dieu sera le mobile, en vous donnant la force en même temps que le désir de marcher dans la sanctification. Vous passerez par cette nouvelle naissance, sans laquelle il n'est pas possible d'entrer dans le royaume des cieux. Vous commencerez avec la nouvelle année une vie nouvelle, et vous sentirez la vérité de cette parole de l'apôtre : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature : les choses vieilles sont passées, et voici, toutes choses sont devenues nouvelles! » Amen.

Décembre 1839.

TABLE.

—

	Pages.
La recherche du bonheur	1
Les béatitudes	24
Les Paroles de Christ	46
La foi et la vue	70
L'Ecriture seule règle de foi	90
Dieu maître souverain	111
La religion du temps et la religion de l'éternité	133
Le règne de Dieu	155
La Cananéenne	179
Le caractère de Dieu	201
La tentation	222
Jésus-Christ est Dieu	244
La prédication de la morale	263
L'esprit d'adoption	283
La course du chrétien	303
L'action de grâces	323
L'assurance du salut	343
Jean-Baptiste et la repentance	363
Les miracles impuissants à produire la foi	382
Le temps favorable	404

FIN DE LA TABLE.

+ 3 ٧ ٢

١٤٥

471 1 322